

LIGUE DU LOL

Les mécanismes de domination d'un «boys' club»

PAGES 12-15

Libération

Week-end Images, Musique, Livres, Food...

Avec une plongée dans les nightclubs, la folie des Suédois pour l'Eurovision, l'interview de Gérard Oberlé, un repas à bord d'un sous-marin...

PAGES 22-55

DAECH LES DERNIÈRES HEURES DU «CALIFAT»

- Les jihadistes, encerclés, ne disposaient plus que d'un territoire de 1km² vendredi.
- Dans le camp d'Al-Hol, l'attente d'Obeïda et d'Amar, 1 et 3 ans, orphelins français de l'Etat islamique.

PAR NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL EN SYRIE, PAGES 2-6

Le 9 février dans les ruines de Raqqà, ancienne capitale de l'Etat islamique tombée fin 2017. PHOTO VÉRONIQUE DE VIGUERIE, GETTY REPORTAGES

Libération



VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ÉDITORIAL

Par
**ALEXANDRA
SCHWARTZBROD**

Vigilance

Il aura fallu près de cinq ans pour venir à bout du «califat» de l'Etat islamique décrété en 2014 par Abou Bakr al-Baghdadi sur le tiers ouest de l'Irak et le tiers est de la Syrie. Cinq ans de bombardements intenses des avions de la coalition internationale appuyés au sol par les forces kurdo-arabes. Cinq ans, c'est énorme au vu de l'asymétrie des forces en présence, armées occidentales suréquipées contre fous furieux moyenâgeux assoiffés de sang et de conquêtes : combien de morts, combien de destructions, combien d'exactions et d'attentats meurtriers durant ces interminables batailles ! Mais ce n'est pas si long quand on pense à l'emprise qu'ont exercée durant toutes ces années les hommes de l'EI sur l'ensemble de la planète. Il fut un temps où l'on n'imaginait pas pouvoir se débarrasser de l'hydre jihadiste avant une, voire deux décennies. Alors, bien sûr, la fin programmée du «califat» territorial, à laquelle notre envoyé spécial a assisté ces derniers jours et dont il témoigne du fracas et de la violence, est une excellente nouvelle. La preuve que l'union, même désordonnée, même trop tardive, peut faire la force – il est utile de le rappeler en ces temps de dangereux repli sur soi. Mais elle ne marque pas, loin de là, la fin du danger jihadiste. Ni le retour de la paix dans la région. Nombre de combattants de l'EI risquent de se fondre dans la population et de constituer des cellules dormantes susceptibles de se réveiller tôt ou tard. Et l'on ne parle même pas de ces femmes de jihadistes, ou jihadistes elles-mêmes, errant avec leurs enfants ou les enfants abandonnés du califat, de camps de déplacés en prisons ou plaines arides, dont nul ne sait plus que faire et qu'il faudra pourtant bien accueillir quelque part. Le califat n'a plus de territoire, mais il garde des adeptes, c'est pourquoi il faut se garder de crier victoire et surtout de relâcher la moindre seconde de vigilance. Là-bas mais aussi ici. ◆

Par
LUC MATHIEU
Envoyé spécial en Syrie
Photos
VÉRONIQUE DE VIGUERIE.
GETTY REPORTAGES

Moins d'un kilomètre carré. C'est ce qu'il restait vendredi du califat de l'Etat islamique (EI). Quelques rues et bâtiments du village d'Al-Baghrouz, dans le Sud-Est syrien, entre l'Euphrate et la frontière irakienne. L'EI n'aura très bientôt plus de territoire revendiqué. Son proto-Etat, où il avait imposé sa loi sauvage, s'est rendu coupable de crimes contre l'humanité et a fomenté des attentats à travers le monde, dont ceux du 13 Novembre à Paris et à Saint-Denis, sera annihilé. Fin 2014, il s'étendait sur un tiers de la Syrie et une bonne part de l'Irak, soit la moitié de la superficie de la France. La dernière bataille aura provoqué des combats féroces, comme les précédentes, à Manbij, Raqqa, Fallouja, Tikrit, Ramadi ou Mossoul. *«Dès qu'ils le peuvent, ils contre-attaquent. Ils utilisent tout ce qu'ils peuvent, des kamikazes, des mines, des drones. Ils se cachent dans des tunnels pour se protéger des frappes aériennes et nous prendre à revers. Ils sont redoutables»*, expliquait en milieu de semaine un commandant kurde.

DÉFECTIONS

Tous ne se battent pas pour autant jusqu'au bout. Depuis début février, chaque jour ou presque, des jihadistes syriens et étrangers se sont rendus, avec ou sans leur famille. Ils s'échappent d'Al-Baghrouz, en général la nuit, et rejoignent une position avancée des Forces démocratiques syriennes (FDS), la coalition kurdo-arabe qui les combat. Ils sont emmenés un peu plus loin dans le désert pour être remis à des forces spéciales américaines qui les prennent en photo et récupèrent leurs empreintes, avant de les envoyer dans des prisons du Kurdistan syrien. Le rythme des défections s'est accéléré à mesure que les FDS se sont rapprochées. Plus de 200 jihadistes ont fui lundi et mardi. L'issue de cette dernière offensive n'a jamais fait de doute. Environ 10 000 combattants kurdes du YPG (Unités de protection du peuple) et arabes ont été mobilisés, ainsi que des soldats américains, britanniques et français. La coalition frappe sans relâche. Au début de la semaine, à quelques kilomè-

tres du front, on voyait les traînées blanches de ses missiles tirés depuis des avions trop hauts dans le ciel pour être aperçus. La violence des bombardements et des combats a poussé des milliers de civils, syriens et irakiens, à fuir Al-Baghrouz et les villages environnants. Comme les jihadistes et leurs familles, ils rejoignent les positions des FDS au milieu de la nuit. La plupart sont épuisés, sales et recouverts de poussière. Certains arrivent avec leur camionnette, remplie de sacs de vêtements, de matelas et de bidons en plastique. Ils repartent à l'arrière de camions pour le camp d'Al-Hol, à quatre heures de route plus au nord. Ils n'y côtoieront pas les femmes jihadistes et leurs enfants, enfermés dans une enclave séparée (lire pages 4 à 6), mais

iront dans des tentes ou des baraquements en briques qui viennent d'être construits. Le camp n'en finit plus de s'étendre. Mercredi, il comptait près de 30 300 occupants. *«A la fin de la semaine prochaine, il y en aura 10 000 de plus»*, disait mercredi Nabil, l'un des responsables.

BÂTIMENTS RASÉS

Certains vivent là depuis des mois. Les maisons qu'ils ont quittées sont en ruines, tas de gravats inhabitables. Dans le Sud-Est syrien, comme à Raqqa, plus au nord, les combats pour chasser l'EI ont détruit des villages entiers, depuis Hajine jusqu'à Al-Baghrouz, à quelques dizaines de kilomètres. La plupart sont aujourd'hui vides. Les frappes aériennes et les combats au sol n'ont laissé aucun bâti-

ment intact. Les moins abîmés sont criblés de balles. Les autres sont disloqués ou rasés. Depuis lundi, les Forces démocratiques syriennes se préparent quand même à fêter la victoire. Dans la base arrière installée au milieu des installations pétrolières d'Al-Omar, des combattants kurdes remettent en état la cour du complexe et le réfectoire adjacent. Ils ont cimenté les trous creusés par les explosions d'obus, monté une estrade en bois et posé des porte-drapeaux. Tout sera prêt pour la cérémonie qui marquera officiellement la fin du «califat». *«Il ne faut pas se leurrer, Daech ne disparaîtra pas pour autant, disait la semaine dernière le commandant kurde Adnan. Ils n'auront plus de territoire, mais leur idéologie perdurera.»* ◆

SYRIE-IRAK

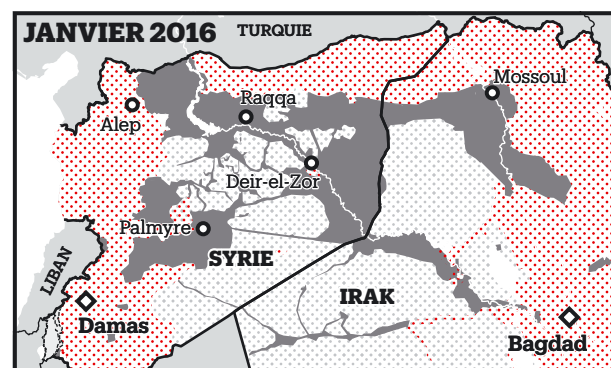
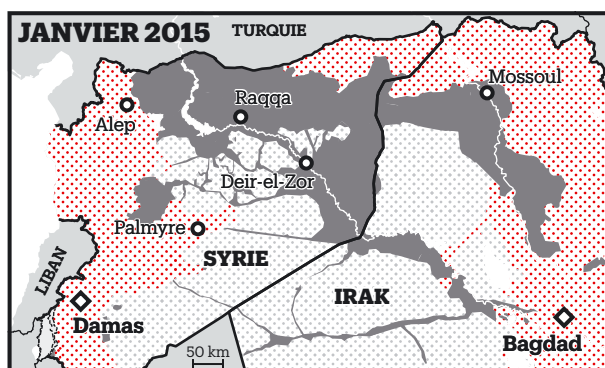
Le «califat», paradis perdu de la terreur

De la taille du Royaume-Uni à son apogée, le territoire conquis par les jihadistes de l'Etat islamique ne mesure plus qu'un km². La victoire des forces kurdo-arabes et alliées est imminente.

L'inexorable recul du groupe Etat islamique

■ Territoire contrôlé par l'EI
■ Autres forces
■ Zones peu peuplées

Sources : AFP, IHS Markit





Ce mois-ci à Hajine, village détruit par les combats près d'Al-Baghouz, dernier carré détenu par Daech.

Des milliers de combattants dans la nature

Leur fief tombé, les jihadistes encore en liberté risquent de rejoindre d'autres régions ou pays.

La capitulation des combattants de l'Etat islamique (EI), reclus dans le dernier kilomètre carré qui reste du territoire de leur «califat» à la frontière syro-irakienne, serait imminente. Les négociations engagées entre les Forces démocratiques syriennes (FDS), qui mènent les attaques avec l'appui de la coalition internationale, étaient sur le point d'aboutir, rapportaient vendredi matin des médias de la région de Deir el-Zor. Selon l'accord prévu, les quelques centaines de combattants retranchés dans leur dernier réduit se rendraient aux FDS, ainsi que les prisonniers qu'ils détiennent, leurs armes et leur «or», précisent les sources locales.

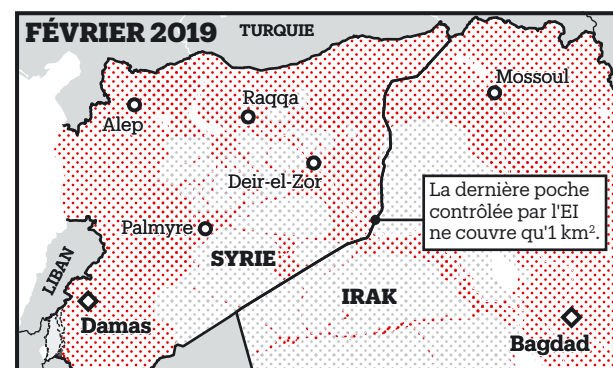
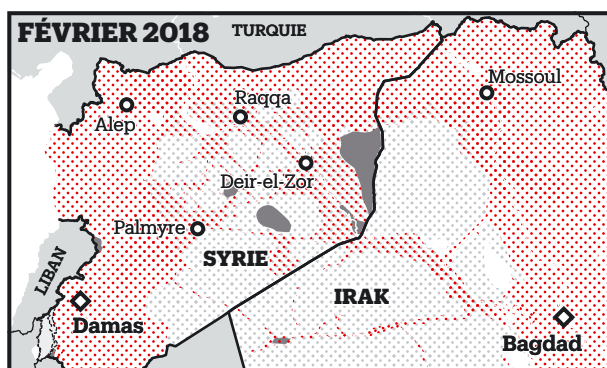
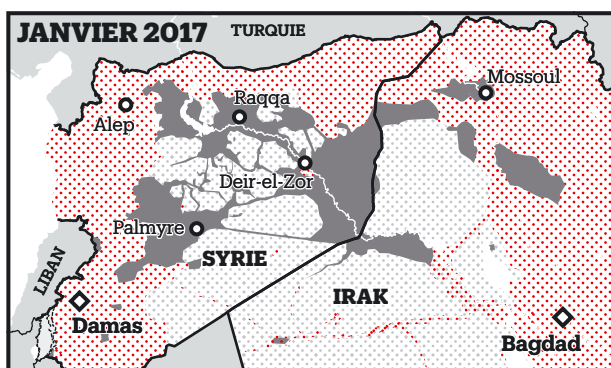
«**Clandestinité.** Avec la prise des deux derniers petits villages syriens aux mains de l'EI, le territoire du «califat», qui avait atteint à son apogée en 2014 une superficie égale à celle de la Grande-Bretagne à cheval sur l'Irak et la Syrie, serait géographiquement rayé de la carte. Mais si «le «califat» physique a été détruit, l'EI change de visage et se réorganise dans la clandestinité, bâtissant des réseaux avec d'autres groupes terroristes, y compris un réseau mondial». Ce constat dressé par la ministre allemande de la Défense, Ursula von der Leyen, vendredi matin à Munich, était partagé par ses treize homologues de la coalition antijihadiste, réunis en marge de la conférence annuelle sur la sécurité.

La situation en Syrie figurait au cœur de leurs discussions alors que la disparition territoriale du «califat» s'annonce imminente. D'autant que le retrait des troupes américaines, proclamé par Donald Trump depuis décembre, laisse les alliés sur le terrain face à l'inconnu. A Munich, le chef intérimaire du département de la Défense, Patrick

Shanahan, n'a pas réussi à éclaircir la position américaine. Qualifiant le départ de ses troupes, sur ordre du président Donald Trump, de «*changement tactique*», il a promis le maintien de «*capacités antiterroristes dans la région*» et de rester «*au côté des alliés et partenaires*». Sans plus de précisions. A Paris, on veut «*s'assurer qu'aucune résurgence ou métamorphose de Daech ne s'opère en Syrie ou ailleurs*», car le retrait américain fait craindre une dispersion des combattants étrangers de l'EI et la réapparition de cellules en Syrie.

«**Menace globale.** Le sort des anciens soldats de l'EI, et leur dispersion dans la région et au-delà, est un sujet d'inquiétude majeur. La coalition dirigée par les Etats-Unis considère que des milliers d'entre eux ont été tués dans les différentes batailles menées depuis 2015 en Irak et en Syrie. Le nombre de jihadistes encore opérationnels dans la région reste estimé à 18 000 par le chef du contre-terrorisme de l'ONU, Vladimir Voronkov, dont 3 000 étrangers. Environ 800 sont détenus dans des camps dans le nord de la Syrie par les FDS, qui ont annoncé ne plus vouloir ou pouvoir les maintenir en captivité après le retrait américain. Ces jihadistes vont être rejoints dans les prochains jours par ceux qui sont sur le point de quitter le dernier réduit syrien. Ils seraient quelques centaines, locaux et étrangers compris. En attendant de résoudre le casse-tête de l'après-«califat», et des affiliés de l'organisation terroriste en Afrique, au Moyen-Orient et en Asie, une «*menace globale*» selon l'ONU, Donald Trump s'apprête à déclarer dans les vingt-quatre heures la «*défaite de l'EI*» pour conforter sa décision de retrait auprès de l'opinion publique américaine. La couverture de l'événement se prépare sur le terrain, où une affluence inédite de médias internationaux convergeant dans la région a été observée ces derniers jours.

HALA KODMANI





Les femmes jihadistes et leurs enfants sont enfermés dans le camp d'Al-Hol, dans le nord-est de la Syrie, zone regagnée par les forces kurdes.

Obeïda et Amar, les orphelins français de Daech

Les deux frères, âgés de 1 et 3 ans, vivent dans le camp syrien d'Al-Hol et sont dans un état très préoccupant. En France, leurs grands-parents réclament d'urgence leur rapatriement.

Obeïda, 1 an, et Amar (1), 3 ans, ne pleurent pas. Ils restent immobiles et silencieux, le regard dans le vague, indifférents. Ils réagissent à peine quand on les appelle. Les deux frères ne peuvent pas savoir qu'ils sont dans le camp d'Al-Hol, dans les collines du Nord-Est syrien. Ils ne savent pas que c'est là que les femmes jihadistes et leurs enfants sont enfermés. Personne ne le leur a dit, et ils ne sont de toute façon pas en âge ni en état de comprendre. Obeïda et Amar sont français. Ils n'ont aucun papier, aucune existence légale, mais leur mère, Julie

Maninchedda, originaire de la région lilloise, était française. Elle est probablement morte à la fin du mois de janvier dans un bombardement à Al-Baghouz, village poussiéreux perdu entre l'Euphrate et l'Irak, dernier reliquat du «califat» de l'Etat islamique qu'elle avait rejoint quatre ans plus tôt. Son corps ne sera sûrement jamais retrouvé. Leur père, Martin Lemke, un jihadiste allemand, s'est rendu avec deux autres de ses femmes le 1^{er} février aux forces kurdes et arabes. Il est emprisonné depuis quelque part au Kurdistan syrien. Ses enfants ne le reverront pas avant plusieurs années, s'ils le voient jamais.

Obeïda est blessé, touché par des éclats d'obus ou de roquette. Son visage à la peau translucide est creusé de cicatrices noires qui s'étalent du menton au front. Sa jambe droite est rigide et maigre. Il ne peut pas marcher, même à quatre pattes; il reste assis ou couché. Son frère est plus

costaud, mais il souffre de maux de ventre qui ne guérissent pas.

Peu de personnes se soucient de leur sort. Seuls, à Libercourt, dans le Pas-de-Calais, leurs grands-parents Lydie et Patrice Maninchedda se battent pour qu'ils soient rapatriés en France. Et à 4 000 kilomètres, dans le camp aux grandes tentes blanches d'Al-Hol, deux femmes jihadistes, Khadija et Mayani, ont décidé d'aider les deux frères français. La première est sud-africaine. Elle a une quarantaine d'années et un bandeau sur l'œil droit, symptôme selon elle d'une tumeur jamais soignée. La seconde est une jeune Allemande en niqab noir.

Lorsqu'ils sont arrivés à la mi-janvier dans le camp, Obeïda et Amar étaient avec une Syrienne. Personne ne sait comment elle les avait récupérés. Peut-être est-ce l'une des deux femmes allemandes de Martin Lemke qui les lui avait confiés en se sauvant d'Al-Baghouz. Peut-être les avait-elle simplement pris alors

qu'ils avaient été abandonnés. «On n'en sait vraiment rien, mais ce que l'on sait, c'est qu'elle les maltraitait. Elle les battait et ils étaient affaiblis», dit Khadija, la Sud-Africaine. «Obeïda était si squelettique que l'on voyait ses os», ajoute Mayani. Amar était, lui, couvert de bleus et n'avait presque plus de cheveux. Il était incapable de marcher. Elle se tourne vers lui et prononce le nom de la Syrienne: l'enfant se raidit, baisse la tête et se met à crier.

BARBARIE

«La Syrienne ne voulait pas qu'on les prenne, sûrement parce qu'elle n'a pas d'enfants à elle. On a dû aller plusieurs fois avec d'autres femmes du camp dans sa tente pour la forcer. Elle a fini par nous les laisser», dit Mayani. Depuis, Obeïda et Amar ont repris des forces. L'aîné commence à remarcher et ne reste plus prostré dans la tente. «L'autre jour, je lui ai mis des chaussures et il est sorti jouer avec d'autres enfants», raconte Khadija. Il répond parfois

quand on lui parle en arabe ou en allemand. Ses cheveux repoussent. Obeïda a un peu grossi. Mais leur état reste plus que préoccupant. «Amar a la diarrhée depuis qu'il est arrivé. J'ai été à l'infirmerie, ils m'ont donné un antibiotique, mais ça n'a rien changé. On en a acheté un autre au marché, il va à peine mieux. Je me demande s'il n'a pas une forme de dysenterie», poursuit-elle. Obeïda souffre entre autres de cette jambe mal soignée. «Il ne peut presque pas la plier. J'ai l'impression qu'il y a une plaque à l'intérieur, on peut la sentir à travers la peau», dit Mayani. Les deux frères ne se plaignent pas et crient rarement. Ils n'ont jamais connu le confort d'un pays en paix. Ils sont nés et ont grandi dans l'est de la Syrie, quand il était encore contrôlé par l'EI. Leur mère l'avait rejoint en novembre 2014, à l'apogée du «califat» jihadiste et attirait des dizaines de milliers de volontaires venus de 80 pays, et que les actes de torture et de barbarie ne rebutaient pas.

REPORTAGE



Obeïda, fils de Julie Maninchedda, dans les bras d'une jihadiste à Al-Hol.

Julie Maninchedda avait été une élève brillante et vive. Sur une photo prise avant son départ, elle a de longs cheveux teints en rouge, une peau diaphane et un piercing au nez. Elle était en deuxième année de prépa littéraire à Lille lorsqu'elle s'est convertie à l'islam. «Quand elle revenait le week-end, on voyait qu'elle avait changé. Elle portait des vêtements amples qui la couvraient. On essayait de discuter avec elle, mais c'était compliqué», dit sa mère. Elle a 20 ans et intègre une université à Leipzig, en Allemagne, pour suivre une double licence allemand-français. Elle se lie à Martin Lemke, un Allemand converti. Son attitude change à nouveau, à rebours. «Le dernier été, en 2014, elle a endormi notre méfiance. On n'a rien vu, elle nous a dit qu'elle allait à Leipzig pour poursuivre son cursus universitaire.»

La jeune femme s'est entre-temps mariée avec Lemke. Ses parents partent pour Leipzig. «Elle était tombée enceinte. Elle n'avait plus le droit de sortir, d'aller à l'université et de rencontrer d'autres hommes. Elle portait le niqab», raconte sa mère.

Lemke est susceptible, les parents de Julie évitent la confrontation. L'enfant naît et ses grands-parents font des allers-retours en Allemagne. L'appartement où vit leur fille est sommairement meublé, comme si le couple ne comptait pas y rester. A Libercourt, Lydie et Patrice Maninchedda font un signalement à une association spécialisée dans les dérives sectaires. Des policiers viennent les voir. «On leur a tout donné, tous les numéros, tous les détails que l'on pouvait», explique la mère de Julie. Les policiers reviennent et les avertissent que Lemke est surveillé, il appartient à une mouvance radicale. En novembre 2014, alors qu'il est censé être sous surveillance, il part, avec Julie et leur fils Saleh, pour Raqqa, fief de l'Etat islamique en Syrie.

Lydie Maninchedda a des nouvelles par intermittence. Elle tente de convaincre sa fille de rentrer. Julie lui dit qu'elle ne peut pas, qu'elle a peur de son mari, qu'il est violent. A Raqqa, Martin Lemke monte dans la hiérarchie de l'Etat islamique. Selon la presse allemande, il est d'abord membre de leur police «religieuse», puis de leur service de

renseignement, l'Amniyat, particulièrement cruel. Il se veut une unité de contre-espionnage chargée de débusquer, de torturer et de tuer les traîtres. A la fin 2016, Amar naît à Raqqa.

L'Etat islamique a alors largement entamé son déclin. La coalition internationale mène une campagne de bombardements intense et meurtrière. Elle mobilise des avions, des drones, des hélicoptères et des forces spéciales déployées sur le terrain. Les Kurdes ont créé les Forces démocratiques syriennes, qui regroupent leurs combattants avec d'autres, arabes, recrutés localement. Les hommes en noir enchaînent les défaites et reculent. Leur propagande s'enraye, de plus en plus de jihadistes, hommes et femmes, censés mourir pour le «califat», désertent.

DERNIERS JOURS

Julie Maninchedda suit le mouvement de reflux vers le sud. Elle se retrouve à Al-Soussa, à la frontière irakienne. Elle y reste au moins jusqu'au début de l'année 2018. Obeïda naît là-bas, le 5 février. L'EI continue à perdre du terrain. La jeune Française, séparée de Martin Lemke et remariée avec un Marocain, se retrouve dans la région d'Al-Baghouz, où seuls quelques villages n'ont pas encore été repris par les Forces démocratiques syriennes. Elle est de nouveau enceinte. Est-ce là-bas qu'elle a été tuée ? Rien n'est sûr ni confirmé. Il y a deux semaines, Lydie Maninchedda est contactée par une autre mère de jihadiste, dont la fille, belge a entendu que Julie Maninchedda avait été retrouvée morte aux côtés de son nouveau mari et d'un nourrisson, enroulé dans un tapis. D'après elle, les corps ne sont pas abîmés et ne portent pas de séquelles apparentes de bombardement. En France, Lydie Maninchedda porte plainte pour homicide. «On veut savoir ce qui s'est passé.»

Il n'y a pas plus de réponse précise dans le camp d'Al-Hol. Khadija, la Sud-Africaine, dit avoir juste entendu que Julie Maninchedda avait été tuée dans un bombardement. Les femmes allemandes de Martin Lemke et la Syrienne qui maltraitait les deux petits Français savent peut-être. Elles vivent là, dans des tentes à quelques dizaines de mètres. Les demandes d'interview de Libération ont été refusées par les autorités kurdes.

Des dizaines de questions parsèment le parcours de la jeune Française et de ses enfants dans ce «califat» qui vit ses derniers jours. Parmi elles, il y en a une plus pressante que les autres : qu'est-il advenu de Saleh, le fils aîné de Julie Maninchedda, celui qu'elle a emmené avec elle en quittant l'Allemagne ? «Il est dans le camp, non ?» espère sa grand-mère. Nadim Houry, directeur du programme terrorisme et lutte antiterroriste de l'ONG Human Rights Watch, était récemment à Al-Hol. Il ne l'a pas trouvé. Cela ne veut pas dire que l'enfant n'y est pas. Les autorités kurdes sont débordées par l'afflux de familles jihadistes qui

Suite page 6

TOUS LES MARDIS

Libération

accueille

The New York Times INTERNATIONAL WEEKLY

TUESDAY, FEBRUARY 12, 2019

In collaboration with



A Push For Rules In Gene Editing

By PAM BELLUCK

A year ago, Dr. Matthew Porteus, a geneticist at Stanford University in California, received an email from a young Chinese scientist. A few weeks later, he scientist announced an extraordinary announcement: he had approved from a Chinese scientist to create genetically edited embryos that he had genetically edited. It is illegal in many countries and is illegal in many countries and is illegal in many countries.

Japanese Moms' Endless Work

By MOTOH RICH

TOKYO

THE PAPERWORK NEVER ends for Yoshiko Nishimura.

There are the logs she must fill out every day, not to mention the pages of work she carefully checks and approves. She even keeps daily records of conversations, activities and results.

But none of this bookkeeping is for her job. It's all for her children's preschool — before she can even head to the office.

Like so many working mothers in Japan, Ms. Nishimura, 38, is

swamped by onerous, bureaucratic tasks that constrain her participation in the work force at a time when the country says it desperately needs more from women who work more than 40 hours a week typically do close to 25 hours of housework a week. Their husbands

are typically not helping.

In fact, men in Japan do fewer hours of household chores and child care than in any of the world's wealthiest nations.

According to an analysis by Tokyo's O. Tsuru at Keio University in Tokyo.

G. Tsuru at Keio University in Tokyo.

After World War II, Japanese women

typically quit work when they married

typical quit work when they married

typical quit work when they married

typical quit work when they married

typical quit work when they married

typical quit work when they married

typical quit work when they married

typical quit work when they married

typical quit work when they married

typical quit work when they married

typical quit work when they married

typical quit work when they married

typical quit work when they married

typical quit work when they married

typical quit work when they married

typical quit work when they married

typical quit work when they married

typical quit work when they married

typical quit work when they married

typical quit work when they married

typical quit work when they married

typical quit work when they married

typical quit work when they married

typical quit work when they married

typical quit work when they married

typical quit work when they married

typical quit work when they married

typical quit work when they married

typical quit work when they married

typical quit work when they married

typical quit work when they married

typical quit work when they married

typical quit work when they married

typical quit work when they married

typical quit work when they married

typical quit work when they married

typical quit work when they married

typical quit work when they married

typical quit work when they married

typical quit work when they married

typical quit work when they married

typical quit work when they married

Chaque mardi, un supplément de quatre pages par le «New York Times»: les meilleurs articles du quotidien new yorkais à retrouver toutes les semaines dans «Libération» pour suivre, en anglais dans le texte, l'Amérique de Donald Trump.



Dans le camp d'Al-Hol, ce mois-ci. Les autorités kurdes demandent aux pays occidentaux de récupérer leurs ressortissants.

Suite de la page 5 fuient Al-Baghouz. Les enfants n'ont que très rarement des papiers d'identité; ils peuvent débarquer avec des Syriens ou des étrangers qui les déclarent à tort comme appartenant à leur famille. «Sans le nom précis de celle qui s'en occupe, c'est très difficile de retrouver un enfant dans ce camp», explique Nadim Houry.

Près de 1500 femmes et enfants étrangers vivent à Al-Hol.

SILHOUETTES

Obeïda et Amar sont, eux, localisés sans aucun doute. Leurs grands-parents en appellent désormais à «l'humanité de M. Macron»: «Nos petits-enfants sont des citoyens français. Ils ont besoin d'un foyer et d'une

aide médicale et psychologique. Ils doivent retrouver une vie normale. Nous laisserons évidemment les services sociaux faire leur travail. Nous sommes prêts. Ils sont tout ce qu'il reste de notre fille.»

Le 31 janvier, la ministre de la Justice, Nicole Belloubet, a semblé favorable à ce que la France rapatrie ses jihadistes et leurs familles. Ce

n'est resté pour l'instant qu'une déclaration (lire ci-dessous). «Oui, on a lu les articles de presse, dit un responsable des services de renseignement kurdes. Mais en réalité, la France ne nous a fait aucune demande officielle et aucune coordination entre ministères n'a été mise en place. Il ne se passe rien concrètement. De notre côté, nous continuons

à demander aux pays étrangers de venir et récupérer leurs citoyens. C'est une charge très lourde pour nous et nous ne savons pas comment la situation va évoluer. Les prisons et les camps peuvent être attaqués et vos jihadistes s'enfuient. Ce sera dangereux pour nous et pour vous.»

La situation au Kurdistan syrien est d'autant plus précaire que le président américain, Donald Trump, a annoncé fin décembre à la surprise générale, y compris celle des commandants en chef du Pentagone, le retrait des troupes américaines. Les 2000 soldats, pour la plupart des forces spéciales, pourraient quitter la Syrie en avril. «Si cela se confirme, tout est possible, y compris une attaque de la Turquie ou le retour du régime syrien. On ne pourra plus rien garantir», explique le responsable des services de renseignement. Pour l'heure, seuls quelques pays, dont la Russie, l'Indonésie, le Soudan et Trinité-et-Tobago ont rapatrié leurs jihadistes et leurs familles. Les Etats-Unis ont également ramené quelques-uns de leurs ressortissants. Washington appelle depuis les autres pays à l'imiter.

Dans le camp d'Al-Hol, Khadija et Mayani ne savent pas si elles repartiront un jour dans leur pays. «Aucune idée, nous n'avons aucune information, personne ne nous parle», dit la Sud-Africaine. Les deux femmes marchent lentement vers l'allée principale bordée de tentes et peuplée de silhouettes en niqab noir. Elles portent Amar et Obeïda dans leurs bras. «Ce qui est sûr, c'est que ces enfants doivent partir. C'est un enfer pour eux ici. Ils souffrent.»

LUC MATHIEU (à Al-Hol)

(1) Les prénoms ont été modifiés.

«Il n'y a pas d'alternative, nous devons les faire revenir»

Soixante et onze mineurs français seraient actuellement en zone irako-syrienne selon le Quai d'Orsay. Des «petits revenants» dont le sort est soumis aux attermoissements du ministère de la Justice.

Depuis de longs mois, la France se trouve confrontée à la problématique des «petits revenants», ces enfants qui sont nés ou ont grandi sur les terres régies par l'Etat islamique, qui ont assisté à des scènes traumatisantes, connu la misère et l'exode. La doctrine française préconise d'organiser leur retour avec l'accord de la mère. Selon les chiffres du ministère de l'Intérieur du 5 février, 87 mineurs sont ainsi rentrés en France. La grande majorité d'entre eux (81) a fait l'objet d'une procédure d'assistance éducative. Mais aujourd'hui, cette question du retour se pose avec d'autant plus d'acuité que le «califat» de l'EI connaît ses dernières heures. Combien d'enfants se trouvent actuellement dans la zone irako-syrienne? D'après les chif-

fres recueillis par Libération, ils seraient 71 identifiés par le Quai d'Orsay, dont une grande majorité de moins de 5 ans. Lors d'une interview sur RTL, le 31 janvier, la ministre de la Justice, Nicole Belloubet, déclarait: «Nous avons la certitude de vouloir prendre en charge des enfants qui sont orphelins.» Tout en précisant: «La question la plus importante numériquement est celle des enfants qui sont sur site et qui sont accompagnés de leur mère, voire de leur père.»

«Pas d'alternative». L'avocat Martin Pradel, qui suit nombre de ces dossiers, dont celui des enfants de Julie Maninchedda (lire ci-dessus), s'impatiente: «Cela fait maintenant un an qu'on parle du retour de ces petits, que cette volonté politique est affirmée. Mais quand va-t-on tous les ramener? Sur zone, ils sont clairement en danger de mort.» Ce vendredi, la chancellerie ne fournissait aucune réponse concernant le délai de leur prise en charge, se bornant à souligner: «Les Forces démocratiques syriennes ont jusqu'à présent fait le choix de ne pas séparer les enfants de leur mère. Cette décision s'impose bien sûr à nous.

La France reste attentive à leurs conditions de vie sur place. En cas de dégradation de la situation, les mesures nécessaires seraient prises.» Les différents interlocuteurs contactés par Libération se refusent à donner davantage de détails, insistant sur la discrétion nécessaire à de telles opérations. La situation des adultes est différente. Jusqu'à présent, la France considérait que les combattants ou leurs épouses devaient être jugés sur place et y purger leur peine. Sauf que ces derniers jours, un changement de doctrine semblait esquissé. En effet, dans la même interview de fin janvier, Nicole Belloubet avait déclaré: «Nous avons fait un choix, qui est celui de la préférence du contrôle et donc du rapatriement en France.» Tout en précisant que les autorités étudiaient «plusieurs options». Ce revirement serait motivé par un risque nouveau: avec le retrait annoncé des forces américaines, les Kurdes, qui détiennent les combattants français de Daech, pourraient ne plus être en mesure de les retenir. «Il n'y a pas d'alternative, nous devons tout mettre en œuvre pour les faire revenir», insiste M^e Pradel. Nos lois permettent aujourd'hui de contrôler ceux qui

sont considérés comme les plus dangereux.» Ce vendredi, la chancellerie ne confirme plus qu'il s'agit de la solution privilégiée: «Les propos de la ministre étaient au conditionnel», soutient sa conseillère en communication. Et de préciser: «La France examine actuellement toutes les options en concertation avec les partenaires concernés mais en fonction de notre propre appréciation des risques», et souhaite «prévenir tout risque d'évasion et de dispersion de ces personnes potentiellement dangereuses et assurer la sécurité des Français.» Traduction: un dossier sensible qui se double d'un casse-tête diplomatique et logistique.

«Judiciarisés». Du côté du ministère des Affaires étrangères, même son de cloche: «Face à une situation politique et militaire nouvelle, nous travaillons actuellement à tous les scénarios, retour ou pas. A ce stade, aucun n'est acté.» Aucune validation du retour «d'environ 150 Français» par des avions des forces américaines, hypothèse qui circulait la semaine dernière. Une chose est sûre: si ces jihadistes venaient à être expulsés, «ils seraient immédiatement remis à la justice». D'après les derniers chiffres communiqués par le ministère de l'Intérieur et émanant du recensement des services de renseignement: 269 majeurs sont déjà rentrés en France après avoir séjourné en Irak ou en Syrie, dont 191 hommes et 78 femmes. Parmi eux, 197 «sont ou ont été judiciarisés», c'est-à-dire qu'ils sont soumis à des poursuites judiciaires ou ont été jugés.

JULIE BRAFMAN
et **CHLOÉ PILORGET-REZZOUK**

LA RÈGLE DU JEU et QUARTIER LIBRE présentent



LOOKING FOR EUROPE

UNE PIÈCE ÉCRITE ET INTERPRÉTÉE PAR
BERNARD-HENRI LÉVY

**CONTRE LA MONTÉE DES POPULISMES, UN TEXTE DE COMBAT,
EN TOURNÉE DANS 22 CAPITALES DE L'ESPRIT EUROPÉEN**

5 MARS	MILAN	Teatro Parenti - 21H00	10 AVRIL	BUDAPEST	Belvárosi színház - 20H00
7 MARS	BRUXELLES	Théâtre Le Public - 20H30	12 AVRIL	GDANSK	Centre de la solidarité européenne - 20H00
13 MARS	AMSTERDAM	Koninklijk Theater Carré - 20H00	15 AVRIL	BERLIN	Humbolt Saal - Urania - 19H30
15 MARS	GENÈVE	Théâtre du Léman - 20H00	24 AVRIL	ROME	Sala Umberto - 21H00
16 MARS	LAUSANNE	Métropole - 20H00	26 AVRIL	PRAGUE	Divadlo Archa - 20H00
18 MARS	VIENNE	Theater Akzent - 19H30	28 AVRIL	COPENHAGUE	Théâtre Royal - 19H30
20 MARS	VALENCE	Teatro Olympia - 20H30	1 MAI	DUBLIN	Trinity College - 20H00
25 MARS	BARCELONE	Coliseum - 20H30	6 MAI	LISBONNE	Tivoli - 21H00
26 MARS	MADRID	Teatro Nuevo Apolo - 20H30	13 MAI	SARAJEVO	Théâtre National - 20H00
28 MARS	KIEV	Centre international pour la culture et les arts - 19H00	17 MAI	VILNIUS	Théâtre dramatique russe de Lituanie - 20H00
1 AVRIL	ATHÈNES	Théâtre Pallas - 20H00	20 MAI	PARIS	Théâtre Antoine - 20H30

photo: P. FICCO - V. K. REVOL - LICENCE: 106.01.17

Athens Democracy
Forum

EJC

FORUM
2000

HAVAS
GROUP

Lagardère

MAUBOUSSIN

orange

PROJECT SYNDICATE

TRANSATLANTIC
DEMOCRACY
WORKING GROUP

SCM

EUROPEAN
COUNCIL

VICTOR
PINCHUK
FOUNDATION

LA
RÈGLE
DU
JEU

QUARTIER
LIBRE

Donald Trump s'emmure dans la question migratoire



A la frontière entre les Etats-Unis et le Mexique, un mur sépare déjà San Diego et Tijuana. PHOTO FRANCESCO

En annonçant vendredi vouloir déclarer l'urgence nationale pour récupérer des fonds fédéraux afin de construire son mur le long de la frontière mexicaine, le président américain a indigné jusqu'à son propre camp.

ANALYSE

Par
ISABELLE HANNE
Correspondante à New York

Dans un discours décousu et désinvolte, visiblement improvisé sans prompteur et ponctué de digressions – des relations commerciales avec Pékin à sa

rencontre prochaine avec le leader nord-coréen Kim Jong-un –, Donald Trump a, vendredi matin depuis la roseraie de la Maison Blanche, fait une annonce lourde de conséquences. «Je vais signer une urgence nationale», a-t-il déclaré. Nous parlons d'une invasion de notre pays: nous sommes envahis par

les drogues, les gangs, les gens», a-t-il avancé pour justifier cette procédure rare, qui autorise le président des Etats-Unis à contourner le Congrès et à siphonner des fonds fédéraux (*lire ci-contre*).

Le compromis budgétaire voté jeudi par le Congrès ne comprenait qu'un quart du montant exigé par Trump pour construire son «grand et beau mur», symbole de sa politique de lutte contre l'immigration clandestine et obsession depuis la campagne présidentielle de 2016. Le Président a donc décidé de passer outre. Il pourrait ainsi mobiliser 8 milliards de dollars (plus de 7 milliards d'euros), notamment dans des fonds prévus pour l'armée, a annoncé la Maison Blanche. Alors que Donald Trump s'exprimait, la porte-parole Sarah Sanders a publié sur Twitter une photo montrant le Président en train de signer ladite déclaration d'urgence nationale pour «résoudre la crise humanitaire et de sécurité

nationale à la frontière sud», signe que l'affaire est déjà pliée.

«ABUS»

Les bases légales de cette procédure d'urgence, d'habitude utilisée par les présidents pour répondre à des catastrophes naturelles, sanitaires, ou à des attentats terroristes, sont déjà contestées de toutes parts. Trump a dit qu'il s'attendait à ce que sa déclaration soit immédiatement combattue devant les tribunaux, «jusque devant la Cour Suprême», anticipe-t-il. «Mais je gagnerai», a-t-il affirmé. Il n'a cependant pas aidé sa cause quand il a affirmé, lors de son étonnante logorrhée vendredi, qu'il n'avait «pas besoin d'une déclaration d'urgence pour construire le mur» mais qu'il voulait «juste aller plus vite», invalidant lui-même le caractère «d'urgence» de sa décision.

La réaction de l'opposition démocrate ne s'est pas fait attendre. «La

déclaration illégale du président Trump sur une crise qui n'existe pas fait beaucoup de mal à notre Constitution et rend l'Amérique moins sûre, en puisant dans des fonds indispensables pour la sécurité de notre armée et de notre nation», écrivent dans un communiqué commun les leaders démocrates du Congrès, Nancy Pelosi (Chambre des représentants) et Chuck Schumer (Sénat). Il s'agit clairement d'un coup de force par un président déçu, qui dépasse les bornes de la loi pour tenter d'obtenir ce qu'il a échoué à avoir en passant par le processus législatif constitutionnel. Les démocrates affirment qu'ils useront «de tous les moyens possibles» pour s'opposer à cette procédure. Selon eux, «cette question transcende la politique partisane et va au cœur de la conception que les pères fondateurs avaient de l'Amérique, dans laquelle le Congrès doit limiter les abus de l'exécutif». Désormais, les regards se tournent



ANSELM. CONTRASTO

«Urgence nationale», le coup de poker du Président

Cette mesure, qui permet à Trump de réattribuer des fonds du Congrès à son projet, risque de ne pas avoir d'effet avant la prochaine élection présidentielle.

En déclarant une «urgence nationale», Donald Trump marche dans les pas de ses prédécesseurs. Barack Obama lors de l'épidémie de grippe H1N1, George W. Bush après le 11 Septembre ou Jimmy Carter pour sanctionner l'Iran ont tous eu recours à des pouvoirs extraordinaires, autorisés par une loi de 1976, le National Emergencies Act. La décision de Trump revêt toutefois un caractère inédit: jamais un président n'avait utilisé cette procédure d'exception après avoir échoué à trouver un accord avec le Congrès pour financer un projet éminemment politique. En l'occurrence le mur avec le Mexique.

«Autocrate». La déclaration d'urgence signée vendredi autorise l'exécutif à utiliser, pour construire ce mur, des fonds alloués par le Congrès à d'autres projets. 3,6 milliards de dollars prévus pour la construction d'infrastructures militaires pourraient ainsi être redirigés. Politiquement, les démocrates n'ont guère de recours. La loi de 1976 donne certes au Congrès le pouvoir d'annuler une déclaration présidentielle d'urgence nationale. Mais il faudrait pour cela réunir une majorité des deux tiers dans chaque chambre, afin de contourner le veto de Trump. Un scénario très peu plausible, surtout au Sénat où les républicains disposent de la majorité. L'opposition à cette mesure d'urgence devrait donc principalement se jouer devant les tribunaux. Du Texas à la Californie, de nombreux propriétaires vivant le long de

la frontière pourraient attaquer le gouvernement si ce dernier cherchait à construire un mur sur leurs terres. Le procureur démocrate de Californie, qui a accusé Trump d'«outrepasser son autorité», promet de porter plainte. Tout comme une cohorte d'ONG, dont l'organisation Protect Democracy, fondée par un ancien juriste de l'administration Obama. L'association accuse Trump de se comporter en «autocrate» et d'inventer «une fausse crise» pour court-circuiter les institutions démocratiques.

Paralysie. Dans cette bataille juridique, Donald Trump dispose de plusieurs atouts. La loi ne définit pas ce qui constitue une «urgence nationale», argument brandi par le Président. «Nous parlons d'une invasion de drogue, de trafiquants humains, de gangs et de criminels en tout genre», a-t-il martelé vendredi. Historiquement, sur les dossiers touchant à la sécurité nationale, les juges rechignent à substituer leur jugement à celui de la Maison Blanche. Sous Trump, cette réserve a parfois disparu, certains magistrats rejetant par exemple le décret anti-immigration et les arguments sécuritaires censés le justifier. Mais comme l'a souligné Trump, l'ultime version de ce texte a été validée par la Cour suprême, désormais solidement ancrée à droite. En définitive, la longueur du bras de fer judiciaire pourrait offrir à chaque camp de quoi sauver la face. Incapable d'obtenir les fonds pour son mur lors des deux premières années de son mandat, Donald Trump pourra mettre la paralysie ou la lenteur du chantier sur le compte de l'opposition des démocrates. Lesquels peuvent raisonnablement espérer qu'aucun kilomètre de mur ne soit érigé à la frontière mexicaine d'ici l'élection présidentielle de novembre 2020.

FRÉDÉRIC AUTRAN

vers les élus républicains, pris au piège de l'intenable promesse de Donald Trump. La légèreté affichée vendredi par le milliardaire ne devrait que renforcer leur gêne et rendre leur loyauté envers le Président plus difficile à tenir que jamais. Sur le fond, cette proclamation d'urgence nationale vient en effet saper l'une des prérogatives majeures du Congrès, qui garantit l'équilibre des pouvoirs entre l'exécutif et le législatif: contrôler l'agenda présidentiel tout en tenant les cordons de la bourse.

«Nous avons une crise à la frontière sud, mais aucune crise ne justifie la violation de la Constitution», a fait savoir le sénateur républicain de Floride, Marco Rubio. Selon lui, cet épisode pourrait servir de précédent, et une tactique comparable pourrait être utilisée par un futur président démocrate sur des questions qui tétanisent habituellement les élus (le contrôle des armes à feu,

par exemple). «J'attends de voir sur quelle provision constitutionnelle le Président s'appuie pour justifier une telle déclaration avant de prendre une position définitive, a-t-il poursuivi, mais je suis sceptique quant au soutien que je pourrai lui apporter.»

VOLTE-FACE

Rand Paul (Kentucky), Susan Collins (Maine), John Cornyn (Texas) ou encore Thom Tillis (Caroline du Nord) ont fait savoir leur opposition à cette procédure. Le sénateur du Wisconsin, Ron Johnson parle, lui, d'une «mesure dangereuse» et d'une «mauvaise stratégie». Mais à l'instar de la volte-face du chef de la majorité républicaine au Sénat, Mitch McConnell, qui a critiqué l'utilisation de la procédure d'urgence nationale pendant des semaines avant d'apporter jeudi son soutien au Président, vont-ils se ranger comme un seul homme derrière lui? Tout semble indiquer qu'ils feront, comme

toujours depuis que Trump est à la Maison Blanche et dans une logique électoraliste avec 2020 en ligne de mire, le dos rond. Outre McConnell, le Freedom Caucus, l'aile droite du Parti républicain, a fait savoir qu'il soutenait la déclaration d'urgence nationale. Les mêmes élus qui, pendant les mandats d'Obama, ont systématiquement dénoncé son utilisation des décrets présidentiels, vus comme un abus de l'exécutif. Le Parti républicain est «aujourd'hui intellectuellement et moralement en faillite, regrettait récemment l'ancien conseiller de Barack Obama Ben Rhodes, dans une interview à Libération. Ils n'ont aucune philosophie de gouvernement. [...] Pour moi, le Parti républicain est clairement devenu un parti d'extrême droite.»

Donald Trump démontre une nouvelle fois qu'il peut sacrifier sur l'autel de la démagogie anti-immigration les élus républicains comme

les fondements de la Constitution. Le tout pour plaire à ce qu'il perçoit de sa base à travers le prisme de commentateurs ultraconservateurs, de Sean Hannity (vu cette semaine à la Maison Blanche) à Ann Coulter – le «Fox Cabinet», comme surnomme cet aréopage de conseillers de l'ombre l'association Media Matters.

Ceux-ci n'ont eu de cesse de critiquer, ces derniers jours, le compromis budgétaire trouvé entre démocrates et républicains au Congrès, et jugé honteux, que Trump accepte de le promulguer. Une «arnaque totale», pour l'animatrice radio et chroniqueuse de Fox News Laura Ingraham. Lors de la conférence de presse, vendredi, Trump a d'ailleurs cité Sean Hannity et Rush Limbaugh, alors qu'il justifiait sa procédure d'urgence. Le président américain préfère, une nouvelle fois, satisfaire cette frange de la droite américaine, quitte à précipiter son parti, et le respect des normes constitutionnelles, dans l'abîme. ♦

Carnet

DÉCÈS

Les familles Majors, Bouffard, Joste, Pedro, Gustavo, Hugues, Antoine et tout.e.s ses ami.e.s

ont la douleur de faire part du décès de

**Tony
Antoine Jay
MAJORS**

10 juin 1961
8 février 2019

Grâce, sourire, amour.

Cet avis tient lieu de faire-part
majorsstephaniej@
mail.com



**Vous organisez
un colloque,
un séminaire,
une conférence...**

Contactez-nous

**Réservations
et insertions
la veille de 9h à 11h
pour une parution
le lendemain**

Tarifs : 16,30 € TTC la ligne
Forfait 10 lignes :
153 € TTC pour une parution
15,30 € TTC la ligne suppl.
abonnée et associations : -10 %

Tél. 01 87 39 84 00

**Vous pouvez nous faire
parvenir vos textes
par e-mail :
carnet-libe@teamedia.fr**

01 87 39 84 00

carnet-libe@teamedia.fr
La reproduction de nos petites
annonces est interdite

LIBÉ.FR

La Corée du Nord admet détenir deux Japonais

Pyongyang a confirmé à Tokyo jeudi que deux jeunes résidents nippons enlevés à la fin des années 70 étaient bien vivants. Ils résident en Corée du Nord où ils se sont mariés et ont eu des enfants. Ce rebondissement intervient au moment où les deux pays sont en discussion au sujet de leurs relations et d'une rencontre entre leurs dirigeants, Shinzo Abe et Kim Jong-un.



Muhammadu Buhari, l'actuel président du pays PHOTO S. ALAMBA. AP



Son principal opposant à l'élection, Atiku Abubakar. PHOTO L. TATO. AFP

Présidentielle au Nigeria: un désespérant duel d'oligarques

Le scrutin de ce samedi ne passionne pas les 84 millions d'électeurs.

Les deux principaux candidats incarnent une élite qui n'a su ni atténuer la misère endémique ni éradiquer la menace jihadiste.

Par
MARIA MALAGARDIS

Une seule certitude : au lendemain de l'élection présidentielle qui se déroule ce samedi au Nigeria, c'est bien un septuagénaire riche et puissant qui sera aux commandes du pays le plus peuplé d'Afrique, avec 190 millions d'habitants.

Alors que plus de la moitié des électeurs ont entre 18 et 35 ans, et que plus de 60 candidats sont en lice, le vrai match se joue entre deux dinosaures de la vie politique locale. Le président sortant, Muhammadu Buhari, 76 ans, qui avait déjà dirigé le pays entre 1983 et 1985 après un coup d'Etat militaire. Et son principal challenger, Atiku Abubakar, 72 ans, homme d'affaires multimilliardaire, qui a été vice-président du pays de 1999 à 2007.

Dans ces conditions, le scrutin ne semble guère passionner les 84 millions d'électeurs du pays, pourtant confronté à des défis immenses. A commencer par une profonde pauvreté que même les gratte-ciels flamboyants de Lagos, la capitale économique, ne par-

viennent pas à dissimuler. Dans cette mégapole qui compte environ 20 millions d'habitants, la richesse la plus indécente côtoie une misère terrible.

Priorité. «Comme l'a souligné récemment la Banque mondiale, la pauvreté est en recul partout dans le monde. Avec une seule exception notable : le Nigeria !» s'exclame le chercheur Marc-Antoine Pérouse de Montclos, auteur de *Afrique nouvelle frontière du djihad* (La Découverte, 2018). Le premier pays producteur de pétrole en Afrique détient désormais le triste record mondial de l'extrême pauvreté, devant l'Inde : une misère absolue qui touche 90 millions d'habitants, soit 46 % de la population.

Lors de son élection en 2015, consacrant la première alternative démocratique de l'histoire du Nigeria, Buhari avait promis de relancer l'économie et de lutter contre la corruption qui gangrène toutes les structures du pays. Certes, l'ancien militaire, longtemps réputé incorruptible, n'a pas eu de chance : un an et demi après son arrivée au pouvoir, la chute brutale des prix de l'or noir engendrait une terrible récession, la première depuis vingt-cinq ans, alors que le pétrole génère toujours 70 % des revenus et 90 % des devises étrangères du pays.

Très vite, le chômage atteint des records, touchant officiellement plus de 23 % de la population, et l'inflation se maintient à 11,5 %, contraignant à la survie une masse

croissante de jeunes Nigériens. Malgré une légère reprise depuis 2017, les réformes ont été trop lentes et les mesures de lutte contre la corruption ont déçu : en s'attaquant en priorité à ses adversaires politiques, le Président a donné l'impression d'utiliser l'arsenal judiciaire mis en place pour des règlements de compte personnels, sans traiter le fond du problème. Son challenger peut-il faire mieux ? Atiku Abubakar, qui a fait fortune du temps où il travaillait aux douanes, a lui-même été accusé de corruption, et le programme de ce libéral se résume souvent à des privatisations de l'économie, avec un slogan singeant celui de Trump : «*Make Nigeria work again*» («remettre le Nigeria au

travail»). «En réalité, ce pays reste gouverné par une oligarchie. Une élite, qui se recompose en permanence autour d'alliances régionales», analyse Marc-Antoine Pérouse de Montclos.

Divisé entre un Sud chrétien, où se trouve la manne pétrolière, et un Nord musulman déshérité, le Nigeria est traditionnellement le théâtre d'un duel électoral entre deux candidats affiliés à l'un ou l'autre de ces deux grands ensembles régionaux. Cette fois-ci, l'élection se joue entre deux candidats issus du Nord musulman.

Champagne. Or le nord-est du Nigeria constitue un autre défi pour ce pays notoirement instable : c'est là que se trouve le fief de la secte jihadiste Boko Haram, ciblée militairement par tous les pays voisins. Et elle n'a pas été éradiquée. «Les Occidentaux pensaient que Buhari, en tant qu'ancien militaire, était le mieux placé pour restructurer l'armée et permettre une contre-offensive décisive. Le problème, c'est qu'il a toujours été réticent pour punir ses pairs. Dans le nord-est du pays, l'armée reste absente dans les zones rurales, explique Marc-Antoine Pérouse de Montclos. Et pendant que certains officiers continuent à boire du champagne à Abuja [la capitale politique, ndr], beaucoup de soldats se plaignent de ne pas recevoir de munitions ou leurs rations alimentaires. 900 militaires ont été tués par Boko Haram en 2018. On ne gagne pas la guerre contre un ennemi invisible si on n'a pas le soutien de la population».

Géant aux pieds d'argile, le Nigeria ne connaîtra peut-être pas de grands changements après ces élections. Reste que ce pays est appelé à peser sur la scène mondiale : à l'horizon 2050, il sera, avec plus de 400 millions d'habitants, la troisième force démographique de la planète, derrière la Chine et l'Inde. ♦

LIBÉ.FR

«Nous avons le choix entre deux diables» :
lire notre reportage à Lagos.

LIBÉ.FR

En Arabie Saoudite, une appli pour suivre et contrôler les femmes

Lancée en 2015 par l'Etat saoudien, «Absher» («à vos ordres») est un portail d'accès à des services en ligne qui permet aux «gardiens» d'une famille de contrôler les déplacements et d'empêcher les sorties du territoire des personnes dont ils ont la charge. Notamment les épouses, sœurs et filles, qui dépendent encore de la tutelle des hommes. Les patrons d'Apple et de Google, qui la distribuent, ont été interpellés sur le sujet cette semaine.



ESPAGNE

Le chef du gouvernement espagnol, Pedro Sánchez, a convoqué vendredi des élections législatives anticipées pour le 28 avril, a-t-il annoncé devant la presse seulement huit mois après son arrivée au pouvoir. Un pari risqué alors que, selon plusieurs sondages récents, son parti pourrait arriver en tête mais sans alliés suffisants pour gouverner. Une majorité que seraient en revanche en mesure de former les formations de droite et d'extrême droite: le Parti populaire, Ciudadanos et Vox.



ITALIE

L'ambassadeur de France à Rome est reparti en Italie vendredi, comme l'a annoncé la ministre des Affaires européennes le matin sur RTL. «Les deux pays ont besoin l'un de l'autre», a ainsi déclaré Nathalie Loiseau. Christian Masset avait été rappelé en France il y a une semaine après une série d'attaques des ministres italiens Luigi Di Maio et Matteo Salvini, qui avaient multiplié les affronts à l'égard de l'exécutif français, appelant même à la démission du président Macron.

L'Iran, laboratoire de la cyberguerre

Chaque semaine, chronique des jeux de pouvoir et de l'art de la guerre dans le cyberspace.

Quiconque pénètre dans l'ambassade de France à Téhéran doit déposer son portable à l'entrée. Les découvertes récentes de l'éditeur d'antivirus Kaspersky montrent que l'Iran demeure un terrain de bataille numérique sur lequel la République islamique, qui fête ses 40 ans, n'est pas qu'une victime des cyberassauts israéliens et américains. Kaspersky a ainsi détecté une «campagne de cyberespionnage» visant «les entités diplomatiques étrangères installées en Iran». Toujours en cours à l'automne, elle

permettait de détecter les touches frappées sur le clavier (par exemple pour récupérer des mots de passe), de faire des captures d'écran à l'insu de l'utilisateur ou de voler ses données de navigation internet.

Pour ce faire, les attaquants utilisaient le logiciel espion Remexi, déjà apparu dans les radars des antivirus. La firme Symantec l'avait repéré en 2017 dans l'arsenal de Chafer, un groupe d'attaque basé en Iran. Actif depuis 2014, il avait été flashé en 2015, mais a continué ses opérations, principalement de la «surveillance et du pistage d'individus». Ses cibles se situaient essentiellement au

Moyen-Orient: Turquie, Israël, Emirats arabes unis et Arabie Saoudite. Plusieurs indices rapprochent Chafer de l'Iran, selon Symantec. Le groupe opère pendant les jours ouvrables et à des horaires qui correspondent au fuseau iranien.

Kaspersky a de son côté trouvé des mots en persan dans le code de Remexi, ainsi qu'un nom, «Mohamadreza». «Le site du FBI sur les cybercriminels recherchés comprend deux Iraniens appelés Mohammad Reza. Il s'agit néanmoins d'un nom courant, voire pourrait être une opération déguisée», nuance l'entreprise russe de cybersécurité.

L'ombre de l'Iran plane aussi sur des opérations de désinformation. Au début du mois, Facebook et Twitter ont annoncé avoir fermé des centaines de comptes faisant la promotion des intérêts de Téhéran. Les administrateurs n'utilisaient pas leur vrai nom, précise Facebook, qui avait déjà procédé à une première vague de suppression l'an dernier. Twitter a clos 2617 comptes liés à une «campagne d'influence pouvant provenir d'Iran». Ces activités, pour autant qu'elles soient initiées par les autorités légitimes, ce qui n'est pas certain, confirmeraient que l'Iran n'entend pas rester un simple cobaye de la cyberguerre.

PIERRE ALONSO

«Le combat [pour le mariage pour tous] prendra plusieurs années [au Japon].»

HIROKO MASUHARA

activiste LGBT au Japon, à Libération.fr



Le jour de la Saint-Valentin, treize couples homosexuels ont décidé de déposer plainte contre l'Etat japonais pour demander la reconnaissance de leur mariage. Hiroko Masuhara, 41 ans, célèbre activiste lesbienne, rappelle que le Parti libéral-démocrate au pouvoir y est hostile et revient sur cette première: «C'est vraiment un événement très important pour notre société, où beaucoup de gens sont indifférents à notre égard. Ce genre d'action met en lumière notre existence et nos difficultés. [...] Au Japon, il n'y a pas beaucoup de violences physiques contre les homosexuels, mais nous subissons une forte discrimination. Comme nous ne pouvons pas nous marier, nous ne pouvons pas hériter de notre partenaire ou adopter un enfant», poursuit cette militante qui, après un mariage symbolique avec sa partenaire au Disney Resort de Tokyo en 2011, a été la première, en 2015, à obtenir un certificat délivré aux couples homos, existant aujourd'hui dans 11 arrondissements de Tokyo. Lire l'interview sur Libération.fr.

Zimbabwe Près de 70 mineurs présumés nés

Entre 60 et 70 mineurs sont présumés morts au fond de puits de mines d'or désaffectés au Zimbabwe, selon le gouvernement. Les deux puits, situés à Kadoma, au sud-ouest de la capitale, Harare, ont été envahis mardi par les eaux à la suite de la rupture d'un barrage provoquée par de violents orages. «Des efforts désespérés sont en cours pour pomper l'eau des puits inondés afin de pouvoir récupérer les victimes», a déclaré le ministre en charge des Affaires locales. Qui a fait appel à la générosité du public pour financer le pompage de l'eau, «nourrir les équipes sur le terrain et les familles en deuil, le transport et les obsèques des victimes». Le coût est estimé à 177 000 euros. Le Zimbabwe est plongé depuis des années dans une crise économique et financière catastrophique. Le ministre a assuré à «tous ceux qui feront des dons [...] que l'argent sera bien utilisé» pour ces opérations, joignant dans son communiqué le RIB du ministère des Finances.

CLUB ABONNÉS

Libération

Chaque semaine, participez au tirage au sort pour bénéficier de nombreux privilèges et invitations.



Les 10 ans du festival Japan Expo Sud

Japan Expo Sud vous attend au parc Chanot, à Marseille du 22 au 24 février pour fêter les 10 ans du festival. Au programme: des invités en dédicace, des projections, des concerts, des concours de cosplay, de la culture traditionnelle et du catch.

5 x 2 pass pour un jour à gagner



Les Fourberies de Scapin à la Comédie-Française

Pendant l'absence de leurs pères, Léandre est tombé amoureux de Zerbinette tandis qu'Octave a épousé Hyacinthe. Mais Géronte et Argante sont de retour. Après une tournée, le spectacle mis en scène par Denis Podalydès revient salle Richelieu.

5 x 2 places à gagner pour le 3 mars, à 20h30

Pour en profiter, rendez-vous sur : www.liberation.fr/club/

ÉDITORIALPar
LAURENT JOFFRIN**Archaïques**

Il n'y a pas besoin d'être particulièrement militant – ou militante – pour juger honteux, inadmissibles, les agissements de cette «Ligue du LOL» dont *Libération* a révélé l'existence au public et à sa propre équipe. Simple question de respect humain. Sexiste, raciste, homophobe ou antisémite dans certains cas, le harcèlement numérique tombe sous le coup de la loi autant qu'il contredit le simple bon sens en matière de vie en commun. L'invocation d'une «culture Twitter» n'y change rien. On a compris depuis un certain temps que l'idéologie libertarienne qui a présidé au développement de la plateforme débouchait en fait sur une jungle numérique où les plus forts écrasent – symboliquement, parfois réellement – les plus faibles. Illusion d'une liberté sans loi, qui n'est qu'une modalité de la tyrannie. Mais il n'est pas besoin non plus d'être grand sociologue pour comprendre que cette ligue a aussi prolongé, en les exacerbant, les préjugés, les coutumes, les héritages du machisme le plus ancien, qui survit en dépit de tous les progrès accomplis. Technologiquement modernes, ces jeunes gens changés en tourmenteurs numériques étaient tout bonnement archaïques. Ils ont confondu changement et progrès, nouveauté et civilisation. Plus largement, outre ces questions de harcèlement, par exemple en matière de parité ou de répartition des responsabilités, les mécanismes injustes envers les femmes perdurent, parfois indépendamment de la volonté des acteurs. Ce qui semble habituel, naturel, ne l'est pas, en tout cas pas légitimement. Pour continuer d'avancer vers l'émancipation, il faut aussi une analyse approfondie et une action volontariste, qui corrige par une intervention consciente les pratiques inconscientes. Aucune organisation, aucune entreprise n'échappe à cette règle, surtout pas les médias, en général, et les journaux en particulier. Certains d'entre eux ont lancé cette action de diagnostic et de réforme. Secoué à son corps défendant par cette affaire, notre journal n'entend pas s'exonérer de cet examen de conscience général. ♦

Montage d'après
une gravure d'Honoré
Daumier (1808-1879).
KHARBINE TAPABOR

En excluant les femmes de Twitter, par la moquerie et le harcèlement, les membres de ce «boys' club», encouragés par l'effet de meute, ont reproduit un schéma traditionnel de conservation du pouvoir.

Par
SIMON BLIN
Photo
MARCUS MOLLER BITSCH

«LIGUE DU LOL»

Les nouveaux codes d'une vieille domination

C'est une histoire sans fin, celle de la division sexuelle du travail. Au paléolithique, chez les chasseurs-cueilleurs, les femmes accomplissaient les tâches avec les outils les plus rudimentaires. Aux hommes les plus complexes. Accaparement masculin de la technique : les bases de la construction sociale de l'inégalité des sexes sont posées. Quelque 3 millions d'années plus tard, c'est au tour de l'outil numérique d'être préempté par l'homme. En 2006, Twitter naît de l'utopie libertarienne propre à l'émergence d'Internet. A l'époque, le réseau social n'est qu'un vaste champ, vierge de toute emprise. Lorsque la «Ligue du LOL» commence à s'y imposer, ses membres, principalement de jeunes journalistes et communicants, en font un nouveau terrain de jeu de la domination masculine. «On l'oublie trop souvent, mais la maîtrise des outils, au-delà de l'informatique, est un mode majeur de la reproduction des rapports de pouvoir», décrypte l'anthropologue Mélanie Gourarier. Pour l'auteur d'*Alpha mâle* (Seuil, 2017), la «Ligue» est un cas d'école pour l'anthropologie et les études de genre en général : «On imagine Twitter comme un espace d'anomie, où les hiérarchies se-



Au commencement, le règne de la twittostérone

Si elles peuvent désormais y porter leurs combats, les pionnières du réseau lancé en 2006 évoquent des années d'entre-soi masculin et de dénigrement systématique de leur parole.

«**L**e Twitter français, c'est le plus grand concours de bites jamais organisé dans notre pays. Un genre d'olympiades du phallus. Auxquelles les femmes participent, évidemment, mais plus souvent en tant que spectatrices depuis les gradins.» Ces phrases de Titou Lecoq datent de 2009. Dans un article publié sur Slate, la journaliste, connue pour ses positions féministes, expliquait pourquoi elle se désintéressait de la plateforme – elle y est plus active désormais. Son propos résume bien l'ambiance virile qui régnait alors sur le réseau social. Lancé en 2006, Twitter était, dans ses jeunes années, un vaste foutoir en évolution permanente, une sous-culture branchée où les règles et les codes s'écrivaient au gré des usages. Mais, à écouter les usagères de l'époque, ceux qui tenaient la plume étaient surtout des hommes, dont les membres de la «Ligue du LOL», ce groupe privé de journalistes, graphistes et communicants ayant récemment reconnu s'être adonnés à du cyberharcèlement. «Ça sentait la couille», se souvient Melissa Bounoua, alias @misspress, l'une des pionnières de Twitter en France, très vite suivie par des dizaines de milliers d'abonnés. «Ces derniers jours, j'ai remonté mes tweets de 2008 à 2011. Je parlais surtout avec des mecs, et à très peu de filles.»

Ce que confirme la journaliste d'Arte Nadia Daam, autre précurseuse de l'outil de «microblogging» (comme on disait jadis): «C'était comme le BDE à la fac, un truc essentiellement masculin. Un réseau intime, hyper petit, qui parlait de ses soirées à l'Autobus [un bar parisien, ndlr]. Tout Twitter tenait physiquement là-bas. Quand tu y allais, tu voyais que c'étaient surtout des hommes.» Une journaliste d'un grand hebdomadaire ajoute: «Le ton imposé sur ce réseau était toujours cynique et/ou sexualisé envers les femmes.»

«PRIME À LA SAILLIE»

Ce déséquilibre manifeste ne créait pas les conditions d'une grande sérénité inter-génère. «Je faisais attention à ce que je racontais, même si je tweetais souvent des photos de soirée. Je partageais surtout des infos sur les médias et le journalisme. Quand t'étais une fille, tu n'étais pas complètement tranquille», raconte Melissa Bounoua. La cofondatrice du studio de podcasts Louie Media dit avoir été «très peu harcelée» – son audience massive avait de quoi dissuader les pires trolls – mais a quand même vu une photo de sa poitrine circuler. Pour les utili-

«C'était un endroit régi par quelques mecs, comme la cour de récré. C'était violent, agressif, instinctif.»

Elisabeth Philippe
journaliste à «l'Obs»

satrices ayant peu d'abonnés, prendre la parole dans cet espace public pouvait être intimidant.

«J'avais peur d'aller sur Twitter à ses débuts. Comme on peut avoir peur de sortir dans la rue, la nuit, parce qu'on sait que c'est un espace réservé aux mecs et qu'on risque des emmerdes», a tweeté cette semaine Elisabeth Philippe, journaliste à l'Obs, en réaction à l'affaire de la «Ligue du LOL». «C'était un endroit régi par quelques mecs, comme la cour de récré, détaille-t-elle à Libération. C'était violent, agressif, instinctif. Le fait d'avoir seulement 140 signes [280 aujourd'hui] pour s'exprimer encourageait cette prime à la saillie. L'humour s'exerçait aux dépens de ceux qui ne maîtrisaient pas les codes.» Elle a véritablement commencé à aller sur le réseau social en 2012, lorsqu'il s'est démocratisé et qu'elle s'est sentie «plus à l'aise professionnellement». «J'utilise désormais Twitter pour faire passer des idées féministes.» La chose était plus délicate il y a dix ans: «Les blogueuses, les journalistes, les féministes se faisaient emmerder, affirme Nadia Daam, qui a quitté le réseau fin 2017 à la suite des menaces et du harcèlement massif dont elle a été victime, avant d'y revenir le week-end dernier pour commenter les agissements de la «Ligue». Ce n'était pas la culture du LOL mais du ricanement. Les gens se levaient le matin pour ricaner.»

Inscrite sur Twitter en mars 2008, Marion MDM fait partie des blogueuses des débuts: «Dès qu'on avait un peu de visibilité, on était scrutées, on devenait une cible, on était propulsées sans préparation sur une espèce de scène médiatique. J'ai pris beaucoup de réflexions sur mon physique. Parce que je parlais de moi sur le **Suite page 14**

raient absentes. Mais c'est tout le contraire, les jeux de pouvoir y sont peut-être d'autant plus forts que tout est fait comme si il n'y en avait pas.»

UN «MÉCANISME D'EXCLUSION»

Sous couvert d'un culte de la moquerie, une solidarité masculine s'organise. Un pouvoir se met en place: entre relais mutuels, entraide et connivence, faire partie de la «Ligue du LOL» assure à ses adeptes un retour sur investissement, social et professionnel. Souvent au détriment de leurs congénères féminines (lire page 15). L'essayiste québécoise Martine Delvaux qualifie cette forme de cohésion exacerbée de «boys' club», soit des «lieux de réseautage» où les décisions sont prises entre hommes et où la réunion ne peut que se faire dans l'exclusion des autres. «On y retrouve l'enjeu du pouvoir, et le fait d'empêcher des femmes rivales (des consœurs) d'y accéder. C'est donc aussi clairement une question politique, une domination «fratricarcale», analyse Bérengère Kolly, maîtresse de conférences à l'université Paris-Est Créteil pour Slate. Comme dans la vraie vie, les dominés virtuels de ce pouvoir exercé

entre frères numériques ne sont pas que des femmes. Des hommes sont pointés du doigt: les anciennes générations sont moquées pour leur mauvaise maîtrise de l'informatique, quand ce n'est pas leur masculinité qu'on dévalorise. Car dans la masculinité 2.0 est aussi déprécié «l'homme de banlieue», jugé trop viril. «Cette masculinité contemporaine se caractérise par

le contrôle sur soi: ne pas manifester une hétérosexualité trop voyante, se

contrôler sexuellement», expliquait précédemment Mélanie Gourarier à Libération. D'où la présence quasi exclusive d'hommes blancs hétéros au statut social homogène dans la «Ligue du LOL».

Mais cette nouvelle domination masculine virtuelle reproduit aussi des schémas éculés du pouvoir. Comme dans une cour d'école, on s'attaque aux plus faibles. Pas touche à plus fort que soi. Dans un message publié sur ses comptes Facebook et Twitter, le journaliste du Monde Samuel Laurent raconte être passé entre les gouttes: «Dans ce contexte, évidemment, les «cool kids», les influents, et ce petit groupe en particulier, étaient en position de faire et de défaire des réputations, voire des débuts de carrière. Et

mieux valait ne pas les avoir contre soi. Cela n'a jamais été mon cas, et, sans participer à leurs soirées ni entrer dans ce cercle, plus jeune, plus branché, plus «parisien» que moi, j'ai été relativement bien vu, notamment pour avoir critiqué un article du Monde sur les «OS de l'info» internet.»

La «Ligue» traduit-elle un écart de conduite ou relève-t-elle d'une stratégie de la masculinité toxique à l'ère du numérique menant au pouvoir? «On interprète cette affaire comme une «anomalie» dans le parcours de ces jeunes journalistes et communicants, souligne Mélanie Gourarier. Eux-mêmes parlent d'erreur de jeunesse. Mais s'ils sont dans leur position confortable, c'est parce qu'ils ont créé cette «Ligue», parce qu'ils l'ont utilisée comme un mécanisme d'exclusion.»

Sur Internet comme en entreprise, il faut des ressources spécifiques pour occuper une place de dominant. «S'arroger du pouvoir demande un capital social et culturel fort, avec des aptitudes spécifiques, comme le maniement de l'humour sexiste ou de la novlangue», analyse Benjamin Taupin, maître de conférences au Cnam et spécialiste des organisations. Dans le cas de ces faux apôtres du cool revendiqué,

c'est à celui qui fera la meilleure vanne, le meilleur GIF, le meilleur même. Le plus cynique, le plus corrosif, dicte la norme.

UNE SOCIABILITÉ DÉMATÉRIALISÉE

Une grammaire inédite de la domination se met en place, qu'il vaut mieux respecter pour ne pas devenir victime du système. Citée par Numerama, Camille, harcelée par la «Ligue», témoigne de cette emprise: «Si ces mecs retweetaient une blague, un bon mot, un lien qu'on postait, on se sentait validée.» Une autre victime de la «Ligue» confie elle aussi avoir tenté de «copiner» avec certains de ceux qui partageaient des photos dénudées d'elle sans son consentement, se figurant ainsi «qu'ils ne s'en prendraient pas davantage à elle».

Là encore, la «Ligue du LOL» ne fait que reproduire un vieux mécanisme de psychologie sociale dans le contexte nouveau d'Internet. En 1956, l'expérience de Asch sur le conformisme a montré à quel point les individus peuvent être sensibles à la pression d'un groupe, au point de faire des choix qui vont à l'encontre de l'évidence. Surtout, on consent à la norme de peur de perdre contact avec son principal

vecteur de sociabilité. C'est le cas d'Iris Gaudin, qui raconte à Numerama avoir «dû fuir Twitter plusieurs fois» pour quelques mois, avant de revenir sur le réseau.

C'est tout le paradoxe du surinvestissement du registre du personnel, pour ne pas dire de l'intime, dans un contexte professionnel contemporain. Selon la sociologue Danièle Linhart, nous serions passés d'une déshumanisation du travail à une surhumanisation managériale. Quitte à «psychologiser» les rapports de travail. A trop en faire, qui plus est sur Twitter, où l'identité numérique devient le second passeport du journaliste. Difficile pour des jeunes consœurs harcelées d'échapper à cette sociabilité dématérialisée. «Les rares qui réussissent à s'extraire de ce système sont ceux qui ont le moins de contact avec le cénacle, et surtout qui avaient entretenu leur propre réseau en dehors d'Internet», estime le chercheur Benjamin Taupin. Pour ceux-ci, le retrait de Twitter est envisagé comme une possibilité. La vie réelle, une porte de sortie. Pour les «ligueurs» aussi: leur pouvoir patiemment constitué sur les réseaux s'est monnayé, pour nombre d'entre eux, en postes bien réels dans les entreprises. Comment l'informel se formalise enfin. ♦

Suite de la page 13 *blog, j'étais attaquée sur ma personne. A un moment, quand on sait que le moindre tweet donne lieu à du trolling, on peut être tenté de lisser son discours, de brider sa créativité, de tweeter chiant...*» Valérie Rey-Robert, créatrice du blog féministe Crêpe Georgette et utilisatrice de Twitter depuis plus de dix ans, ne dit pas autre chose : *«Cet outil numérique a sans aucun doute permis la visibilité des féministes et de leurs idées, tout en entraînant l'avènement d'une armée d'hommes déterminés à nous faire taire.»*

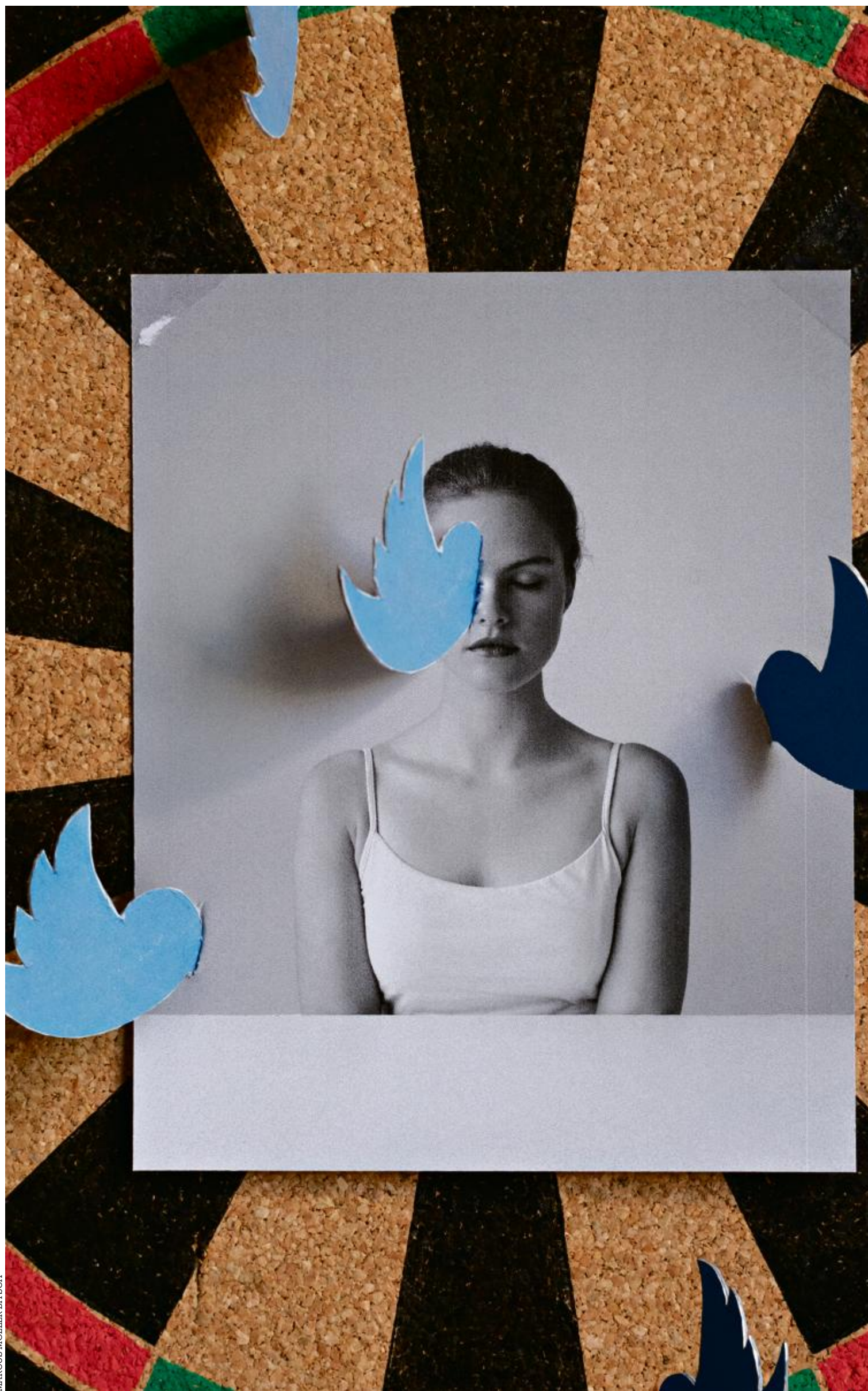
Active sur Internet dès 1998, elle constate une corrélation entre la présence croissante des femmes sur le réseau et la virulence démultipliée des internautes masculins : *«Au tout début des années 2000, nous étions cantonnées à des forums de niche très peu visités. Nous étions dans une bulle, peu nombreuses et relativement épargnées car personne ne s'intéressait à nous. Puis il y a eu l'avènement des blogs et la première percée des femmes sur le Web. C'est là que les choses ont commencé à se gâter et que les hommes nous sont tombés dessus pour nous expliquer que nos réflexions et les thématiques que nous abordions étaient inintéressantes, voire stupides.»* D'après la blogueuse, Twitter n'a fait qu'empirer cette logique de «disqualification permanente». *«Dès qu'une femme prend la parole dans l'espace public, c'est toujours à ses risques et périls car elle peut instantanément déclencher une vindicte. Twitter n'échappe pas à cette règle misogyne, analyse Marie-Joseph Bertini, professeure des universités en sciences de l'information et de la communication à Nice Sophia Antipolis. Sur ce réseau social, il existe une espèce de police du genre, une norme masculine qui veut que les femmes soient remises à leur place, c'est-à-dire qu'elles soient de nouveau inaudibles et qu'elles laissent la parole aux hommes qui se sentent dépossédés de cette prérogative. Cette police du genre, toujours présente sur Twitter, était d'autant plus impressionnante dans les années 2008-2012 que les femmes étaient numériquement peu nombreuses et donc facilement identifiables, ce qui en faisait des cibles privilégiées.»*

«UN OUTIL DE LUTTE»

Il n'empêche, Twitter a aidé ces femmes à porter des combats, comme le reconnaît Nadia Daam : *«J'en ai fait un outil de lutte, de conquête du pouvoir. Il a permis de vulgariser des concepts, comme celui de la culture du viol. Mais il reste beaucoup moins efficace, d'un point de vue pédagogique, que les podcasts.»* Pour certaines, surtout les plus visibles, le réseau social a aussi été un accélérateur de carrière. C'est là toute son ambivalence : *«J'ai noué des relations sur ce lieu de réseau. J'ai pu me faire remarquer. On m'a proposé des piges après des tweets»*, poursuit Nadia Daam. Melissa Bounoua raconte que son nombre de followers a été «mentionné» lors de l'entretien préalable à son embauche à l'Obs, elle qui avait été recrutée auparavant à Arte et à 20 Minutes pour sa maîtrise de l'outil Internet. Même chose pour Marion MDM, qui travaille désormais dans une agence de publicité : *«Je suis arrivée à Paris à 23 ans, je connaissais une personne, pas plus. Twitter m'a aidée. C'est grâce à lui que j'ai décroché un travail de community manager, qui a été la porte d'entrée de ma carrière professionnelle.»* Un constat également partagé par la journaliste de l'hebdomadaire déjà citée : *«C'est simple, si on voulait faire partie des journalistes web de demain, c'était impensable de ne pas créer un compte sur ce réseau social. Pour avoir une chance de percer, on n'avait pas d'autre choix que d'intégrer la nouvelle famille Twitter.»* Une famille très patriarcale.

JÉRÔME LEFILLIÂTRE
et **ANAÏS MORAN**

MARCUS MOLLER BITSCH



Des carrières freinées et des phobies sociales contractées

Plusieurs journalistes visées par la «Ligue du LOL» ont vu leur progression ralentie. Certaines ont même arrêté de pratiquer leur métier, persuadées qu'elles étaient grillées dans les grandes rédactions.

Combien de carrières freinées ou avortées la «Ligue du LOL» compte-t-elle à son actif? Depuis les premières révélations la semaine dernière, force est de constater que les agissements de ces cyberharceleurs ont parfois marqué durablement les trajectoires professionnelles de leurs cibles. Dans une vidéo publiée par l'Obs, l'ex-blogueur Christophe Ramel raconte avoir «changé de plan de carrière» après les raids de harcèlement en 2011. Il vivait alors de son blog, il est ensuite devenu community manager pour une entreprise. La critique de séries Aïcha Kottmann confie s'être «totalement remise en question» au fur et à mesure des attaques perpétrées contre ses articles, «au point d'abandonner l'idée de devenir journaliste». Elle se destine aujourd'hui à l'enseignement. Sur son blog, la militante féministe Daria Marx évoque de son côté avoir vu «très vite les portes se refermer» après ses premières piges, ces articles rémunérés au coup par coup, contrairement à des contrats dans les

rédactions: «Machin ne veut pas bosser avec toi. Machin, je l'apprends aujourd'hui, faisait partie de la "Ligue du LOL", un hasard? Je ne peux pas le dire.»

«**Trou noir**». Contactée par Libération, Mélanie Wanga, cofondatrice de la newsletter Quoi de meuf et du podcast le Tchup, déplore avoir «perdu quatre années de sa vie de journaliste» à cause de la «Ligue du LOL». Les campagnes de harcèlement démarrent en 2012, lorsque la jeune journaliste vient de terminer ses études et amorce ses premières collaborations avec la presse féminine: «J'étais très branchée féminisme et je tweetais beaucoup là-dessus. Très rapidement, les membres de la "Ligue" s'en sont pris à moi pour me discréditer. Les raids étaient si violents qu'ils ont réussi à me persuader que je n'étais pas assez bonne pour écrire sur cette thématique.» Dès 2013, Mélanie Wanga supprime son compte Twitter, abandonne son sujet de prédilection et part travailler pour la presse télé. «Le trou noir, la dépression, retrace-t-elle aujourd'hui. Je n'écrivais plus sur le fé-

minisme, je n'avais plus aucune visibilité sans Twitter et je m'éloignais des rédactions qui me faisaient rêver. Après un gros passage à vide et un travail avec un psychologue, je me suis relancée dans des projets épanouissants [le Tchup en 2016 et Quoi de meuf en 2017, ndlr]. Mais je n'oublie pas que

«Lorsqu'on tapait mon nom sur Google, il y avait des tweets immondes, comme "c'est peut-être une volonté de ta part de ressembler à une secrétaire de boulard".»

Iris Gaudin ancienne journaliste

ma carrière a été stoppée pendant quatre ans. Quatre ans durant lesquels mes harceleurs ont, eux, continué leur ascension dans les grands titres nationaux.»

La journaliste Lucile Bellan a été dans le collimateur de la «Ligue du LOL» à partir de 2011. A cette époque, elle a 25 ans et écrit des critiques de cinéma: «Je n'osais pas envoyer des propositions de piges dans les grandes rédactions parce que j'avais trop peur que ça revienne aux oreilles des membres de la "Ligue" qui y travaillaient. J'étais trop angoissée à l'idée que mes propositions de sujets soient une nouvelle raison de m'insulter et que le harcèlement s'intensifie. Je me suis autocensurée en abandonnant l'idée de pouvoir travailler un jour pour certains médias, dont Libé et les Inrocks.» Aujourd'hui pigiste pour

Slate, Lucile Bellan affirme ne pas totalement parvenir «à se défaire de ce traumatisme». Huit ans plus tard, il lui arrive de «se liquéfier en conférence de rédaction» lorsqu'elle doit prendre la parole pour vendre ses idées de sujets: «Cet épisode a entraîné chez moi une phobie sociale aliénante qui me porte toujours préjudice. C'est dur, vraiment dur, de se sentir légitime.»

«**Trouille**». Iris Gaudin travaillait à BFMTV depuis deux ans lorsque le cyberharcèlement a commencé, en 2010. «A certaines périodes, je ne dormais presque plus, j'arrivais à la rédaction totalement épuisée, relate l'ex-journaliste. J'étais brouillonne, moins performante, car j'étais obsédée par ce qui se passait sur Twitter. J'avais cette trouille permanente au ventre qui paralysait toutes mes capacités intellectuelles.» Un manque d'efficacité qui a entraîné selon elle une «raréfaction» de ses piges à travers le temps. Sollicitée par BFMTV dix à quinze jours par mois en 2008, Iris Gaudin ne travaille plus que quatre à cinq jours par mois en 2011. Faute de revenus, elle abandonne ses contrats avec la chaîne télé à la fin de cette même année et décide de changer de profession: «Je me suis relancée dans des études de communication car j'avais le sentiment d'être grillée dans le journalisme. Lorsqu'on tapait mon nom sur Google, il y avait des tweets immondes qui remontaient sur ma page, comme "tu es une putain de cougar en puissance" ou "c'est peut-être une volonté de ta part de ressembler à une secrétaire de boulard", détaille-t-elle. J'imaginais que tout le milieu savait que j'étais la fille qui se faisait humilier sur Twitter et j'étais terrifiée à l'idée que mes futurs collègues puissent chuchoter sur moi dans les couloirs. J'ai abandonné la profession, honteuse de ma propre e-réputation.»

A.Mo.

«**N**ous sommes nuls quand il s'agit de gérer les trolls et les agressions sur la plateforme, et nous sommes nuls depuis des années.» C'était en février 2015, dans un mémo interne. Dick Costolo, alors PDG de Twitter, réagissait à l'histoire racontée par l'essayiste féministe Lindy West: pour la harceler, un internaute avait créé un compte au nom de son défunt père. «Nous allons régler ce problème», concluait Costolo. Il a quitté son poste quelques mois plus tard, et le «problème» n'a pas disparu, loin de là. Le harcèlement en ligne est endémique sur les réseaux sociaux et l'explication fataliste qui consiste à en faire la contrepartie malheureuse mais inévitable de l'expression collective ne satisfait plus personne. Mais il n'existe pour autant pas de solution miracle car ce qui est en jeu concerne tout autant le cadre législatif, l'implication des acteurs du numérique et la responsabilisation des utilisateurs. Le secrétaire d'Etat au Numérique, Mounir Mahjoubi, et la secrétaire d'Etat à l'Egalité entre les femmes et les hommes, Marlène Schiappa, ont présenté jeudi un plan d'action pour un projet de loi contre le cyberharcèlement qui devrait être exposé avant l'été.

Plateformes: peut-on empêcher le harcèlement à la source?

Le gouvernement présentera un projet de loi cet été contre le cyberharcèlement. Objectif: mieux contrôler la parole sur les forums et les réseaux sociaux même si, pour l'instant, les contours de leur responsabilité restent difficiles à cerner.

JUSQU'ICI, QUI EST RESPONSABLE DE QUOI?

Les plateformes de réseaux sociaux bénéficient du statut d'hébergeur tel qu'il est défini dans la «loi pour la confiance dans l'économie numérique» (LCEN) de 2004. Elles ne sont donc pas responsables, a priori, des contenus diffusés sur leur plateforme et n'ont aucune obligation de surveiller ce qui transite par leurs services. Elles ne peuvent être considérées responsables que si un contenu «manifestement illicite» leur a été signalé et qu'elles ne l'ont pas rendu inaccessible ou supprimé «promptement». Il s'agit donc d'un statut très différent de celui d'éditeur qui, lui, serait directe-

ment responsable de tous les contenus publiés. Evidemment, toute la subtilité de l'obligation de l'hébergeur se situe dans le «manifestement illicite». Si la question ne se pose pas dans les cas extrêmes d'apologie de crimes contre l'humanité ou de pédopornographie, les situations de diffamation ou de harcèlement sont parfois moins évidentes. Il faut alors l'intervention d'un juge pour aboutir au retrait du contenu.

QUE VEUT LE GOUVERNEMENT?

Faire d'Internet «un espace où l'expression positive et d'amour doit être supérieure à l'expression de la haine». Avec ça, on peut difficilement remettre en cause les bonnes intentions de Mounir Mah-

joubi. Plus pragmatiquement, le gouvernement réfléchit à la création d'un statut intermédiaire, entre l'hébergeur et l'éditeur, qui concernerait les réseaux sociaux et les plateformes de forums. Objectif: la mise «en quarantaine» ou le retrait «en quelques heures» des contenus haineux. Le gouvernement appelle aussi à l'amélioration des systèmes de signalement et à la mise en place d'une modération automatisée, tout en précisant que les utilisateurs pourront toujours faire appel. La question centrale de ce nouveau statut sera de savoir à quel point la plateforme devra se substituer à l'autorité judiciaire, seule apte aujourd'hui à établir l'illégalité d'un contenu. Cela permettra peut-être de ne pas engorger les

tribunaux, mais les effets de bord de ce genre de délégation de pouvoir sont assez imprévisibles.

QUELLE EST LA POSITION DES PLATEFORMES?

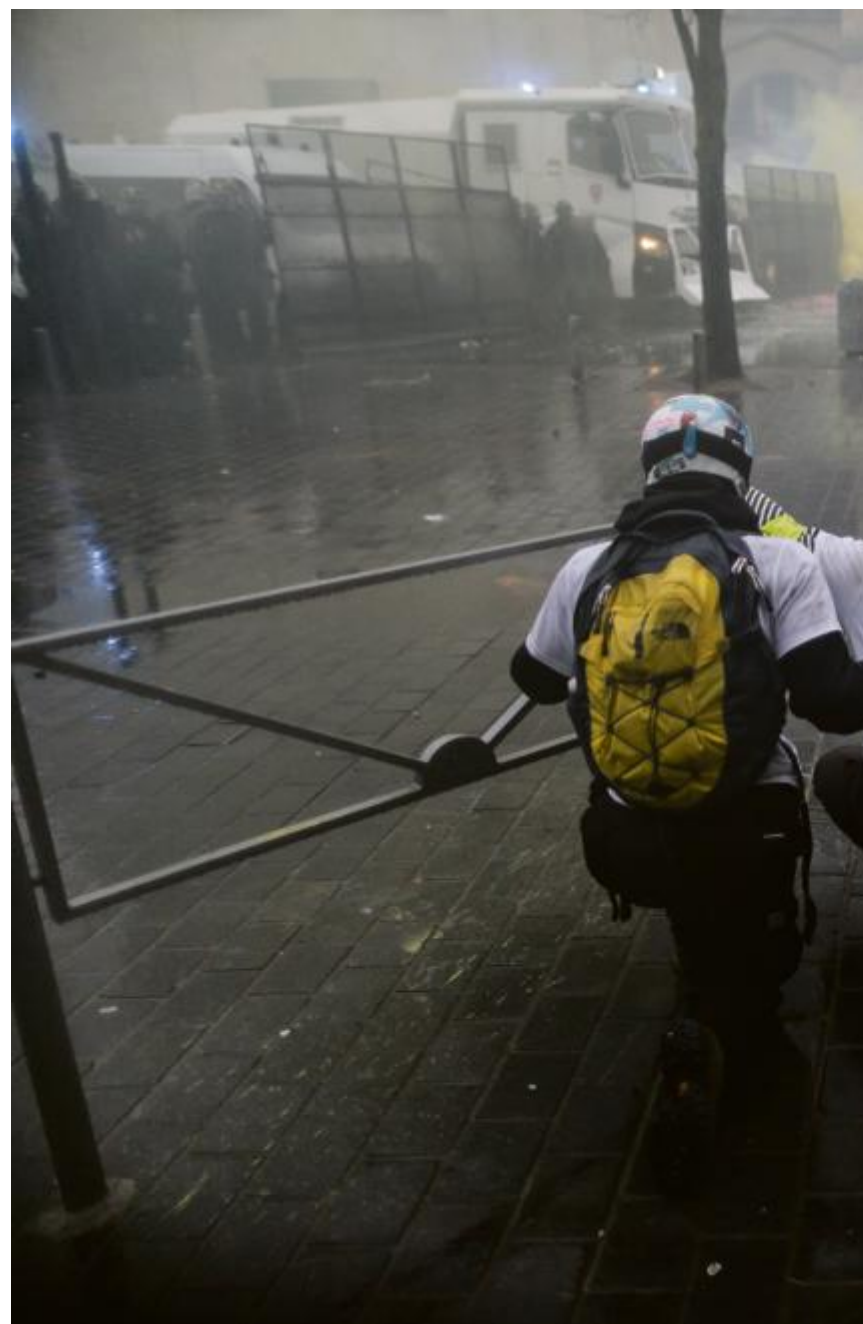
Les géants du numérique sont unanimes: ils veulent le bonheur sur Terre, des petites fleurs dans nos cœurs et augmenter leur chiffre d'affaires. Ainsi une porte-parole de Twitter a-t-elle déclaré jeudi que la «sérénité de la conversation» était «la priorité numéro 1 de l'entreprise». Il faut dire que les scandales à répétition commencent à écorner sérieusement l'image des réseaux sociaux et cela pourrait, qui sait, peut-être toucher le porte-monnaie. Facebook a présenté en octobre de nouvelles fonctionnalités contre le harcèlement, dont la possibilité de signaler des contenus à la place de la victime, ainsi que la création d'un fonds destiné aux projets de sensibilisation. Les acteurs du secteur investissent par ailleurs tous dans les systèmes d'intelligence artificielle pour pouvoir détecter et traiter automatiquement les contenus haineux. Notre dernier espoir serait-il donc d'apprendre aux machines les règles du vivre ensemble, celles-là même que l'on a peut-être renoncé à enseigner aux êtres humains?

ERWAN CARIO

GILETS JAUNES

Les Street Medics

«en première ligne face aux violences»



Depuis le début du mouvement, à Bordeaux, des médecins de rue «neutres et apolitiques» couvrent chaque semaine les manifestations pour intervenir rapidement auprès des blessés. «Libération» a interrogé plusieurs de ces «croix bleues» à la veille d'un nouveau week-end de contestation.

RÉCIT

Par
EVA FONTENEAU
Correspondante à Bordeaux
Photo **THIBAUD MORITZ**

On les reconnaît grâce à leurs tee-shirts blancs et leurs croix bleues en étendard. Chaque samedi, depuis le début du mouvement des gilets jaunes, le 17 novembre, les «croix bleues» de Bordeaux se retrouvent au cœur des rassemblements pour prodiguer les premiers soins aux blessés. De plus en plus sollicités, ces «Street Medics» (1), dont le nombre varie entre 40 et 70 d'une semaine à l'autre, font partie des quelques

médecins de rue français revendiqués comme «entièrement neutres et apolitiques».

«Ce statut est précieux, martèle Max, 28 ans, ambulancier et leader du groupe né en grande partie grâce aux réseaux sociaux. Quand nous sommes sur le terrain, notre seule mission est d'aider, de rassurer et de soigner les personnes blessées, que ce soient des manifestants, des passants ou même parfois les forces de l'ordre. Le tout sans aucune considération idéologique ou politique. C'est ce qui garantit notre efficacité, mais aussi notre bonne entente avec les secours et la police. Maintenant qu'ils nous identifient, ils nous

laissent passer partout sans nous confisquer notre matériel.»

«MÉDECINE DE GUERRE»

Autre spécificité des croix bleues de Bordeaux, dont certains sont mobilisés depuis «l'acte II» ou «III», chaque volontaire possède au minimum un certificat prévention et secours civiques de niveau 1 (PSC1). «C'était un critère de base au tout début. Aujourd'hui, le "recrutement" est devenu encore plus draconien car on est assez nombreux et la demande pour intégrer le groupe est forte. Nous n'acceptons plus que des médecins, des infirmiers ou des aides-soignants», pointe Max. C'est

le cas de Samuel (2), 25 ans, qui est aide-opérateur : «La première fois que j'ai vu les "Medics", c'était lors du mouvement lycéen en décembre. Les jeunes ont reçu beaucoup de gaz lacrymogène. J'ai voulu à mon tour me rendre utile grâce à mon métier. J'ai mes opinions politiques, mais quand j'enfile mon tee-shirt je suis croix bleue. On aide les blessés, peu importe qui ils sont.»

Quand les Street Medics sont sur le terrain, Max se veut intransigeant sur leur équipement : «Nous sommes en première ligne face aux violences, donc pour être présents, c'est au minimum un casque, un masque intégral, des lunettes de protection et des rangiers ou des chaussures de sécurité. On peut marcher sur n'importe quoi ! Chacun connaît les risques, mais s'il y avait un blessé grave et qu'il n'était pas suffisamment protégé, je m'en voudrais toute ma vie. Ensuite, c'est à l'appréciation des volontaires. Certains rajoutent des genouillères, des coques...»

Les croix bleues sont également équipées de sacs à dos remplis de pansements compressifs, de désinfectant, de sérum physiologique, de garrots, ou encore de couvertures de survie : une pharmacie de base indispensable pour suivre les manifestations. «La plupart du temps, on soigne des gilets jaunes ou même des passants exposés au gaz lacrymo-

gène. Puis, évidemment, viennent les blessures liées aux tirs de LBD ou aux grenades de désencerclement.» Lorsque les blessés sont trop nombreux, les médecins de rue font appel aux pompiers ou au Samu. «Il nous arrive d'intervenir jusqu'à quinze fois au cours d'une même journée. Ce n'est pas habituel de voir ça en manifestation. Parfois, les soins que l'on pratique s'apparentent clairement à de la médecine de guerre», soupire le jeune homme.

A Bordeaux, les croix bleues se distinguent également par leur organisation quasi militaire. En témoignent par exemple les noms des équipes empruntés au langage de l'Organisation de l'aviation civile internationale : «alpha», «bravo», «charlie», «delta»... «Il y a les "équipes volantes", en trinômes, et "la ligne 2", qui évolue par groupes de quatre ou cinq. Pendant la marche, tous se répartissent le long du cortège et, quand on arrive sur une zone à risque, comme la place Pey-Berland, au niveau de l'hôtel de ville de Bordeaux, les "volantes" se mettent en arc de cercle et la ligne 2 en retrait dans chaque petite ruelle pour récupérer les gens blessés qui tentent de fuir ou ceux en détresse respiratoire», détaille Max. Pour communiquer entre eux, les chefs d'équipe disposent de radios. «Ça permet de relayer les informations rapide-



Des leaders dans la tourmente avant «l'acte XIV»

Eric Drouet en procès, Christophe Chalençon filmé en train de tenir des propos délirants contre le Président... Malgré les polémiques, les figures du mouvement cherchent un second souffle.

L'enjeu est de taille. Les gilets jaunes organisent samedi et dimanche l'acte XIV de leur mobilisation à Paris et dans plusieurs grandes villes, alors qu'une partie de l'opinion publique semble se désolidariser du mouvement. Une lassitude citoyenne qui agite les têtes d'affiche, lesquelles tentent de réfléchir à une autre forme de structuration. A l'exception de la période des fêtes de fin d'année, la mobilisation n'est jamais tombée sous la barre des 50 000 manifestants dans toute la France. Décryptage à la veille d'un week-end crucial.

Le soutien populaire en baisse

Pour la première fois cette semaine, un sondage (contrasté) a montré qu'une majorité des Français souhaitent la fin des manifestations. Selon l'étude Elabe réalisée pour BFM TV, 56 % des sondés estiment que la mobilisation devrait s'arrêter – soit une progression de 11 points en un mois – après de nombreux débordements, notamment dans les rues de la capitale. Au total, 64 % des Français interrogés jugent que les manifestations du samedi se sont éloignées des revendications initiales du mouvement. Mais dans le même temps, et c'est tout le paradoxe, le soutien (ou du moins la sympathie) aux gilets jaunes reste majoritaire dans l'opinion (58 %), malgré une baisse de cinq points depuis janvier. Ce sondage n'a pas plu à Maxime Nicolle, l'une des figures médiatiques du mouvement. Dans un Facebook Live diffusé mercredi, il a dénoncé du «matraquage psychologique» avant l'acte XIV.

Les manifestations prévues

«Combien de morts, de blessés, de mutilés encore devons-nous supporter des deux côtés ? Cessons les hostilités», écrivent sur Facebook les organisateurs de l'événement «Acte 14-La France en paix» qui prévoit un rassemblement samedi à 13 heures sans donner de point de rendez-vous. Il y a aussi l'appel à réunir «100 000 Gaulois réfractaires» au Champ-de-Mars samedi après-midi, et deux autres rassemblements a priori plus radicaux : l'un prévoit

un blocage de la place de l'Etoile dans la matinée et l'autre appelle à marcher sur l'Elysée.

Une nouvelle «nuit jaune» est prévue place de la République à partir de 17 heures, où il sera question du référendum d'initiative citoyenne (RIC) mais aussi d'antisémitisme, après les «derniers actes de dégradation indignes et contraires à nos valeurs» en marge des dernières manifestations parisiennes. De son côté, le groupe Facebook «la France en colère», géré par Eric Drouet, appelle à une marche, dimanche matin, de l'Arc de triomphe au Champ-de-Mars. Jeudi, ce dernier disait chercher d'autres formes de contestation : «C'est quoi le problème, vous voulez continuer à faire des manifestations tous les samedis?»

Le procès Drouet

Vendredi, au terme d'une audience houleuse, le parquet de Paris a requis une peine d'un mois de prison avec sursis et 500 euros d'amende contre Eric Drouet, poursuivi pour «organisation de manifestations non déclarées au préalable». Dans le viseur du ministère de l'Intérieur, qui a porté plainte, deux rassemblements tenus dans la capitale le 22 décembre et le 2 janvier. Peu loquace à la barre, Drouet s'en est remis à la gouvernance très particulière des gilets jaunes, niant fermement être le meneur de divers happenings parisiens : «Je n'ai aucun rôle d'organisateur ou d'animateur.» Le jugement a été mis en délibéré au 29 mars.

La surenchère Chalençon

Figure clivante du mouvement, Christophe Chalençon a créé la polémique après la publication, jeudi, d'une vidéo qui le voit échanger avec une journaliste italienne. «S'ils en touchent un, on a des gens, des paramilitaires qui sont prêts à intervenir parce qu'ils veulent aussi faire tomber le pouvoir», affirme ce forgeron de métier, très décrié par une partie des gilets jaunes. «S'ils me mettent une balle dans la tête, Macron, il est passé à la guillotine.» Ses propos pourraient être poursuivis pour «provocation directe non suivie d'effets». Sur Twitter, le ministre de l'Intérieur, Christophe Castaner, s'est interrogé sur cette saillie : «Une comédie à l'italienne ou juste un nouveau délire personnel?» Vendredi, Chalençon a rétrogradé dans les colonnes du *Parisien* : «Je reçois seulement des messages de gens armés qui se disent prêts.»

LAURE BRETTON
et **RENAUD LECADRE**

ment. Des infirmeries de fortune sont aussi installées dans les commerces qui nous acceptent. On y met à l'abri les blessés ou on pose notre matériel», précise le leader.

«CHRONOPHAGE»

Régulièrement, les croix bleues se réunissent pour s'organiser et anticiper certains scénarios. «Le fait que tout soit parfaitement cadré, c'est vraiment notre point fort et c'est pour ça que ça marche bien. On assure aussi la liaison avec le commissariat central. Ainsi, tous les vendredis, on s'y donne rendez-vous avec deux autres co-organisateurs pour faire le point avec les forces de l'ordre. On leur dit combien on va être, par exemple. Les brigades commencent à nous connaître», commente Max, avant de poursuivre : «Être toutes les semaines dans les manifestations est épuisant et chronophage.

Mais pour la plupart d'entre nous, c'est de cette manière qu'on se sent utiles. On est d'ailleurs toujours halluciné de voir l'élan humain qui nous entoure. Les gens nous soutiennent, nous applaudissent, nous remercient ou nous font même des dons parfois.»

Il précise que lui et les autres Street Medics ne font «pas ça pour ça», mais c'est «tout de même gratifiant». Le collectif se sent investi d'une responsabilité, pour limiter les conséquences des blessures et éviter que des manifestations ne tournent au drame. ◆

(1) Mouvement né aux Etats-Unis dans les années 60 avec les luttes pour les droits civiques. En France, les premiers «médecins de rue» sont apparus à Notre-Dame-des-Landes.

(2) Retrouvez sur Libération.fr les portraits de quatre Street Medics bordelais.

A chaque manifestation, les médecins se répartissent entre des équipes volantes de trois et «la ligne 2» qui reste en retrait.



LES MATINS.

Guillaume Erner et la rédaction

du lundi au vendredi > 07H00

Retrouvez Alexandra Schwartzbrod du journal Libération chaque lundi à 8h57

franceculture.fr
@Franceculture

en partenariat avec



L'esprit d'ouverture.



LIBÉ.FR

Le représentant du pape en France visé par une enquête pour «agressions sexuelles»

Des «mains aux fesses assez poussées» en janvier lors d'une cérémonie des vœux à l'hôtel de ville de Paris : le nonce apostolique (l'ambassadeur du pape) en France, M^{gr} Luigi Ventura, est l'objet d'une enquête pour «agressions sexuelles». Celle-ci a été ouverte le 24 janvier par le parquet de Paris, a confirmé vendredi une source judiciaire, corroborant une information du Monde. «Le Saint-Siège attend les conclusions» de ces investigations, a indiqué son porte-parole. D'autres témoignages de jeunes hommes ayant aussi subi ces mêmes gestes de la part du nonce ont été cités dans la Croix et Têtu. PHOTO AFP

Grand débat: des algorithmes et de l'IA pour «trier, classer et sous-classer les idées»

L'institut de sondage OpinionWay est chargé d'analyser les résultats de la consultation en ligne. Frédéric Micheau, le directeur du département opinion et politique, explique la méthodologie et met en avant son impartialité.

Recueilli par
DOMINIQUE ALBERTINI

Quelques cerveaux humains et beaucoup d'intelligence artificielle vont se pencher sur les résultats du «grand débat national». A un mois de la clôture de cette consultation voulue par le chef de l'Etat, on recensait vendredi 900 000 contributions individuelles déposées sur le site internet du grand débat. C'est l'institut de sondage OpinionWay qui assurera le traitement de ces interventions en ligne, a annoncé cette semaine le gouvernement. Une mission forcément délicate, l'impartialité du débat ayant été plusieurs fois questionnée depuis son lancement, et ses résultats devant orienter les «décisions fortes» promises par Emmanuel Macron. Directeur du département opinion et politique d'OpinionWay, Frédéric Micheau détaille la méthodologie adoptée pour analyser les contributions.

Comment votre institut a-t-il été retenu pour ce marché?

Nous intervenons dans le cadre d'un marché public attribué dès 2015 à OpinionWay, après un appel d'offres ouvert organisé par le Service d'information du gouvernement (SIG). Le lot concernait une mission d'«analyse de données issues de consultations en ligne». Nous avons traité, depuis cette date, les résultats d'une dizaine de consultations organisées par différents ministères.



Lors d'un grand débat à la Wantzenau (Bas-Rhin) lundi. PHOTO PASCAL BASTIEN

Quelles garanties d'impartialité pouvez-vous donner dans le traitement de ces contributions?

Le marché remonte au précédent quinquennat, et nous n'avons pas travaillé pour La République en marche durant la présidentielle, comme le démontrent les comptes de campagne du mouvement. Et notre prestation est purement technique: ni cette fois ni les précédentes nous n'avons participé à l'organisation du débat ou à la conception des questionnaires: on récupère des données et on les traite, c'est tout. Ce qui est inédit ici, c'est leur nombre... Notre intention est d'associer le plus possible à nos travaux le collège des garants [cinq personnalités désignées par le gouvernement et les présidents d'assemblées chargées de veiller à l'impartialité du grand débat, ndlr]. Notre méthodologie leur sera

d'ailleurs présentée dès lundi.

Concrètement, comment allez-vous faire?

Nous allons récupérer deux types de données: le résultat des questionnaires et les propositions «libres» des internautes. Dans le premier cas, c'est assez simple: comme le participant est invité à choisir entre différentes possibilités, il suffit alors de compter le nombre d'occurrences de chaque réponse et de transformer cela en pourcentage. Ce qui est plus compliqué, c'est de traiter les contributions libres, qui se présentent comme des verbatim. Pour cela, nous travaillons avec la société française Qwam: celle-ci dispose d'un outil informatique qui

lui permet de traiter des volumes massifs de texte en s'appuyant sur des algorithmes et de l'intelligence artificielle. La machine lit chacun des verbatim avec une extrême précision, et les compare à un dictionnaire de notions – de mots, de groupes de mots, d'idées – dont elle est équipée. Cela lui permet de trier, classer et sous-classer les idées.



INTERVIEW

Et si elle ne «comprend» pas ce qu'elle lit?

Dans ce cas, les verbatim seront soumis à une équipe d'analystes qui les reprendra «à la main» et les «apprendra» à l'outil. Cette équipe comprendra une petite vingtaine de personnes, issues d'OpinionWay ou de Qwam. A l'issue de ce processus, on aura une liste de catégories,

par exemple «Fiscalité», et de sous-catégories, par exemple «Baisser les impôts» ou «Augmenter les impôts». Nous pourrions associer chaque contribution à une ou plusieurs de ces catégories, et ainsi avoir une évaluation quantitative des différentes pistes. Le nombre et la formulation des catégories seront des éléments importants, car ils constitueront la grille d'analyse des contributions. Nous allons donc soumettre cette liste au collège des garants pour qu'il la valide.

Combien de fois une idée devra-t-elle apparaître pour être reprise parmi vos catégories?

Nous sommes encore en train d'y travailler. Il faut trouver un juste milieu. Si on retient mille catégories, c'est très fin mais on perd en lisibilité. Si on n'en a que cinq, c'est très lisible mais on y va

à l'emporte-pièce. Et on risque de passer à côté de quelques pépites: de très bonnes idées qui n'apparaîtront qu'à quelques reprises... J'ajoute que nous ferons des non-réponses une catégorie en soi. Si on a, pour certaines questions, 5 % ou 10 % de non-répondants, nous le ferons apparaître, tout comme les réponses «Je ne sais pas».

Allez-vous, comme pour un sondage, «redresser» les résultats obtenus?

Dans un sondage, on procède à ces redressements pour rendre l'échantillon représentatif de l'ensemble de la population, par exemple lorsqu'il ne compte pas assez de femmes. On ne le fera pas ici. D'ailleurs, même si nous le voulions, ce serait impossible, car la seule information individuelle associée aux réponses est le code postal des participants, qui nous servira éventuellement pour restituer les résultats sur une base locale.

Quand publierez-vous la synthèse des contributions?

Le grand débat national s'achève le 15 mars. On aura traité l'intégralité des réponses très vite après cette date. Nous avons d'ailleurs commencé à travailler depuis plusieurs jours, même s'il m'est impossible de vous indiquer les premières tendances. Les résultats prendront sans doute la forme de plusieurs rapports. Mais nous aurons présenté des données partielles au gouvernement avant la fin de la consultation.

Allez-vous ouvrir vos données au public?

Notre intention est de travailler en «open data», c'est-à-dire que tout le monde puisse examiner notre code et notre méthodologie. Nous sommes favorables à ces pratiques depuis longtemps: notre institut a été le premier à rendre publics les redressements de ses intentions de vote, lors des présidentielles de 2012 et de 2017. ◆



LIBÉ.FR

Fonction publique: «Le gouvernement n'incite pas à la mobilité mais à partir»

Secrétaire générale de la FSU, premier syndicat des enseignants, Bernadette Groison s'oppose au projet de loi de «transformation de la fonction publique» dévoilé par le gouvernement. La trentaine d'articles présentés va profondément chambouler l'organisation et – surtout – le recrutement des agents publics. PHOTO AFP

Climat: «C'est de notre futur qu'il s'agit»

Un petit millier de jeunes en grève scolaire pour le climat – reconductible tous les vendredis jusqu'au 15 mars, date d'une action internationale – ont organisé vendredi un sit-in boulevard Saint-Germain, à Paris, pour exiger une politique plus ambitieuse, aux cris de «*Et un, et deux et trois degrés, crime contre l'humanité. C'est à nous de pousser pour que ça bouge, parce que c'est de notre futur dont il s'agit*» rappelait Maud, 16 ans, en première S au lycée Louis-le-Grand.

NELLY DIDELOT
Photo MARTIN
COLOMBET



«Qu'est-ce qu'on demande à ceux qui bénéficient de la solidarité, est-ce qu'on demande quelque chose [en contrepartie], et si oui, quoi?»



EDOUARD
PHILIPPE

Premier ministre
(ex-LR)

L'Etat compte-t-il demander bientôt des «contreparties» aux bénéficiaires des aides sociales? Ce vieux débat qui fait frémir la droite contemptrice de «l'assistanat» est «totalement explosif», a reconnu le Premier ministre vendredi, tout en le relançant lors d'une réunion à Plomodiern (Finistère) organisée dans le cadre du grand débat. «Il s'agit de s'interroger sur «est-ce que cette solidarité peut s'accompagner de contreparties, d'activités, d'activités d'intérêt général?» a-t-il précisé, défendant comme une «conviction personnelle» cette mesure popularisée par Laurent Wauquiez.

Pédophilie: «Grâce à Dieu» fixé lundi sur le sort de sa sortie

Prévue mercredi dans 300 salles, la sortie de *Grâce à Dieu*, le nouveau film de François Ozon, est désormais suspendue à la décision de la chambre des référés du tribunal de grande instance de Paris, qui sera rendue lundi. La défense du père Bernard Preynat, soupçonné d'avoir abusé de plus de 70 jeunes scouts dans les années 80 et 90 à Sainte-Foy-lès-Lyon (Métropole de Lyon), a en effet demandé le report de sa sortie. En cause, selon elle, l'atteinte à la présomption d'innocence de l'abbé qui n'a pas encore été jugé (la date du procès n'a toujours pas été fixée). «Le report de la sortie du film équivaldrait à une interdiction», a plaidé, vendredi à l'audience, M^e Paul-Albert Iweins, l'un des avocats de la production. Evoquant une censure qui serait, selon lui, «le véritable motif» de la démarche du prêtre.

La situation, en soi, est inédite. Aucun film, ces dernières décennies, n'a fait l'objet d'une interdiction ou d'un report, hormis les *Noces rouges* de Claude Chabrol, en 1973. Il racontait l'histoire d'un empoisonnement et d'un meur-

tre commis par un couple d'amants diaboliques dans la Creuse. Par décision administrative, sa sortie avait été décalée de quinze jours, le temps que le procès se termine. Pour *Grâce à Dieu*, la bataille se joue entre la liberté d'expression et la présomption d'innocence. «La liberté d'expression, c'est, pour moi, un droit fondamental», a déclaré François Ozon à Libération vendredi.

«Elle n'est pas absolue, a rétorqué à l'audience M^e Emmanuel Mercinier, l'un des conseils du prêtre. Elle est enserrée dans des limites comme la diffamation, l'injure ou le respect de la présomption d'innocence.» Pour l'avocat, «l'atteinte à la présomption d'innocence est caractérisée». «Pendant les deux heures quinze du film, le père Preynat est-il présenté comme coupable des faits pour lesquelles il est poursuivi judiciairement, mis en examen ou témoin assisté? La réponse est assurément oui», a-t-il ajouté.

Or, si le film raconte bien l'affaire Preynat-Barbarin, le récit est centré sur les victimes, leur itinéraire poignant et leur prise de parole. Et pas sur

le prêtre qui, lui, apparaît seulement à trois ou quatre reprises. «Il ne s'agit pas de donner au spectateur la possibilité de juger Preynat», a défendu, à l'audience, M^e Benoît Goulesque-Monaux, l'autre avocat de la production.

Comme le confirme Ozon, la sortie du film a été fixée dès le printemps 2018: «Nous pensions que les procès auraient déjà eu lieu, tant celui du cardinal Barbarin que celui du père Preynat», affirme-t-il. De fait, le procès de l'archevêque de Lyon, qui s'est tenu début janvier et dont le délibéré sera rendu le 7 mars, a été déprogrammé à deux reprises. Quant à l'affaire du père Preynat, la procédure a pris, elle aussi, du retard.

A l'audience, les avocats de la production ont expliqué que les éléments rapportés par le film étaient largement publics. Et que l'abbé avait lui-même reconnu à plusieurs reprises sa culpabilité. Un deuxième référé se tiendra à Lyon lundi: Régine Maire, ex-collaboratrice de Barbarin, a demandé que son patronyme soit supprimé du film...

BERNADETTE SAUVAGET

LE PETIT
LIBÉ

CETTE SEMAINE.
LES RÉFÉRENDUMS
EXPLIQUÉS AUX ENFANTS
SUR LEPTITLIBE.FR

CheckNews.fr

Depuis un an, *Libération* met à disposition de ses lecteurs un site, CheckNews, où les internautes sont invités à poser leurs questions à une équipe de journalistes. Notre promesse : «Vous demandez, nous vérifions.» A ce jour, notre équipe a déjà répondu à plus de 2 800 questions.

Est-il interdit de chauffer son logement à plus de 19°C ?

En un mot : oui, mais uniquement si vous êtes occupant d'un bâtiment collectif où le chauffage est commun. Étonnamment, l'article du code de l'énergie afférant ne mentionne pas cette spécificité selon le type de logement :

«Dans les locaux à usage d'habitation [...], les limites supérieures de température de chauffage sont [...] fixées en moyenne à 19°C : pour l'ensemble des pièces d'un logement.» Mais le ministère de la Transition écologique et solidaire l'a confirmé à *Libération* : la disposition de 1974, intégrée depuis au code de l'énergie, « *vise à mieux maîtriser les consommations énergétiques des immeubles en favorisant un réglage économe en énergie des installations centrales de chauffage. Pour les bâtiments résidentiels, la limitation de la température de chauffage à 19°C doit être prise en compte lors de la mise en œuvre de la chaudière*

collective». «Cela peut permettre à un locataire ou à un copropriétaire dont le chauffage d'habitation est commun de se retourner contre son bailleur ou le syndicat de copropriété pour réguler la température dans les logements», estime une avocate du barreau de Lille contactée par CheckNews. Mais personne ne peut venir dans une maison individuelle pour dire : «Il fait trop chaud, vous devez baisser le chauffage.» Dans les logements collectifs, un habitant peut également chauffer son appartement davantage avec un système d'appoint.

ADELINE MULLET



D'Ismaël Emelien à la grippe, vos questions nos réponses

Un aller-retour Paris-Bali émet-il autant de CO₂ qu'une année de vie en France ?

«Une semaine de vacances à Bali avec trajet aérien émet autant de CO₂ qu'une année de vie en France», affirme une tribune parue lundi sur *Libération.fr*, qui a intrigué plusieurs lecteurs. Contacté par CheckNews, Julien Goguel, l'auteur du texte, précise que «le sujet de [sa] tribune n'est pas d'ouvrir un débat d'experts, mais bien d'inviter chacun à une réflexion sur sa responsabilité individuelle». En effet, les chiffres indiscutables

sur ce genre de sujet n'existent pas. Pour son calcul, Julien Goguel a fait la synthèse de différentes sources, estimant le taux d'émission moyen de gaz à effet de serre (GES) par Français et par an à 5 tonnes, tout comme un aller-retour en avion Paris-Bali. D'où viennent ces chiffres ? Pour le taux de GES par Français, Julien Goguel s'appuie sur la Banque mondiale, qui fixe le chiffre à 4,57 tonnes par an et par habitant, et sur le site ConsoGlobe, qui l'estime autour de 7 tonnes. Le site du gouvernement donne deux chiffres encore un peu différents. Il considère que les émissions rapportées au nombre d'habitants s'élèvent à 6,9 tonnes par an. En revanche, si l'on intègre aux émissions françaises les émissions dues aux produits importés, le résultat est différent. Cela s'appelle l'empreinte carbone et elle s'élève à 11,9 tonnes par an et par Français en 2016. Concernant les émissions d'un aller-retour



Paris-Bali en avion, la discussion est également possible. Julien Goguel effectue une moyenne à partir de plusieurs calculateurs disponibles en ligne. Ces derniers ont tendance à donner des résultats deux fois plus élevés que ceux du gouvernement. Si l'on utilise les chiffres de l'InfoGES du ministère de la Transition écologique et solidaire, on tombe sur 1,93 tonne de CO₂ par voyageur (et non pas 5 tonnes). La différence s'explique par des présupposés méthodologiques. En effet, chaque calcul doit définir le taux

moyen de remplissage d'un avion, le poids du bagage de chaque voyageur ou la quantification des effets autres que les émissions de GES, comme la création de nuages de condensation derrière les avions. Ainsi, selon les sources (et les méthodologies qui s'y rapportent), une semaine de vacances à Bali émet autant qu'une année de vie en France, comme l'affirme la tribune de *Libé*, ou ne représente que 16 % de l'empreinte carbone annuelle d'un Français.

OLIVIER MONOD





Le bras droit de Macron a-t-il conseillé Maduro en 2013 ?

Ismaël Emelien s'en va. Lundi, le conseiller spécial d'Emmanuel Macron, cité dans l'affaire Benalla, a exprimé au Point son intention de démissionner. Souvent décrit comme le cerveau des «Macron Boys», le trentenaire a contribué à la victoire de deux présidents dans deux pays : Macron en France, bien sûr, mais aussi Nicolás Maduro, en 2013, au Venezuela. Cette collaboration n'a rien d'un scoop. En octobre 2016, dans une en-

quête de *l'Express*, Emelien assumait cette campagne menée au côté de Gilles Finchelstein, directeur d'études à l'agence de conseil en communication Havas : «*Nous pensions que Maduro était un vrai réformiste. Durant la campagne, nous avons compris que c'était faux, le contrat n'a pas été renouvelé.*» Puis, en avril 2017, interrogé par Mediapart quand le candidat Macron critiquait les passions vénézuéliennes de Mélenchon, Emelien déterminait les limites de son engagement : «*Je suis allé au Venezuela deux fois trois jours. J'ai consacré à cette mission environ une journée par semaine pendant trois mois.*» Finchelstein expliquait alors que Havas avait employé une trentaine de personnes pour «*une offre complète*» dans laquelle Emelien l'aidait à «*réfléchir sur le positionnement stratégique de la campagne de Maduro*».

JACQUES PEZET

Les préinscriptions d'étrangers à l'université sont-elles stables malgré la hausse des frais ?

La forte hausse des frais d'inscription pour les étudiants étrangers, prévue par le gouvernement pour la rentrée 2019, inquiète le monde universitaire. Le 5 février, lors d'une intervention à l'Assemblée nationale, la ministre de l'Enseignement supérieur, Frédérique Vidal, a relativisé son impact, déclarant que «*les craintes s'avèrent infondées*», puisque «*globalement, il y a une sorte de stabilité dans ces préinscriptions*». S'appuyant sur de «*premiers chiffres*», la ministre cite une hausse «*de 11 % pour les étudiants venant du Sénégal, de 5,6 % pour le Mali ou encore de 8 % pour le Bénin*». Une manière de disqualifier ceux qui s'op-

posent à ce que le coût annuel en licence passe de 170 à 2 770 euros, ou de 243 à 3 770 euros en master pour un étranger hors UE. En réalité, Vidal se sert uniquement des chiffres issus d'un «*point d'étape des inscriptions en première année de licence*» publié le 5 février par Campus France, qui vont dans son sens. Pendant que la ministre parle «*d'une sorte de stabilité*», l'organisme chargé de promouvoir l'enseignement supérieur français à l'étranger note plutôt «*une baisse de 10 % des candidats ayant soumis leur dossier, soit 28 294 dossiers soumis à ce stade, comparés à 31 532 dos-*

siers en 2018». On retrouve les chiffres des pays africains cités par la ministre, auxquels elle aurait pu ajouter la Russie (+8,95 %) et la Chine (+8,62 %). Un oubli sans doute, mais pas le plus important, puisque Campus France note aussi une baisse des candidatures dans plusieurs pays, dont l'Algérie (-22,95 %), le Vietnam (-19,72 %), la Tunisie (-16,18 %) ou le Maroc (-15,5 %), qui font pourtant partie de ceux qui envoient le plus d'étudiants en France.

Contacté, Campus France insiste sur le fait que ces chiffres ne concernent que les préinscriptions en licence 1 des ressortissants de 42 pays (hors UE) à fort flux, et indique ne pas avoir pour l'instant «*de tendance à ce stade*» pour les inscriptions dans les autres années de licence, de master ou de doctorat. En somme, les chiffres actuellement disponibles sont en baisse de 10 %.

J.Pe.



■ A Saint-Ouen-l'Aumône (Val-d'Oise).

PHOTO FLORISSE & GERMAIN

■ Ismaël Emelien, fin novembre 2016.

PHOTO MARC CHAUMEIL

■ A Saint-Aignan-Grandlieu (Loire-Atlantique).

PHOTO FRANCK TOMPS

■ Lors d'une manif étudiante et lycéenne, le 13 décembre à Paris.

PHOTO ROMAIN BEURRIER.

HANS LUCAS

■ Déjà plus de 1 000 morts pour la grippe cette année ?

PHOTO PLAINPICTURE.

AMANAIMAGES. DOABLE

Comment sont calculés les chiffres de la grippe ?

L'épidémie de grippe en cours serait responsable de 1100 décès entre début octobre et fin janvier. Pour arriver à ce chiffre, Santé publique France observe d'abord le nombre de morts enregistrés à l'état civil pendant la période, sur un échantillon de 3 000 communes représentant 80 % de la population française. Ce chiffre est multiplié par 1,25 pour obtenir une estimation pour la France. Quand le nombre de décès constatés est supérieur à celui normalement attendu, on parle alors d'excès de mortalité. Il faut ensuite prendre la mesure du nombre de cas de

grippe. L'agence s'appuie sur les données du réseau Sentinelles, composé de médecins généralistes français qui repèrent les nouveaux cas en consultation. Ils estiment qu'il y en avait 409 300 la semaine dernière. Le réseau considère, sur cette base, que l'ensemble du pays est en zone d'épidémie.

Enfin, Santé publique France intègre dans un modèle statistique les données de mortalité «toutes causes» et plusieurs paramètres qui peuvent aussi avoir un impact sur la mortalité : données de circulation de la grippe, données

météorologiques... «*Tout ça nous permet de calculer avec une certaine précision le nombre de décès attribuables à la grippe*», explique à CheckNews Santé publique France. «*On se rend compte qu'environ 70 % de l'excès de mortalité "toutes causes" au cours de l'épidémie de grippe est lié au virus.*» Dans l'immense majorité des cas, il s'agit de personnes de plus de 65 ans qui ne meurent en général pas directement de la maladie mais de ses conséquences sur leur système immunitaire.

CLÉMENCE LABASSE

IDÉES/

Recueilli par
SIMON BLIN
et **THIBAUT SARDIER**
Dessin
SIMON BAILLY

En 2007, son essai *Storytelling* (la Découverte) décrivait l'art de faire passer des messages en les intégrant dans un récit structuré, cohérent et séduisant pour l'auditeur. Né dans le monde du marketing et de la publicité, ce schéma narratif empruntant à la fiction s'est généralisé dans le monde politique et dans notre quotidien, au point de faire entrer le terme dans le langage courant. Mais l'excès de récits n'aurait-il pas tué le récit ? C'est la thèse que soutient désormais l'écrivain-chercheur Christian Salmon dans son nouveau livre, *l'Ere du clash* (Fayard), qu'il présente comme «la suite de *Storytelling*». Décrivant le déclin du *spin doctor* (qui avait la tâche de maîtriser la narration) au profit de l'expert en clash (qui doit produire de la controverse sur les réseaux sociaux), il raconte, à travers les parcours de Trump, d'Obama ou de Macron, comment les logiques de transgression et de surenchère ont dévoré la crédibilité des discours politiques.

Comment est-on passé du storytelling à l'ère du clash ?

L'âge du storytelling commence dans les années 90 pour s'achever en 2008, lorsque l'ère du clash prend le relais. Mais ce passage ne s'est pas effectué d'un seul coup, comme si on tournait une page. Il y a une sorte de tuilage entre les deux périodes. 2008 est une date charnière qui marque à la fois le zénith du storytelling, avec l'élection d'Obama, et le début de son déclin, avec la crise de 2008. Avec la campagne de Trump, il devient évident que la vie politique ne s'ordonne plus en séquences ou feuilletons. Elle n'est plus rythmée par l'intrigue mais par l'imprévisibilité, l'irruption, la surprise, une logique de la rupture qui relève davantage d'une sismographie politique que du storytelling. On est passé de la story au clash, de l'intrigue à la transgression sérieuse, du suspense à la panique, de la séquence à une suite intemporelle de chocs.

Faut-il y voir une tendance propre aux réseaux sociaux ainsi qu'un effet de la logique des marchés financiers qui s'étendrait à l'économie des discours, alimentés autant par la rumeur que par les faits ?

Ce qui est certain, c'est que la puissance mobilisatrice des récits dans le management, le marketing et la communication politique caracté-

Christian Salmon

«La rhétorique et les paroles onctueuses de Macron ne réussissent plus à occulter la violence»



YANN REVOL

Agressivité, virulence, virilité : après l'époque du «storytelling», nous voici dans l'«ère du clash». C'est l'analyse que défend le chercheur dans son nouvel essai. De Trump, qui expédie des tweets de ressentiment, au président français qui, face aux gilets jaunes, joue le rôle de chef des classes, l'affrontement est le nouveau moteur de la communication politique.

ristique de l'ère du storytelling est le plus en plus souvent ébranlée par les infos, hoax et autres trolls. Désormais, virilité et rivalité vont de pair, virulence et violence, clash et guerre des récits. Sur les réseaux sociaux comme sur les marchés financiers ce qui compte c'est la volatilité créée par des avis imprévisibles. Le clash-tweet qui fait du buzz se substitue au récit qui exige une certaine continuité pour dérouler les tours et détours d'une intrigue. C'est cette agonistique fondée sur la surenchère que j'appelle «l'ère du clash», et dont la «Ligue du LOL» est le dernier avatar.

Pourquoi les attentats du 11 septembre 2001 sont-ils un signe annonciateur de l'ère du clash ?

Trois vagues successives se sont conjuguées depuis le 11 Septembre.

D'abord, l'attentat contre le World Trade Center ouvre l'ère du complot généralisé. Ensuite, l'essor du Web 2.0, à partir de 2005, produit sa propre théorie de la vérité. «La vérité, c'est ce qui attire le plus de pairs d'yeux», selon la formule d'Evgeny Morozov. De même que l'inflation monétaire ruine la confiance dans une monnaie, l'inflation des stories a ruiné la crédibilité du récit. Désormais, ce sont les rumeurs les plus folles et non les histoires cohérentes qui sont assurées de voyager le plus vite sur le Web 3.0. La crise des subprimes de 2008 discrédite tous les récits politiques qui, de la droite à la gauche centriste, reposaient sur le grand récit néolibéral qui s'était imposé avec Reagan et Thatcher au début des années 80. Steve Bannon, le spin

doctor de Donald Trump, explique que la victoire de l'actuel président a commencé en 2008, le jour où les banquiers sont allés demander à l'Etat d'intervenir pour les sauver. La crise de 2008 est donc non seulement une crise financière, mais aussi une crise de narration.

Aujourd'hui, pourquoi ne pas considérer que Trump construit aussi un récit, même s'il est moins cohérent ?

Obama proposait le récit d'un changement crédible («a change we can believe in»). Il s'efforçait de redonner du crédit au politique. Sauver les institutions discréditées par la crise financière de 2008 qui jeta des millions d'Américains à la rue. Il voulait réconcilier l'Amérique fracturée (les Etats rouges et les Etats bleus) par les deux mandats de

George W. Bush. Son grand récit était inclusif, ouvert sur le monde. Steve Bannon, le stratège de Trump, ne s'est pas embarrassé d'une histoire à raconter, sa stratégie est postnarrative, elle s'inspire de la doctrine militaire mise en œuvre lors de l'invasion de l'Irak en 2003 «*Shock and Awe*» (choc et effroi) qui consiste à paralyser la perception du champ de bataille par sa puissance de feu. Trump ne raconte pas d'histoires, il expédie les tweets de la colère. Il est un levain de ressentiment, pas un *storyteller*, un spéculateur, un maître en volatilité. Ses discours n'ont ni début ni fin, aucune forme, aucun point culminant, aucune tension narrative. Trump ne connaît pas les longues phrases, les articulations logiques ; la grammaire et le lexique sont réduits au strict minimum. Celui qui s'est surnommé «l'Hemingway du Twitter» est allé jusqu'à regretter le passage sur Twitter de 140 signes à 280 signes. Son pari paradoxal : asséoir la crédibilité de son «discours» sur le discrédit du «système», spéculer à la baisse sur le discrédit général et en aggraver les effets.

A vous lire, l'erreur d'Emmanuel Macron est de s'inspirer du romanesque pour produire son propre récit présidentiel.

Chez Macron, tout est romanesque, ou tout doit le devenir, mais cette stratégie se heurte à plusieurs contradictions : Macron prétend construire une «start-up nation» avec des méthodes monarchiques héritées de l'Ancien Régime, concilier la verticalité du pouvoir et le néomanagement qui prône une «hiérarchie souple et flottante». Croiser De Gaulle et Xavier Niel. Il veut réhabiliter la primauté du politique au nom d'un néolibéralisme qui, justement, met fin partout à l'exercice du pouvoir politique. Il entend rhabiller le startupper en Rastignac. Sans doute Macron se rêvait en romancier. Il envisage la carrière politique comme une discipline «paralittéraire», comme d'autres, ayant échoué en médecine, s'orientent vers des professions paramédicales.

Comment analysez-vous la période du grand débat dans laquelle nous nous trouvons ?

Face à la crise des gilets jaunes, le Président s'efforce de donner le change en multipliant les interventions publiques. N'hésitant pas à donner en exemple son parcours d'excellence, il interpelle les illettrés, les assistés, comme s'il morigerait des collégiens qui «déconnotent», et prend à témoin l'assistance sur un ton volontiers gouailleux : «C'est de la pipe», «Il ne faut pas raconter des craques». Descendu de son piédestal, Macron joue le sur- ●●●



L'ERE DU CLASH
de CHRISTIAN
SALMON
Fayard, 384 pp.,
20,90 €.

CHRISTIAN SALMON

L'ÈRE DU
CLASH

LA SUITE DE
STORYTELLING

essai

●●● veillant général face à un monôme d'étudiants. «*La vraie réforme, elle va avec la contrainte, les enfants! C'est pas open bar.*» Ce n'est pas un débat, mais un one-man-show. Et ce show est discrédité chaque samedi par un nouvel «acte» des gilets jaunes. Le show présidentiel se répète, monotone, sans surprise ni suspense. A l'inverse, les sorties des gilets jaunes s'ordonnent selon une succession d'actes et de thèmes, c'est-à-dire une dramaturgie. Nous observons ce manège depuis deux mois. Nos écrans et nos consciences sont coupés en deux : d'un côté le show présidentiel, la mise en scène du dialogue, de l'autre les images insupportables des violences policières, des visages éborgnés, des mains arrachées. Pourquoi la révélation des enregistrements d'Alexandre Benalla par *Mediapart* a-t-elle tant marché ? Parce que la voix de Benalla est la vraie voix du pouvoir. Le quinquennat prend l'eau et l'image de Macron est «scarifiée» par les violences policières. Savez-vous comment on nomme dans le langage maritime l'opération qui consiste à réparer la coque d'un navire qui prend l'eau ? «Aveugler» !

Pourtant, plus personne ne semble vraiment dupe. Pourquoi ce récit macronien ne se désintègre-t-il pas ?

C'est le mal congénital de la V^e République. Faisant un calcul cynique sur la durée, les dirigeants considèrent que tout mouvement social a vocation à s'épuiser : l'été va venir, Noël va arriver, les élections européennes vont changer l'agenda. Sauf que les gilets jaunes ne veulent pas lâcher l'affaire. A la différence de Macron, ils ne cessent d'inventer. Ce mouvement né de la révolte contre la hausse du carburant emprunte ses signes à la circulation routière. Outre l'occupation des axes routiers, il déplace le débat public, trace des voies secondaires moins fréquentées, propose des itinéraires de contournement des grands médias, dessine une signalétique nouvelle dans le paysage social et médiatique. Le mouvement des gilets jaunes procède de quelque chose qui n'est pas immédiatement reconnaissable sur le plan idéologique. Il brouille le jeu. Il se joue des repères, invente une politique déroutante, une révolution buissonnière. Les gilets jaunes prennent le contrôle de la société de contrôle que Deleuze métaphorisait par la circulation autoroutière. **Les gilets jaunes ne sont-ils pas précisément dans la logique du clash ?**

La révolte des gilets jaunes met en lumière le discrédit qui frappe tous

les récits officiels. Tout ce qui a été refoulé par le récit néolibéral d'Emmanuel Macron depuis son élection ressurgit sous une forme chaotique, sauvage. Le peuple est sorti de l'isolement, il a créé sa propre agence de notation. On est donc moins dans une logique de négociation que dans l'expression d'un refus. Les gilets jaunes ne négocient pas avec le pouvoir. Ils spéculent sur son effondrement. Ils notent et mesurent son discrédit exactement comme une agence de notation citoyenne. Chaque semaine, le pouvoir chute un peu plus dans les sondages.

Donc Trump invente le clash par le haut, et nous le clash par le bas?

La formule est séduisante si elle ne risque d'occulter la spécificité du moment français. Trump a récupéré le mécontentement populaire lié à la crise des subprimes pour aussitôt élu, déréguler la finance et s'entourer des hommes de Goldman Sachs. Bernie Sanders l'a très bien dit. *«Ce type est une fraude!»* Le mouvement des gilets jaunes constitue un de ces événements atypiques qu'on voit se multiplier depuis le vote Le Pen du 21 avril 2002, la victoire du non au référendum en 2005, ou dans les émeutes des banlieues. Jean Baudrillard les qualifiait d'«événements voyous» qui se soustraient à un certain ordre narratif dominant et font irruption sur une scène politique disqualifiée. *«Car, plus s'intensifie la violence intégriste du système, prophétisait Baudrillard, plus il y aura de singularités qui se dresseront contre elle, plus il y aura d'événements voyous.»*

Et plus le pouvoir répond durement.

La violence intégriste du système s'est pleinement libérée sous Emmanuel Macron, dont la rhétorique et les paroles onctueuses ne réussissent plus à occulter la violence. Corps mutilés, mains arrachées, visages éborgnés, défigurés, l'inventaire établi par le documentariste David Dufresne pour *Mediapart* constitue un memento des violences policières, un signalement, c'est-à-dire aussi un ensemble de signes de la violence d'Etat. Pour Emmanuel Macron, la société est quelque chose qu'il faut forcer à tout prix, tout en donnant à voir le spectacle de ce forçage pour que le peuple y prenne goût. Le mouvement des gilets jaunes n'est rien d'autre que la puissance qui cherche à lui échapper, déniaient sa rhétorique, son agenda, ses mots d'ordre, une contre-puissance obscure, celle d'un monde social qui résiste aveuglément au néolibéralisme et à sa mise en récit. ◆

IDÉES/



A CONTRESENS

Par
MARCELA IACUB

La reine mise à nue

Miss France 2019 s'est indignée contre une réflexion sexiste de Laurent Ruquier qui pointait pourtant la vraie nature du concours. Supprimons plutôt cette compétition de femmes-objets sexuels.

Dans un entretien accordé au *Parisien* le 7 février, Vaimalama Chaves, Miss France 2019, révélait qu'elle avait été surprise par une blague de Lau-

rent Ruquier lors de son talk-show du samedi soir, trois semaines auparavant. Alors qu'elle était sur le plateau de l'émission, l'animateur dit en substance que sa pré-

sence pourrait provoquer l'augmentation d'une natalité nationale en berne. «J'ai été étonnée, a-t-elle avoué aux journalistes, je ne m'attendais pas à ce qu'il dise à l'antenne quelque chose qui signifiait en quelque sorte: voilà Miss France, utilisez son image pour vous branler et faire des enfants.» Sans doute gênée d'avoir enlaidi la langue du pays, qui pourtant la couronna reine de beauté, en utilisant le terme «branler», elle est allée plus loin: «C'est vraiment pas chouette d'être considérée comme un objet», a-t-elle jugé. Mais lorsqu'on participe à un concours de beauté comme celui de Miss France, cherche-t-on vraiment à être reconnue comme un sujet? S'il en était ainsi, on couronnerait des jeunes filles – ou des vieilles dames – pour d'autres atouts que leur physique. On décernerait le prix Miss France à une femme pour ses talents ou son génie qui représenterait au mieux la France devant les autres pays du monde. Voilà pourquoi les différents mouvements qui luttent pour l'égalité entre les hommes et les femmes prônent depuis longtemps la disparition de ces concours qu'ils assimilent à des expositions du Salon de l'agriculture. Aux Etats-Unis, à la suite du mouvement #MeToo, on a supprimé le défilé en

maillot de bain et en robe du soir pour que l'apparence physique ne soit plus le principal critère pour emporter cette «compétition» – mot qui remplace désormais celui de «concours», qui renvoie davantage à l'univers des éleveurs de chevaux ou de vaches. Si Laurent Ruquier a fait si mal à Vaimalama Chaves, c'est parce qu'il a osé dire la vérité sur la nature du concours Miss France. Soudain, le roi – ou plutôt ici la reine – était nu. N'est-ce pas cette même vérité qui pousse la jeune femme à employer le mot «branler» plutôt qu'un synonyme, plus conforme au statut de fille modèle et polie que l'on attendrait d'une Miss? Comme si la blague avait non seulement dénudé la vérité du concours mais également la gagnante elle-même. Malheureusement, les médias et les réseaux sociaux n'ont pas pris les choses de cette manière. Ils se sont ralliés aux accusations de sexisme proférées par Vaimalama Chaves contre l'animateur. Personne ne dit un mot sur le sexisme du concours, comme si l'important était de traiter les femmes comme des objets en niant ce que l'on fait avec elles. Mais cette espèce d'hypocrisie n'est-elle pas celle qui sous-tend les luttes actuelles contre les propos sexistes tenus non seulement à la

télévision, mais aussi dans les transports ou encore au travail? Au lieu de se battre contre les véritables causes des inégalités entre les genres, comme celle de la place qu'occupent les femmes dans la famille, contre la manière dont la modernité a construit le rôle maternel, confinant les femmes à être des objets sexuels, on préfère protester contre les mots qui désignent cette situation telle qu'elle est. Les propos humiliants tenus envers les minorités révèlent à chaque fois une situation sociale ou politique de discrimination et d'inégalité opprimant les individus qui appartiennent à de tels groupes. Le fait de les interdire, de les bannir de l'espace public, a pour conséquence – et sans doute aussi pour objectif – de masquer la réalité. C'est ainsi que cette censure empêche que ces injustices soient connues, analysées, critiquées et, du même coup, transformées. Qui sait? C'est peut-être en nous insultant les uns les autres, et non pas en nous parlant avec respect, que nous finirons par transformer nos démocraties actuelles en régimes dans lesquels le mot «égalité» ne sera plus un mensonge ou un vœu pieux. ♦

Cette chronique est assurée en alternance par Paul B. Preciado et Marcela Iacub.

CES GENS-LÀ

Par TERREUR GRAPHIQUE





ÉCRITURES

Par
TANIA DE MONTAIGNE

Le LOL, la loi et moi

Un jour d'automne, il y a longtemps déjà, j'ai reçu une lettre, glissée dans une belle enveloppe bien cachetée. Lorsque je l'ai ouverte, j'ai vu de jolies voyelles, d'élégantes consonnes, découpées avec méthode et précision. T'en souviens-tu ? Ça avait dû prendre du temps tous ces découpages, des «e» bien ronds, des «s» bien nets, collés les uns à la suite des autres. Le tout ordonné avec soin pour faire une phrase nette, précise : «**SALE NÉGRESSE, RENTRE DANS TON PAYS, SINON TU VAS CREVER !**»

Sous le point d'exclamation, tu avais dessiné de très belles gouttes de sang qui donnaient à l'ensemble une indéniable cohérence. T'en souviens-tu ? Tu n'avais pas signé ta lettre, bien sûr. Je n'ai donc jamais pu te répondre. Quel dommage ! Nous aurions pu parler de «mon pays», qui devait probablement être aussi le tien. Nous aurions pu parler des «négresses» et des «nègres», et de tous les autres, les «ratons», les «youpins», les «salopes», les «pédés»... Car lorsqu'on en est là, il est rare qu'on ne soit pas dans la détestation de tous. Quand on en est là, il est impossible qu'on haïsse une partie sans haïr l'ensemble. Puisque tout est dans tout, comme une pile de dominos, qu'un seul tombe et l'ensemble finira par tomber, ça n'est qu'une question de temps. Nous aurions surtout pu parler de justice puisque, si tu avais mis sur cette lettre un nom et une adresse, notre conversation aurait eu lieu devant un juge, devant la loi. Au vu et au su. Pas d'anonymat, pas de pseudonyme, toi, moi et le droit. Dommage donc. N'est-ce pas ?

Et puis la vie a continué, la technologie a progressé, on s'est envoyé moins de lettres, plus de mails, moins de petits

mots doux, plus d'emojis, de textos. On s'est inscrit sur des réseaux sociaux, on a liké, on a followé, on a essayé de faire des phrases qui tiennent en 140 caractères. Et un jour, j'ai reçu un tweet très charmant d'une personne, qui ne portait pas de nom non plus, mais proposait de «**M'ENTERRER VIVANTE DANS UN BOIS**». Était-ce Vin-

cennes ou Boulogne ? T'en souviens-tu ? J'ai oublié l'endroit exact, mais un bois reste un bois, et un meurtre reste un meurtre. Tu en conviendras, n'est-ce pas ? Quel dommage que tu n'aies pas signé ce tweet, nous aurions pu parler «bois» et «meurtre» de vive voix. Toi, moi et le droit. Dommage.

Tu es un homme ou une femme, tu es seul ou en groupe, tu as du pouvoir ou tu n'en as aucun, mais tu défigures les villes, tu terrorises la Toile, tu vomis le genre humain : «**Mbappé : enculé de nègre enjuivé**» inscrit au marqueur sur un wagon de métro, «**Juifs = cancer**» écrit sur une poubelle, «**Juden**» sur la devanture d'un restaurant, une croix gammée dessinée sur le visage de Simone Veil. Et puis aussi : «**Ton témoignage sur "l'affaire Baupin" m'a fait bander !**» accompagné, comme il se doit, des mots

«**salope**» et «**sodomie**» écrits à l'infini sur la page de Cécile Duflot. Des mots sans auteurs, des insultes sans têtes, sans corps. Des ombres cachées derrière un ordinateur, derrière la nuit, derrière un groupe ou drapées dans une conception de l'humour qui suppose l'élimination, l'insulte, la haine. Avec l'illusion que c'est ça être libre, exercer sa toute-puissance au mépris de l'autre.

Les excuses, c'est une chose, mais la justice c'en est une autre. Toi, nous et la loi. Et si vraiment tu te désolais de ton attitude, plutôt que de t'empresser de faire disparaître les preuves de ta culpabilité dès qu'elles sont mises au jour, il me semble que le plus logique serait d'y faire face. C'est à ce prix-là qu'on est humain, c'est à ce prix-là qu'on est au monde, au prix de sa responsabilité. Chaque acte pèse, chaque mot implique.

C'est ça être un Homme. Être civilisé, ça n'est pas tout

s'autoriser, c'est, au contraire, savoir s'interdire. C'est prendre la mesure de l'autre. «*S'il cesse de penser, chaque humain peut agir en barbare. [...] Ce que je propose est donc très simple, rien de plus que penser ce que nous faisons.*»

Une suggestion de Hannah Arendt qui pourrait peut-être nous aider. Qu'en penses-tu ?

Cette chronique est assurée en alternance par Thomas Clerc, Camille Laurens, Tania de Montaigne et Sylvain Prudhomme.

Tu es un homme ou une femme, tu es seul ou en groupe, tu as du pouvoir ou tu n'en as aucun, mais tu défigures les villes, tu terrorises la Toile, tu vomis le genre humain.



SI J'AI BIEN COMPRIS...

Par
MATHIEU LINDON

Carlos Ghosn, roi de la caisse

Un grand patron fait la Fiesta. Et les actionnaires reconnaissants sont furieux qu'on le leur dégomme. L'argent rentrait.

Si j'ai bien compris, il y a une chose qu'on ne peut pas reprocher à Carlos Ghosn, c'est de ne pas se passionner pour son métier. Il est là pour faire de l'argent ? Il aime l'argent. Certes, on pourra arguer qu'il a un sens un peu trop personnel du ruissellement. Mais il faut voir comme il se dévoue pour l'entreprise. Il n'a pas un instant à soi. Son mariage ? Plus de 50 000 euros. Il est sur la brèche, normal que la boîte paie. Son anniversaire ? Plus de 600 000 euros. Il est sur la brèche, normal que la boîte paie. Son petit Noël, la Saint-Carlos, c'était pour sa pomme ? Peut-être est-il aussi généreux de son

temps que de son argent. Remarquons que les divers administrateurs, commissaires au compte, représentants de l'Etat et *tutti quanti* n'ont pas l'air non plus d'avoir à se démenier pour toucher leurs jetons (ou les avaient-ils pour ne pas ouvrir la bouche ?). Tous ces petits à-côtés n'étaient pas de l'argent jeté par les fenêtres. «Parce que je le vau-

bien», pensait sans doute Carlos Ghosn, et qui pour le démentir ? Les ouvriers de Renault aussi ont-ils droit à une prime pour leur mariage ou leur anniversaire, ou les smicards ont-ils un forfait ? Quant à faire travailler sa famille et la rétribuer (plutôt que de l'exploiter gratis et la maintenir en esclavage), c'est se conduire en véritable représentant du peuple : députés et sénateurs ne se sont-ils pas également abreuvés à ce râtelier ? Que n'a-t-il distribué des brioches aux ouvriers récriminants. Quant aux dirigeants japonais de Nissan qu'on nous décrit si rigoureux, attentifs à la moindre ligne du grand livre des comptes, voilà qu'ils ont découvert bien tardivement et comme par hasard les infâmes turpitudes de leur ancien patron. «Ça alors. Mais on a été roulés comme des Richard Virenque, à l'insu de notre plein gré. La farine était d'exceptionnelle qualité, à défaut d'être blanche comme neige.» En tout cas, il y a une différence de culture. Parce que, chez Renault, on n'a rien vu venir. En France, on a plus de souplesse. Personne n'a pensé à mal. Le pa-

tron n'allait pas non plus se marier en douce comme un voleur ou passer son anniversaire tout seul comme un ermite : ça aurait donné une mauvaise image de l'entreprise. Et qu'aurait-on dit s'il avait dû garder ses tickets de péage d'autoroute pour se faire rembourser ses notes de frais ? Pour arriver à ces sommes consistantes, il n'aurait plus eu le temps de faire autre chose que les collationner, et ce sont Renault et Nissan qui seraient allés à vau-l'eau, sans direction, et le contribuable se serait révélé le cochon de payant. Pour une fois qu'une entreprise française s'en sortait avec panache, il a fallu qu'on nous mette de la morale dans les roues. Et pour une fois qu'on croyait que la France se distinguait autrement que par son industrie du luxe, voilà le luxe qui revient par la fenêtre de l'usine.

Renault loua Versailles pour Carlos Ghosn, il s'y déguisa en Louis XIV (ou Louis XVI ?), espérons qu'il avait le temps de se changer avant d'arriver au conseil d'administration, des confettis sur les épaules. Parce que c'est ça qui aurait pu mettre la puce à l'oreille aux fins limiers de Nissan ou Renault. N'y a-t-il pas eu rancœur de ne pas avoir été invité ? On est un peu de la famille quand on fait partie de l'entreprise et que c'est l'entreprise qui paie. Si j'ai bien compris, le Roi Soleil en même temps que Jupiter, la France est au pinacle, ces temps-ci.

Pour une fois qu'on croyait que la France se distinguait autrement que par son industrie du luxe, voilà le luxe qui revient par la fenêtre de l'usine.

Répertoire

repertoire-libe@teamedia.fr
01 87 39 84 80

MUSIQUE

**DISQUAIRE SÉRIEUX
(20 ANS D'EXPÉRIENCE)
ACHÈTE DISQUES
VINYLES 33 TOURS ET
45 TOURS TOUS
STYLES MUSICAUX :
POP ROCK, JAZZ,
CLASSIQUE, MUSIQUES
DU MONDE,... AU
MEILLEUR TARIF +
MATÉRIEL HI FI HAUT
DE GAMME.
RÉPONSE ASSURÉE ET
DÉPLACEMENT
POSSIBLE.
TEL : 06 89 68 71 43**

Retrouvez
tous les jours
les bonnes
adresses de



(cours, association,
enquête, casting,
déménagement, etc.)

Contactez-nous

Professionnels, 01 87 39 80 59
Particuliers, 01 87 39 84 80

OU repertoire-libe@teamedia.fr

Immobilier

immo-libe@teamedia.fr
01 87 39 84 80

VENTE

MAISONS DE VILLE

LA FRETTE (95)
Maison 300m2, jardin
250m2
face Seine, 12 pcs,
649000€
Part. 06 87 23 18 15

VILLÉGIATURE

MER

MARSEILLE(13)
RARE : loue entre
garrigue et petit port de
pêche petit «pied à terre»
de charme type F2 au
cœur d'une calanque
marseillaise pour la
saison d'été 2019
(Location pour 6 mois
uniquement de
mai/octobre).
Curieux s'abstenir
Part. 06 78 92 01 96

La reproduction de
nos petites annonces
est interdite

**Vous voulez passer
une annonce dans**

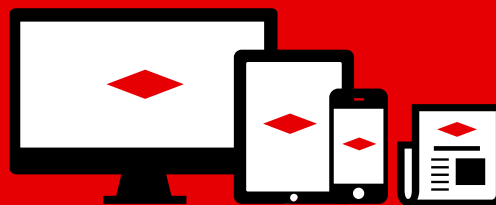
Libération

**Vous avez accès
à internet ?**

Découvrez notre site de
prise d'annonce en ligne

<http://petites-annonces.libération.fr>

ABONNEZ-VOUS



OFFRE INTÉGRALE

33€

Par mois⁽¹⁾, soit plus de 35% de
réduction par rapport au prix
de vente en kiosque.

Offre à durée libre sans engagement

ABONNEZ-VOUS À LIBÉRATION

À découper et renvoyer sous enveloppe affranchie à Libération, service abonnement,
2 rue du Général Alain de Boissieu 75015 PARIS. Offre réservée aux particuliers.

Oui, je m'abonne à l'offre intégrale Libération. Mon abonnement

AUTLIB18

intégral comprend la livraison chaque jour de Libération et chaque samedi de
Libération week-end par portage⁽¹⁾ + l'accès aux services numériques payants de
libération.fr et au journal complet sur iPhone et iPad.

Nom _____

Prénom _____

N° _____ Rue _____

Code postal _____ Ville _____

Numéro de téléphone _____

E-mail _____ @ _____

(obligatoire pour accéder aux services numériques de libération.fr et à votre espace personnel sur libération.fr)

☐ **Règlement par carte bancaire.** Je serai prélevé de **33€ par mois** (au lieu de 50,80€, prix au
numéro). Je ne m'engage sur aucune durée, je peux stopper mon service à tout moment.

☐ Carte bancaire N° _____

Expire le _____
mois année

Signature obligatoire :

Règlement par chèque. Je paie en une seule fois par **chèque de 391€** pour un an
d'abonnement (au lieu de 659,70€, prix au numéro).

Vous pouvez aussi vous abonner très simplement sur : www.libération.fr/abonnement/

(1) Cette offre est valable jusqu'au 31/12/2019 en France métropolitaine. La livraison est assurée par porteur avant 7h30 dans plus de 500 villes, les autres communes sont livrées par voie postale. Les informations requises sont nécessaires à Libération pour la mise en place et la gestion de l'abonnement. Elles pourront être cédées à des Partenaires commerciaux pour une finalité de prospection commerciale sauf si vous cochez la case ci-contre. ☐ Conformément à la loi «informatique et libertés» du 6 janvier 1978 vous disposez d'un droit d'accès, de rectification, de limitation, d'opposition et de suppression des données que vous avez transmises en adressant un courrier à Libération - 4 rue de Mouchy - 60438 NOAILLES cedex. Pour en savoir plus sur les données personnelles, rendez-vous sur <http://bit.ly/LibCGV>

SAMEDI 16

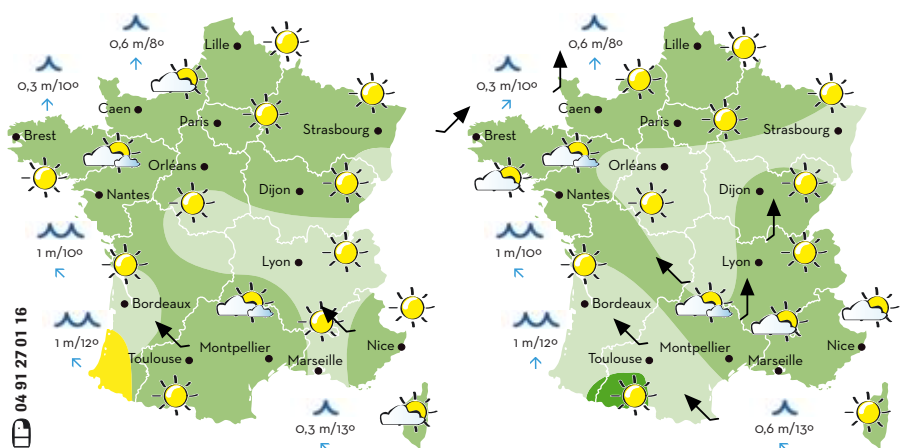
Les brouillards seront nombreux sur les régions centrales et sur le nord-est. Le froid sera présent sur les 3/4 de la France, mais les gelées resteront plutôt rares.

L'APRÈS-MIDI Le soleil se maintiendra avec une douceur s'accroissant par rapport à la veille. Les brouillards matinaux se dissiperont à partir de la mi-journée. Sur la moitié sud, les températures vont atteindre 18° à 22 °C.

DIMANCHE 17

Le ciel se voilera progressivement par l'ouest avec l'arrivée d'une dégradation atténuée. Partout ailleurs, le temps restera très ensoleillé et parfois froid dans l'Est.

L'APRÈS-MIDI Les nuages bas seront toujours présents sur l'Ouest, avec quelques petites pluies possibles. Le temps restera sec et ensoleillé sur les 3/4 restants de la France.



-10/0° 1/5° 6/10° 11/15° 16/20° 21/25° 26/30° 31/35° 36/40°

Soleil Éclaircies Nuageux Pluie Couvert Orage Pluie/neige Neige

Agitée Peu agitée Calme Fort Modéré Faible www.lachainemeteo.com
vos prévisions gratuites à 15 jours

FRANCE	MIN	MAX	FRANCE	MIN	MAX	MONDE	MIN	MAX
Lille	0	13	Lyon	0	16	Alger	11	20
Caen	0	15	Bordeaux	2	18	Berlin	3	12
Brest	7	14	Toulouse	6	15	Bruxelles	1	14
Nantes	3	15	Montpellier	5	14	Jérusalem	8	10
Paris	2	15	Marseille	7	16	Londres	6	13
Strasbourg	-1	13	Nice	9	14	Madrid	8	15
Dijon	0	14	Ajaccio	9	14	New York	1	6

Page 30 : Plein cadre / [Jane Evelyn Atwood, la nuit debout](#)

Page 32 : Ciné / [Chabrol, boulimie bourgeoise](#)

Page 33 : Série / [Le génocide rwandais mal traité](#)

IMAGES/



Nightclubs, l'œuvre-boîte

«Night Fever», forts intérieurs

A Bruxelles, une exposition fouillée propose de se plonger dans la culture des discothèques, des années 60 à aujourd'hui. Expériences d'art total, elles sont le témoignage d'un fabuleux réservoir créatif mêlant architecture, design, graphisme, mode et musique.

Par
ÉLISABETH FRANCK-DUMAS
et **OLIVIER LAMM**
Envoyés spéciaux à Bruxelles

En 1978, le magazine *Vogue Hommes* a la bonne idée d'envoyer Roland Barthes au Palace. Le sémiologue en revient avec cette impression : «*Tout cela réunit quelque chose de très ancien, qu'on appelle la Fête, et qui est bien différent de la Distraction : tout un dispositif de sensations destiné à rendre des gens heureux, le temps d'une nuit. Le nouveau, c'est cette impression de synthèse, de totalité, de complexité : je suis dans un lieu qui se suffit à lui-même.*» Quarante ans plus tard, la très dense expo «Night Fever», visible actuellement à l'Adam Design Museum de Bruxelles, déploie précisément cette pensée, en revenant sur un aspect peu étudié, jusque récemment, du design occidental : celui des boîtes de nuit. Se concentrant sur les lieux de fête nocturne des années 60 à nos jours, le parcours, coproduit avec le Vitra Design Museum, postule en effet que les discothèques ont offert une expérience d'art total digne du vieux *Gesamtkunstwerk* wagnérien. En mêlant archi, design, graphisme, mode, jeux de lumière, musique et mouvement collectif, elles ont transformé les noctambules en performeurs, et encouragé toute sorte d'expérimentations esthétiques et sociales. Manière de dire que le design n'est pas qu'une affaire d'objets mais d'expérience, manière aussi de rendre à des lieux disparaissant peu à peu des centres-villes (pour des raisons que le catalogue, très complet, explicite fort bien) leur importance culturelle cruciale.

Le trait le plus saillant du parcours, qui unit entre elles des propositions aussi différentes que la boîte éphémère Bomba Issa de Forte dei Marmi (1969), dont le décor était signé du collectif radical italien Gruppo UFO, à une grosse machine tel le Studio 54 new-yorkais (1977), c'est l'importance de la théâtralité. Ou comment la structure même de ces endroits, les choix de mobilier et d'architecture donnaient inévitablement lieu à une mise en scène de soi, et à la contemplation de celle des autres. Cet accent mis sur la performance a eu des conséquences diverses, selon les époques et le contexte : libérer l'architecture de ses carcans rigides, favoriser les expérimentations autour du genre et de l'identité, mais aussi offrir un boulevard au narcissisme de la société des loisirs. Il est ainsi fascinant de no-

ter la récurrence des mots «théâtre» et «scène» d'un projet à un autre, fascinant aussi de constater combien furent mises à profit les connaissances d'éclairagistes venus du spectacle vivant pour faire pulser les pistes de danse, et médusant enfin d'apprendre qu'à l'origine de tout cela, il y avait une utopie, le «Fun Palace», théorisée par la «mère du théâtre moderne», la Britannique Joan Littlewood, et mise en forme par l'architecte Cedric Price, mais jamais construite : une université des rues qui aurait pris la forme d'un théâtre ouvert à tous, échafaudage flexible et infiniment modulable pouvant s'adapter à l'éducation autant qu'à l'amusement. Cet échafaudage tubulaire se retrouve ici et là – à l'Altromondo de Rimini en 1967 comme au Horst Arts & Music Festival de Holsbeek, en Belgique, en 2014.

L'un des défis de l'exposition fut de trouver le matériau à exposer. Beaucoup de ces lieux ont été détruits sans que nul ne se soucie de conservation. Mais, en fouillant les archives des cabinets d'architectes, en compulsant les magazines de l'époque (*Domus* a consacré pas mal de séries aux projets les plus fous, *Time* en a mis en couverture...), l'équipe curatoriale a élaboré un parcours très dense, où l'on pénètre par une entrée archétypale, réalisation de Konstantin Grcic, tunnel éclairé par des spots lumineux. S'adressant au grand public autant qu'aux hyperspécialistes, elle recèle de microrévélation type découverte d'un DJ français installé à Bruxelles, Jean-Claude Maury, qui aurait été une grande influence de DJ Alfredo, pionnier du son «balearic» et dont sont exposés les mixtapes et albums photo fleurant bon la scène party ensoleillée d'Ibiza au milieu des années 80...

«Night Fever» n'est pas la première expo consacrée au sujet – l'architecte Rem Koolhaas, commissaire de la Biennale de Venise en 2014, en avait inclus trois dans la manifestation, et depuis, l'ICA, centre d'art moderne à Londres, s'est penché sur les relations entre design radical et discothèques, et la Villa Noailles d'Hyères a, elle aussi, fouillé l'angle architectural en 2017. Mais si cette «muséification» des boîtes de nuit exprime, en creux, la disparition du lieu sous sa forme actuelle, la fin de ce parcours esquisse quelques pistes d'avenir. Visite en trois boîtes emblématiques. ◆

NIGHT FEVER : DESIGNING CLUB CULTURE 1960-AUJOURD'HUI à l'Adam Design Museum de Bruxelles, jusqu'au 5 mai.
Rens. : Adamuseum.be



TIMOTHY HURSELEY

PALLADIUM PAR ARATA ISOZAKI NEW YORK (USA)

Dans l'histoire à rebondissements du clubbing new-yorkais – rappelons que c'est au Loft de David Mancuso que le disco s'est agrégé en culture au début des années 70 –, le Palladium n'a pas laissé une empreinte indélébile. Ouverte par les entrepreneurs Steve Rubell et Ian Schrager en 1985, à leur sortie de prison après la débâcle du Studio 54, cette mégaboîte installée dans un ancien haut lieu du rock de l'East Village fut perçue par la contre-culture *downtown* comme une tentative de capitaliser sur le succès de hauts lieux du mélange des genres, tels le Paradise Garage ou la Danceteria.

Pourtant, s'il n'a accompagné l'émergence d'aucune scène, le Palladium était un temple de l'art, du design, de l'architecture et de la lumière, où les cinq sens devaient être sollicités comme nulle part ailleurs. C'est en tout cas en ces termes que Rubell et

Schrager missionnèrent l'architecte japonais Arata Isozaki, qui venait de réaliser le musée d'Art contemporain de Los Angeles : «*Une boîte de nuit qui permette au public de faire l'expérience d'un espace modifié (altered space experience).*» Autour d'une structure de cubes enserlés les uns dans les autres, inspirée par Sol Lewitt, divers espaces grandioses et futuristes, décorés d'œuvres de Jean-Michel Basquiat, Laurie Anderson, Kenny Scharf ou Keith Haring (photo) appelaient à prolonger la vie de l'art new-yorkais de l'époque et à être investis par les créatures et l'avant-garde de la nuit. Ce que fut le Palladium jusqu'à sa fermeture en 1997, surtout à l'époque où le grand DJ Junior Vasquez y organisait ses weekends Arena, *The Gay Man's Pleasure Dome*. En 1997, le Palladium a été fermé puis détruit pour faire place à une résidence universitaire.



JEROEN VERRECHT

HORST PAR ASSEMBLE HOLSBEEK (BELGIQUE)

Curieux paradoxe : en 2019, la culture et la musique électronique n'ont jamais été si populaires dans leur histoire, mais apparaissent plus fragiles au fur et à mesure que la gentrification modifie les villes. Entre 2005 et 2006, le Royaume-Uni a perdu près de la moitié de ses clubs (passant de 3 000 à 1 700). À ajouter à la raréfaction des friches en centres-villes, AMO, le laboratoire de recherche de l'agence de Rem Koolhaas OMA, suggérait dans une étude, pour une nouvelle itération de la boîte londonienne Ministry of Sound, que les «rassemblements physiques» qui caractérisent la culture club souffraient de la montée en puissance des réseaux sociaux et du numérique. Un futur se dessine peut-être dans les structures mobiles, telles Shelter, immense tube gonflable, et The Club, enfilade d'arches évoquant le sound system jamaïcain, tous deux imaginés en 2016 par la jeune agence suisse Bureau. Ou encore le Mothership, du studio Akoaki, qui s'est posé dans le North End déclinant de Detroit, ville de naissance de la techno ; ou la structure éphémère imaginée par l'agence londonienne Assemble pour le festival belge Horst sur le modèle d'un théâtre élisabéthain. Cette construction en échafaudage est recouverte d'un filet bleu transparent permettant aux silhouettes dansantes d'être vues à des kilomètres à la ronde.



CARLO BACHI

BAMBA ISSA PAR GRUPPO UFO FORTE DEI MARMI (ITALIE)

Si l'exposition s'ouvre avec une large section consacrée à une poignée de boîtes italiennes des années 60 plutôt confidentielles, c'est parce qu'à travers elles s'est esquissé le concept de la boîte de nuit moderne. Soit un lieu qui n'était pas figé dans une séparation orchestre-danseurs, mais où les clients étaient libres d'aller et venir dans des espaces moins codifiés, sur fond de musique enregistrée. La première du genre fut le Piper de Rome (1965), conçu comme «un flipper géant», où tout le monde, selon Francesco Capolei, un des architectes du lieu, pouvait «être acteur et spectateur en même temps». Structures flexibles et mobilier modulable font leur apparition, et c'est le coup d'envoi à la création d'une myriade d'autres

boîtes. Bientôt, les architectes italiens du mouvement Design radical, qui répugnaient à construire par refus du consumérisme, s'emparent de l'objet, qu'ils perçoivent comme un moyen de sortir d'une conception trop figée de l'architecture. Naissent un autre Piper à Turin, l'Altromondo à Rimini, ou encore le Bamba Issa de Forte dei Marmi, œuvre éphémère de Gruppo UFO, dont le décor changeait chaque été et dont le nom, parodique, est emprunté à un dessin animé de Mickey où figure un sablier crachant de l'argent. Les revues *Domus* et *Casabella* consacrent alors des dossiers aux nouveaux clubs, sollicitant les critiques Tommaso Trini et le Français Pierre Restany qui forgera le concept «d'architecture yé-yé».

IMAGES / PLEN CADRE





Série «Pigalle People», Paris 1978-1979. PHOTO JANE EVELYN ATWOOD

Tombée de la nuit

L'aube prend ses quartiers, froide et indifférente à la femme qui semble là, envapée à jamais dans sa propre exhalaison d'alcool ingurgité la veille, échouée sur une voiture à la carrosserie lustrée. Cette dernière, tenant fermement son sac, est peut-être bien plus écrasée par les réminiscences ravivées sous l'ébriété de ses quelques ambitions égarées et rêves perdus. Quoi qu'il en soit, la créature ne glisse pas, jambes de résille à demi retroussées. Vaincue par KO sur capot, elle a tout de même ce sens de l'équilibre in extremis qui lui rend plutôt justice face

à une nuit qui n'a pas eu la courtoisie de la raccompagner au bout de sa virée. Nous sommes en 1978 et l'Américaine Jane Evelyn Atwood, née à New York, parcourt avec son appareil photo le quartier de Pigalle et sa constellation bouillante de commerçants, d'habituels grillant leurs clopes et leur argent sous les néons des sex-shops aux infinis cillements. Mais aussi et surtout de prostituées, drogués et sans-logis, d'exclus en tout genre, personnes transgenres... De Miranda couverte d'un épais maquillage et tirant des bouffées sur un long fume-cigarette, en passant par Nouja, Barbara ou la sensuelle Ingrid,

Par
JÉRÉMY PIETTE

elle s'approche pendant deux ans de femmes trans et travailleuses du sexe qui ne peuvent compter que sur elles-mêmes pour (sur)vivre, multipliant les passes ainsi que les batailles face aux skinheads et autres intolérants qui souhaitent leur nuire. Ou pire... ce sida, qui arrive là, sournois et encore insaisissable, et commence à dévorer, par bou-

Entre naïade de mer lascive bordée par le pinceau d'un Paul Gustave Doré ou corps meurtri immortalisé en statue de la Pietà, l'âme ici prostrée et détachée de sa nuit, couchée sur peinture métallisée n'est ni totalement résiliente ni complètement résolue. Simplement guérillera de l'errance, elle semble déjà annoncer, de par sa pose symbolique, qu'elle se doute bien, en bonne visionnaire, des futures peines qu'elle aura à affronter et des résistances qu'elle saura également y opposer. Dans une postface rédigée en 2018 pour la publication du livre *Pigalle Peo-*

ple aux éditions le Bec en l'air, Jane Evelyn Atwood confie n'avoir pas su, en 1979, capter la vraie nature de ces femmes : «Elles sont très compliquées. Il y a un chagrin au plus profond d'elles, trop profond pour être enregistré par un appareil photo, presque trop enfoui pour y accéder par des mots. C'est intime et confidentiel, un secret même pour elles.» ♦

HISTOIRES DE PROSTITUTION
PARIS 1976-1979 JANE EVELYN ATWOOD à la Maison de la photographie Robert-Doisneau, à Gentilly (94), jusqu'au 21 avril.

IMAGES/

Ciné/ Claude Chabrol, gratin de bourgeois

Sur Arte, un documentaire réalisé par sa fille adoptive et la diffusion de plusieurs films reviennent sur la carrière du cinéaste libre-penseur, qui a su épingle, avec boulimie, les turpitudes de la petite bourgeoisie de province.

A la fin de *Bellamy*, une citation du poète britannique W.H. Auden s'inscrivait sur l'écran: «*Il y a toujours une autre histoire, il y a plus que ce que l'œil peut saisir.*» Chabrol, tel le bedonnant félin d'*Alice au pays des merveilles*, lançant de sibyllines énigmes avant de disparaître, avait ainsi livré les clés de son art dans le dernier plan de son dernier film. Il suffisait d'en décrypter le sens. Traversée des apparences, le cinéma de Chabrol serait un monde de signes, où l'histoire ne se comprend que si l'on en dévoile, in fine, les dessous, «*l'envers*» dirait Balzac, auquel on l'a souvent comparé, en l'affublant, en passant, des mêmes attributs. On le dit ainsi cinéaste «réaliste», épingleant les turpitudes de la petite bourgeoisie de province – un milieu qu'il connaît bien puisqu'il en est issu –, hypocrisie, mensonge, cynisme, adultère, veulerie, manipulation, bêtise... On le dit aussi auteur boulimique – une soixantaine de films pour le cinéma et une vingtaine pour la télévision –, grand architecte d'une œuvre totale, recomposant toutes les strates de la société, comptant une flopée de bijoux vénéneux, notamment ses thrillers des années 70 avec sa muse magnétique, Stéphane Audran, des pièces de commande et quelques navets. Des films majeurs et d'autres mineurs, au sens musical du terme, petites dissonances nécessaires à l'harmonie du «tout», dont Chabrol, comme l'auteur de *la Comédie humaine*, compenserait certaines facilités d'écriture par son aisance innée et son impressionnante prolixité. Voilà pour les



Claude Chabrol, en 1985. PHOTO THIERRY LANGRO



Le Boucher avec Jean Yanne et Stéphane Audran. PHOTO PANOCEANIC FILMS

clichés, auxquels on peut ajouter sa bonhomie d'épicurien, amateur de grands vins, de mets raffinés et de blagues de chambrée.

Cinglante. Le cliché étant ce qu'il est – non un mensonge mais une image figée, c'est-à-dire qui ne «travaille» pas –, curieusement, on sait gré au portrait que lui consacre Cécile Maistre, sa fille adoptive, de ne pas avoir cherché à les battre en brèche à tout prix, pour laisser artificiellement planer l'ombre d'une pseudo-fêlure, qui viendrait plomber l'image de jouisseur impertinent, débonnaire et légèrement anar. Le doc s'en tient à la biographie, sobrement égrenée – milieu bourgeois, ci-

néphilie compulsive, amour des livres, Flaubert et Simenon, dont il partage la devise: «*Comprendre et ne pas juger*», les copains des *Cahiers* et de la Nouvelle Vague (il en réalise le premier long métrage, *le Beau Serge*), son irrévérencieux scénariste Paul Gégau, ses femmes et ses films, dont de nombreux extraits émaillent un entrelacs d'archives et de témoignages, Isabelle Huppert, entre autres. Pas de secret de famille honteux, donc, si part maudite il y a, c'est dans l'œuvre qu'elle affleure. Notamment dans *la Cérémonie* (1995), *le Boucher* (1971) et *Juste avant la nuit* (1971), trois chefs-d'œuvre d'une noirceur implacable, diffusés sur Arte dans la foulée.

Délestés de l'ironie cinglante qui souvent le caractérise, c'est un regard d'entomologiste presque doux qu'il y pose surtout. Dans le premier, s'inspirant d'un célèbre fait divers des années 30, l'affaire Papin, Chabrol renverse la logique qui souvent innerve ses films – peinture au vitriol d'une société provinciale verrouillée par un sale petit secret – pour la passer au tamis d'une lutte des classes hallucinée, où la folie meurtrière de deux «prolétaires» (Huppert en postière intrusive et Bonnaire en domestique analphabète), tient lieu de bréviaire marxiste. Joyaux de la période dite pompidolienne et du cycle des «Hélène»

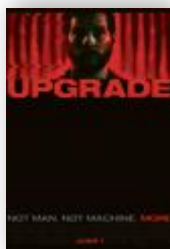
– les héroïnes chabroliennes de l'époque, campées par Stéphane Audran, se prénomment toutes Hélène –, *le Boucher* et *Juste avant la nuit* révèlent, au cœur de la peinture de mœurs insérée dans le format du thriller, puisant autant chez Hitchcock que chez Lang, le goût de Chabrol pour une certaine abstraction, insufflant à ces films des éclats fantastiques. La femme s'avère le miroir de la folie d'un homme en train de se désagréger – Jean Yanne en tueur en série éperdu (*le Boucher*), Michel Bouquet en assassin dostoïevskien, rongé par la culpabilité (*Juste avant la nuit*). Audran, dont Chabrol n'aura cessé de traiter le visage comme un écran, une surface opaque et indéchiffrable, était le médium parfait d'un cinéma qui savait, par moments, dévier du réel pour lui infuser une dimension quasi surnaturelle. Son errance hypnotique à la fin du *Boucher*, telle une vacance inquiète, rejoint la hantise de la Madeleine de *Vertigo*.

Irréelle. De même, *Juste avant la nuit* – film jumeau de *la Femme infidèle*, où le mari meurtrier ne cherche pas à dissimuler son crime, mais au contraire à le révéler pour expier ses fautes, en vain – suggère par la mise en scène que tout pourrait n'être que le produit de l'imagination torturée de son héros, la culpabilité semblant même précéder le crime. Ainsi ce premier plan, sur fond noir, d'un Bouquet de profil, auquel succède un plan identique avec, en profondeur de champ, sa maîtresse nue qu'il s'apprête à étrangler. Comme si le crime ne venait qu'accomplir et confirmer une faute métaphysique, qui le dépasse.

Les visages de profil, figure de style empruntée à une scène de *Pas de printemps pour Marnie* de Hitchcock, reviennent de manière lancinante tout au long du film, induisant l'effet d'une réalité tronquée, escamotée (puisque l'on n'en voit que la moitié), voire évanescence et irréelle. Ainsi la scène très belle où Bouquet avoue son crime à son ami (François Périer), le mari de sa maîtresse assassinée, qui l'absout en lui répondant avec une douceur étrange: «*On n'est pas coupable de ce qui se passe dans un cauchemar*», tandis que leurs silhouettes spectrales s'effacent comme des ombres dans la nuit...

NATHALIE DRAY

CYCLE CHABROL sur Arte
LA CÉRÉMONIE et le
documentaire **CHABROL,**
L'ANTICONFORMISTE
dimanche. **LE BOUCHER**
et **JUSTE AVANT LA NUIT** lundi.

VIDÉO
CLUB

UPGRADE
de LEIGH WHANNELL (Universal Pictures Video).

Grey Trace est veuf et tétraplégique après une sauvage agression. Un jeune gourou de la technologie de pointe lui implante un microprocesseur qui lui permet de remarcher mais prend aussi peu à peu possession de lui. Un méchant petit film rempli de surprises.



VACANCES À PARIS
de BLAKE EDWARDS (les Films du paradoxe).

Le caporal Paul Hodges (Tony Curtis), obsédé sexuel, est désigné (en trichant) pour passer un séjour à Paris avec une actrice (Janet Leigh). Situation absurde pour cette comédie méconnue du grand Blake Edwards sur un scénario de Stanley Shapiro qui signa aussi le script d'Opération jupon un an après.

Série / «Russian Doll», entre la vie et la morgue



Excellente Natasha Lyonne, déjà remarquée dans *Orange Is the New Black*. PHOTO NETFLIX

Dans une boucle intemporelle, une New-Yorkaise meurt sans fin. Sur Netflix, cette nouvelle série dépasse le registre de la chronique comique pour creuser avec intelligence les traumas de son héroïne.

De loin, *Russian Doll* représente tout ce qui peut rebuter avec la mécanique Netflix. Une série dont le *high concept* suture de façon très voyante deux idées déjà ultra-identifiées : les boucles temporelles d'*Un jour sans fin* et les ados pourchassés par une mort aussi annoncée qu'inévitable de la franchise horrifique *Destination finale*. Concrètement, cela donne une trente-

naire new-yorkaise piégée dans un cycle de réincarnations sans fin, débutant dans les toilettes d'une soirée d'anniversaire entre progressistes de Manhattan, et se concluant par une mort plus ou moins rapide. *Russian Doll* nous cueille pourtant par la façon qu'a la série de briller dans le registre *feel good*, multipliant les dialogues pétillants servis par une actrice formidable, Natasha Lyonne, remarquée

dans *Orange Is the New Black*. Sous une crinière de cuivre, Lyonne excelle en célibataire pure et dure déguisée en femme libérée, en exubérante qui refuse de se laisser approcher. Quand elle ne fixe pas la caméra d'un œil impassible, elle convulse en torsions étranges, le visage dévoré par une bouche énorme capable de laisser filtrer dans la même seconde un côté je-m'en-foutiste et la vulnérabilité de celle qui ne se sent pas à sa place. Sorte de Cindy Lauper moderne à la lisière entre surexpressivité enjouée et dépression cocaïnée, le personnage de Nadia dévore l'écran en avançant à coups d'épaulettes.

Créée à trois, la série est l'œuvre conjuguée de la cinéaste et actrice Leslye Headland, de l'humoriste

Amy Poehler (venue du *Saturday Night Live* et installée avec *Parks & Recreation*) et de Natasha Lyonne, qui aurait nourri le rôle de Nadia de son histoire personnelle. Passé l'excitation d'un début réussi, la série parvient, malgré sa brièveté (huit fois trente minutes), à dépasser le registre de chronique comique de vies citadines désabusées dans lequel elle pourrait facilement s'enfermer. Quand l'accumulation de morts ouvrait les voies de la rédemption au connard interprété par Bill Murray dans *Un jour sans fin*, le cimetière de *Russian Doll* se transforme en lieu traumatique, chaque décès se faisant à chaque fois plus brutal et intenable. La mort

devient un cheminement psychanalytique, un moyen de dépouiller son héroïne de l'épaisse coquille qui la protège en exposant ses traumas (notamment dans une sublime scène d'accumulation compulsive de pastèques). Le jeu de répétitivité et d'altération conférant aussi un bel espace aux seconds rôles, qui empêchent la série de virer au one-woman-show. Loin d'être le produit millimétré qu'on imaginait, *Russian Doll* tient plutôt de la petite chose fragile et habitée.

MARIUS CHAPUIS

RUSSIAN DOLL
de LESLYE HEADLAND, NATASHA LYONNE et AMY POEHLER sur Netflix.

Photo/ Où est Charlie ?



Chaplin à Gstaad, en décembre 1952. PHOTO Y. DEBRAINE

Quand Charlie Chaplin s'installe en Suisse avec sa quatrième épouse, Oona O'Neill, fuyant le maccarthysme et les procès, il croise à Lausanne le jeune Yves Debraine qui lui indique un restaurant où l'on sert un bon poulet à la crème. Dès lors, il est autorisé à suivre Charlot. Debraine réalisera, pendant vingt ans, photos de famille et cartes de vœux, dans l'intimité du manoir de Ban où se trouve aujourd'hui le musée Chaplin's World. Dans ce livre-souvenir, c'est un Chaplin vieilli que l'on découvre entouré de huit enfants, mais toujours aussi facétieux et carrément grotesque sur des skis.

CLÉMENTINE MERCIER

CHAPLIN PERSONAL 1952-1973 d'YVES DEBRAINE
éd. Noir sur Blanc, 144 pp, 29 €.

FLORENCE LAZAR

TU CROIS QUE LA TERRE
EST CHOSE MORTE... 12|02 - 02|06|2019



JEU DE PAUME

Exposition organisée par le Jeu de Paume, Paris.

Le Jeu de Paume est subventionné par le ministère de la Culture. Il bénéficie du soutien de la Manufacture Jaeger-LeCoultre, mécène privilégié.

Médias associés :

À NOUS PRIÉS • ARTE • ARTE

JEU DE PAUME
1, PLACE DE LA CONCORDE - PARIS 8^e



TSUTOMU NIHEI, UNE RÉVOLUTION DE PALETTE

LIBÉ.FR

Tous les jeudis, sur Libé.fr, dans la chronique «la Prime à la casse», une BD vue par le petit bout de la lorgnette. Cette semaine, rencontre avec le maître de la science-fiction japonaise, Tsutomu Nihei, afin de comprendre comment celui qui a construit sa carrière en ex-

trayant des planches d'un noir furieux et saturé opère aujourd'hui en partant du blanc. Une révolution graphique qui va de pair avec une découverte de l'horizontalité et permet d'évoquer son refus du système de production industriel japonais ainsi que son envie de dessin. DESSIN T.NIHEI-KODANSHA

Série/ «Black Earth Rising», mal avisé sur le génocide rwandais

Brouillant les pistes, mélangeant responsabilités et inexactitudes, cette fiction britannique, où l'héroïne enquête sur le massacre des Tutsis, en dit long sur la méconnaissance des événements de 1994.

Voilà une série visiblement appelée à connaître un grand succès. Disponible depuis quelques semaines déjà sur Netflix, *Black Earth Rising* a reçu un accueil enthousiaste aussi bien en France qu'en Grande Bretagne, où le projet a vu le jour. Réalisé par Hugo Blick, figure montante des séries outre-Manche (acteur, scénariste et réalisateur, on lui doit notamment *The Honourable Woman*, en 2014), et produit par la BBC, ce thriller judiciaire aux multiples rebondissements mène le spectateur de la Cour pénale internationale (CPI) de La Haye jusqu'au cœur de l'Afrique, au Rwanda et au Congo voisin, en passant par Paris, Londres et Washington. C'est ambitieux, plutôt sophistiqué, avec notamment un recours assez judicieux au dessin graphique pour certaines scènes évoquant un lointain passé. Et même si certains critiques avouent avoir été parfois déroutés par «la complexité» du scénario, tous applaudissent devant cette saga qui évoque le «génocide rwandais et ses conséquences», lit-on souvent. Tout aussi encensée, la performance de l'actrice principale, Michaela Coel. Rendue célèbre par une sitcom sur Channel 4, elle campe ici une jeune juriste, Kate Ashby, persuadée d'être une rescapée du génocide, jusqu'à ce que ses enquêtes contre des criminels de guerre lui fassent découvrir «une autre vérité». C'est l'un des mots-clés de cette série, («tout le monde vous ment», explique un officiel rwandais à Kate Ashby). On y découvre ainsi beaucoup de secrets cachés, souvent couverts par la culpabilité ou le cynisme des Etats occidentaux. A moins que ce ne soit l'aveuglement ? A cet égard, la France est particulièrement mise à l'index (et avec raison) pour son rôle dans le génocide qui s'est déroulé

en 1994 au Rwanda. A voir les personnages français qui occupent une place centrale dans un ou deux épisodes, on se dit même que le réalisateur est bien renseigné, tant ils font référence à des hommes ayant réellement existé.

Fantaisiste. D'où vient alors le sentiment de malaise ressenti au fil du visionnage de la série ? Evoquer un génocide est toujours un sujet ultrasensible. La fiction britannique ne met pas en doute sa véracité, bien au contraire. Mais son véritable sujet n'est pas cette tragédie, plutôt ce qui a suivi, en particulier «l'autre vérité» : les massacres dont se seraient rendus coupables ceux-là mêmes qui ont arrêté le génocide de 1994. Ces héros maudits, soupçonnés d'être tombés du «côté obscur de la force», ce sont les combattants du Front patriotique rwandais (FPR, toujours au pouvoir à Kigali), accusés, dans la série, d'avoir eux aussi perpétré des massacres, deux ans après la fin du génocide. Lorsqu'ils ont franchi la frontière avec le Zaïre voisin, aujourd'hui rebaptisé république démocratique

du Congo (RDC). En soi, l'histoire est vraie : cette guerre a eu lieu et a entraîné tout l'est du Congo dans une dérive sanglante appelée à durer. Mais à l'origine, son déclenchement tient à la présence, dans les camps de réfugiés du Zaïre, des responsables du génocide toujours animés par la haine et la revanche. Face au silence de la communauté internationale, le FPR avait donc effectivement repris les armes pour démanteler ces camps. L'un des personnages de la série rappelle d'ailleurs ce contexte particulier en une phrase. On l'entend et on l'oublie. Car d'autres détails plus spectaculaires attirent notre attention. Ils sont parfois complètement faux. Il y aurait eu «six millions de victimes au Congo», nous répète-t-on... Cette estimation, depuis longtemps considérée comme fantaisiste, réapparaît pourtant fréquemment grâce à sa force subliminale évidente, en référence au nombre des victimes de la Shoah. Six millions de morts au Congo contre un million de victimes au Rwanda ? C'est bien ce match sordide qui est régulièrement brandi

par les négationnistes pour minimiser le génocide des Tutsis du Rwanda. Lequel n'est pas un «génocide rwandais», comme c'est si souvent écrit ces temps-ci, pas plus qu'il n'y a de «génocide allemand». Certes, jamais dans la série le terme de «double génocide» n'apparaît. Mais, tel un retour du refoulé, il resurgira dans la bouche de l'actrice Michaela Coel, qui affirme pourtant s'être beaucoup investie dans la préparation du film.

Amalgames. Lors d'une interview accordée au magazine *Télérama*, fin janvier, l'actrice évoque ainsi tranquillement «le génocide au Congo». Sans choquer apparemment le journaliste qui l'interroge. Quelques lignes auparavant, elle exprime en revanche ses doutes sur ce qui s'est passé au Rwanda. «Il est très difficile de trouver des témoignages définitifs, qui permettent de savoir sans l'ombre d'un doute ce qui s'est vraiment passé», explique-t-elle. On se frotte les yeux. C'est pourtant simple. Tant de livres et de films l'ont déjà expliqué depuis vingt-cinq ans : stigmatisée depuis

l'indépendance, la minorité tutsie du Rwanda, victime d'innombrables pogroms, devient en 1994 la cible d'une solution finale. Mais il est vrai que, dans la série, ça semble assez secondaire par rapport «à ce qui s'est passé après», au Congo. «Les négationnistes ne sont pas les seuls à être aveugles», affirme même l'un des personnages. Transposons un instant cette phrase dans un film évoquant la Shoah, et on imagine le tollé suscité. Et c'est bien le fond du problème : vingt-cinq ans après le drame, l'immense majorité des Occidentaux ignore encore ce qu'il s'est réellement passé au Rwanda. Du coup les inexactitudes et les amalgames de la série passent comme une lettre à la poste. Ajoutons que dans cette série tournée au Ghana (pour les scènes africaines), aucun des acteurs n'est rwandais. Aucun d'ailleurs ne ressemble à un Africain de la région des Grands Lacs. «Un peu comme si on avait tourné une saga suédoise au Portugal», note une Rwandaise sur Facebook. Mais, comme pour le reste, il faut le savoir pour le voir. Au fond, cette série ambiguë, mais bien ficelée, en dit plus long sur nos clichés et nos fantasmes que sur un génocide qui reste scandaleusement mal connu.

MARIA MALAGARDIS

BLACK EARTH RISING de HUGO BLICK 8 épisodes sur Netflix.



Dans *Black Earth Rising*, Kate Ashby (Michaela Coel) est persuadée, à tort, d'être une rescapée du génocide. PHOTO NETFLIX

IMAGES/



Excursion sur la planète Bava. PHOTO DR

Jeu/ «Genesis Alpha One», espace rare

Cette petite création d'un studio allemand parvient à mêler jeu de gestion et de tir en empruntant à la SF des années 70-80.

Genesis Alpha One s'adresse à ceux dont les rêves de science-fiction procèdent moins d'un désir de néons et de pistolasers que d'un trip pêche au homard géant en Alaska. Un futur où les navires couinent comme des sous-marins sous pressions et se présentent comme une enfilade de couloirs huileux où s'agitent des *space cowboys* aux mains calleuses. Les références, manette en main, sont nombreuses, évidentes et circonscrites aux années 70 et 80 : *Silent Running*, *Aliens*, *Cosmos 1999*... Des univers si fortement convoqués qu'ils enrichissent *Genesis* d'un contexte pioché dans la mémoire cinéophile du joueur. Première production du studio allemand Radiation Blue (composé de vétérans de *Hitman* ou *Spec Ops: The Line*), *Genesis* est un jeu modeste. Trop en attendre serait s'exposer à une déconvenue. Mais il y a une sorte de donquichottisme vidéoludique dans sa folle entreprise de marier de force des genres incompatibles pour faire naître le premier jeu de gestion spatiale en vue, FPS lorgnant le

tower defence avec une ossature de *rogue lite* (pas de panique : on va détailler). Dernier espoir d'une Terre devenue invivable, l'équipage dont on a la charge est missionné pour dénicher une nouvelle planète d'accueil dans le vide intersidéral. Pour ce faire, *Genesis* se présente d'abord comme un jeu de gestion : en vue surplombante, on élabore son arche flottante brique par brique. Une serre pour cultiver des plantes qui produiront les biotopes nécessaires à la survie, des récupérateurs de biomasse, un rayon tracteur afin de téléporter des débris et en moissonner divers matériaux, des quartiers pour l'équipage, un hangar d'où partira la navette chargée de récupérer des matières premières, une raffinerie pour les traiter, des espaces de stockage... Et des couloirs dans tous les sens et sur plusieurs niveaux pour unir tout ce fatras en un édifice évolutif – et susceptible d'être défendu avec peu de moyens. Comme dans tous les jeux de gestion, le joueur-écureuil se lance dans une course aux ressources pour améliorer son navire, afin de faire grossir son équipage pour mieux étendre son bâtiment. Un cycle interrompu par la mise en scène de la microgestion. Là où le genre exige un angle de vue très large, *Genesis* resserre son cadre sur une vue subjective. Après avoir construit son navire, on l'habite et on y déambule comme dans

un jeu de tir. Collecter des matières premières, c'est aussi prendre le risque de faire monter à bord des nuisibles qui se faufilent et pondent dans les souterrains du vaisseau au risque de tout flinguer. On passe donc une bonne partie de son temps accroupi dans un dédale de tuyauterie, lampe torche à la main, à chasser les nuisibles. Quand on ne s'aventure pas à la surface de planètes hostiles, en de magnifiques (et répétitifs) raids volés chez Mario Bava, époque *Planète des vampires*. On progresse d'autant plus prudemment que la situation peut dégénérer rapidement et est sanctionnée à la manière d'un *rogue lite* : game over sans possibilité de relancer une sauvegarde précédente, *Genesis* permettant seulement au joueur de conserver les «artefacts» précédemment découverts, afin de débiter une partie avec des bases plus solides. À l'image de ses cathédrales spatiales, le jeu de Radiation Blue est monumental et fragile, vaste et *cheap*. Fou dans sa manière d'empiler des boucles de gameplay, foireux dans sa façon de n'en creuser aucune suffisamment pour parachever ce qu'il fait miroiter. Des maladresses qu'on dépasse volontiers pour suivre ce désir ardent de briser les frontières.

MARIUS CHAPUIS

GENESIS ALPHA ONE
de RADIANT BLUE
sur PC, PS4, Xbox, 30 € env.

Petite Galerie !

L'ARCHÉOLOGIE — EN BULLES —



Jusqu'au 1^{er} juillet 2019
exposition au musée du Louvre

Billets sur ticketlouvre.fr - Adhérez sur amisdulouvre.fr

<http://petitegalerie.louvre.fr>

LOUVRE

IMAGES/

Art / Les malices de Mayaux

A Paris, une expo présente un concentré de l'artiste et traverse vingt ans de peinture figurative avec le même goût pour le double sens.

Comment résister à un sandwich à la Mayaux? A fortiori quand ce sandwich est garni de mortadelle, de cheddar et d'une belle tranche de nuit d'été parsemée d'étoiles (*Cheddar Mortadella Cosmos*, 2005)? La mini-rétrospective de Philippe Mayaux, à la galerie Loevenbruck, a des airs de festin que l'on goûte toile à toile, comme des mignardises fourrées de malice. Avec 21 petits tableaux, la plupart prêtés par des collection-



ADAGP, PARIS. COURTESY GALERIE LOEVENBRUCK

neurs, l'expo chronologique livre un maxi-concentré de l'artiste, né en 1961 à Roubaix. Et traverse vingt ans de peinture figurative dont la première toile, présentée comme

un tableau d'école, n'avait jamais été exposée. Aspic de rondelles jaunes, *Cherchez le homard I* (1989), contient déjà tout l'art plein d'esprit du prix Marcel-Duchamp 2006, sou-

vent versé dans le motif culinaire. Hommage à Duchamp justement, et à son mystérieux *A bruit secret* – Duchamp avait enfermé dans son ready-made un objet faisant du bruit –, le gâteau jaune de Mayaux est tout aussi énigmatique: on y cherche le homard comme une aiguille dans une botte de foin. Et si l'on ne voit pas le crustacé dans le gâteau en gelée, il faudrait encore que la preuve soit faite qu'il n'y soit pas. Pour cela, il faudrait goûter le met, ce que la galerie n'autorise pas. Sortes de diables en boîte, les toiles de Mayaux sont des jeux de pistes, des petites bombes à retardement. On ne sait jamais où et quand elles vont exploser à la figure. Il faut s'en approcher pour déceler là une paréidolie – une femme fontaine dans un paysage de montagne –, là une illu-

sion d'optique – un pélican dans un lapin – ou, ailleurs, un ravissant arbre à couilles dit «couillassier» en forme d'hélice ADN. Au fil des années, les tableaux cultivent toujours les doubles sens tout en abordant des sujets plus noirs (les rats, les monstres, les fantômes...) avec le même humour, goût de l'érotique et souci de l'équivoque. Ainsi distingue-t-on un papillon dans *Butterfly Divinity* (2018), une toile inspirée par les taches d'encre des tests de Rorschach. A moins que ce ne soit un dragon-cyclope qui nous nargue avec son œil unique.

CLÉMENTINE MERCIER

TABLEAUX 1989-2019
de PHILIPPE MAYAUX à la galerie Loevenbruck (75006).
Jusqu'au 16 mars.

Ciné / «Les Recrues», les débuts de Bertolucci



LES FILMS DU CAMELIA

C'est un premier film oublié, peut-être par son auteur même, en tout cas par les cinéphiles, jamais sorti en France, si l'on excepte les festivals et les rétrospectives. Le premier film en noir et blanc d'un jeune homme de 21 ans, qui sidère par sa maîtrise, sa puissance graphique et la fluidité de ses plans. C'est un film en noir et blanc, dans un parc à Rome jamais nommé, parfois en forêt, parfois au bord du Tibre, souvent la nuit. Et c'est le premier film de Bernardo Bertolucci, tourné en 1962 et qui ressort en salles, onirique et mystérieux, alors même que son sujet – la misère, le désœuvrement et le meurtre d'une prostituée – aurait pu le rattacher à une veine néoréaliste. Pier Paolo Pasolini a

écrit ce synopsis qu'il a offert à son assistant, Bertolucci. Lequel s'est approprié cette histoire qui commence dans un terrain vague envahi d'herbes folles et de morceaux de journaux au vent, où se trouve le corps inanimé d'une femme. Dès ce premier plan à la douceur inquiétante, on ne peut s'empêcher de songer à la fin de Pasolini retrouvé assassiné sur une plage d'Ostie sans que le motif ne soit jamais élucidé. Ici, le spectateur peut également perdre de vue la cause de l'assassinat, pour s'intéresser aux balades nocturnes des suspects présents au moment du crime, et interrogés en voix off dans un commissariat figuré par un mur blanc et un éclairage frontal. L'économie de moyen frappe, mais surtout l'enchaînement des histoires en boucle qui dévoile à chaque fois de nouveaux fragments sans jamais former un puzzle complet et sans cohérence avec les aveux des interpellés. Défilent un voleur à la sauvette, deux amis, un soldat, un type bien mis. Le meurtrier aura laissé à la femme sa bague et son sac. Scène de danse dans un long plan séquence hallucinant où l'assassin finit par être arrêté comme dans *le Conformiste*, que Bertolucci tournera dix ans plus tard; refuge sous le bruit d'un métro aérien comme dans *le Dernier Tango à Paris*: *les Recrues* anticipe des obsessions visuelles du cinéaste. Mais de même que la prostituée est montrée sans racolage, le cinéaste ne cherche ici ni motif à scandale ni à imposer une morale. Il observe en construisant des lignes et des rapports de plans, jusqu'alors inédits.

ANNE DIATKINE

LES RECRUES de BERNARDO BERTOLUCCI (1h 33), en salles.

Japan Expo 10^e VAGUE

22-24 FÉVRIER 2019

MARSEILLE CHANOT

VENEZ FÊTER LES 10 ANS DU FESTIVAL !

MANGA • ANIME • JEUX VIDÉO • COSPLAY
TRADITIONS • MODE • MUSIQUE • WEB CULTURE

Illustration : Aurore • © SEFA EVENT • Japan Expo est une marque déposée par SEFA EVENT • SEFA EVENT SASU au capital de 100 000 €, RCS BOBIGNY 493 919 146

Page 40 : Cinq sur cinq / **Les nouvelles Rika Zaraï**

Page 41 : On y croit / **Loane**

Page 42 : Casque t'écoutes ? / **Nicolas Mathieu**

MUSIQUE/

Melodifestivalen une folie suédoise

Benjamin Ingrosso, vainqueur 2018 du Melodifestivalen. PHOTO STINA STJERNKVIST. SVT



Quand la Suède fait son show

Pendant six semaines, tout le pays s'arrête pour le Melodifestivalen, l'émission qui sélectionne le candidat national à l'Eurovision en multipliant les chorégraphies millimétrées. Phénomène ultrapopulaire, le «Melfest» est la pépinière des stars suédoises.

Par
JULIEN MIGAUD-MULLER

C'était il y a presque un an. Le 10 mars 2018 à Stockholm, 14 millions de votes par SMS et téléphone sont enregistrés par la télévision publique lors de la finale du Melodifestivalen. Le peuple a tranché : il vient de choisir son candidat pour l'Eurovision. Six mois plus tard, 6,5 millions de Suédois seulement se déplaceront pour les législatives. Certes, on ne peut pas voter plusieurs fois aux élections, mais cela en dit long sur l'engouement de la Suède pour sa sélection nationale pour l'Eurovision. Et dans ce pays d'à peine 10 millions d'habitants, ça fait six décennies que ça dure ! «Le Melodifestivalen n'est pas que la simple sélection d'un candidat pour l'Eurovision. C'est aussi le show télé le plus spectaculaire de l'année», explique Christer Björkman, producteur de l'émission et ancien représentant de la Suède à l'Eurovision. Qu'ils soient dans leur pays ou à l'étranger, pour les Suédois, le Melfest est l'un des cimENTS nationaux : «Chez nous, on annule dîners et enterrements pour regarder le Melodifestivalen. Cela fait plus d'audience que les élections !» confie Veronika Wand-Danielsson, l'ambassadrice de Suède en France.

«Ça fédère le peuple suédois»

La dramaturgie s'étend sur six semaines au total : quatre présélections, un repêchage et une finale démesurée. Cette année, tout a commencé à Göteborg, le 2 février. Sept artistes débarquent sur l'impressionnant plateau télé monté au Scandinavium devant plus de 12000 personnes pour la première sélection. Et ainsi de suite chaque samedi. Le 9 mars, les survivants de ce sport olympique local s'affronteront devant plus de 30000 personnes au Friends Arena de Stockholm, l'équivalent du Stade de France. Rien que ça. Ces chanceux ont obtenu l'un des précieux billets qui s'arrachent en quelques heures chaque année, moyennant plus de 100 euros. Autant ont mis la main au portefeuille pour assister aux répétitions. Les autres se contenteront d'une bonne soirée télé. Deux

heures de show qui rendent dingue Daniel Nino-Cortes, 25 ans. Comme tout Suédois qui se respecte, il ne rate jamais une édition du «Melfest». «C'est entré dans notre culture. C'est une institution. Ça ne se loupe pas.» Veronika Wand-Danielsson appuie : «Ça fédère le peuple suédois. Même les "nouveaux Suédois" se mettent rapidement au Melodifestivalen. Ils comprennent vite le principe, les règles, le jeu des éliminations.»

Les parts de marché, elles, s'envolent : la première demi-finale cette année a été suivie par près de 75 % du public sur une chaîne qui plafonne à 25 % d'audience. Et il s'agit pourtant du pire lancement en dix ans... Jackpot assuré pour la SVT, la télévision publique, qui a décliné la marque Melodifestivalen sur des dizaines de produits dérivés. Jackpot aussi pour le Radiohjälpen, le Téléthon local, qui permet aux votants de donner s'ils le souhaitent une petite somme à chaque SMS envoyé. En 2018, près de 400 000 euros ont été récoltés.

Une fabrique de stars

Comme si les prime-times ne suffisaient pas, le Melodifestivalen est présent, partout, tout le temps. Thomas Ritter est la star du journal télévisé de TV4, plus grosse chaîne privée de Suède et principale concurrente de SVT. Lorsque la finale approche, il assume un changement net de la ligne éditoriale de son JT. «Il y a un intérêt immense pour le Melodifestivalen. Dans ses matinales, TV4 parle énormément des participants.» Imaginez-vous TF1 ouvrir son 20 heures sur la finale de Destination Eurovision, diffusé par France 2 ? Chez les Suédois, le Melodifestivalen est une information de première importance, au même titre que la nomination du Premier ministre, il y a quelques semaines. C'est d'ailleurs à cette période de l'année que la presse à sensation se vend le mieux : potins, couqueries, rumeurs, crises de nerfs dans les coulisses... Tout y passe. On ne parle que de ça !

Le Melodifestivalen, en plus de booster l'industrie musicale, crée d'immenses stars en Suède. Pour tout chanteur pop suédois, gagner ce concours, c'est décrocher le graal.



L'immense Friends Arena de Stockholm, ici pendant la grande finale 2018 du

«On suit la carrière de Carola depuis qu'elle a 16 ans [elle en a aujourd'hui 52, ndlr]. L'une de nos icônes nationales depuis 1999, Charlotte Perrelli, doit sa carrière au Melodifestivalen», détaille Daniel Nino-Cortes. Deux stars à paillettes, idoles des amateurs de schlager, ce style purement scandinave mêlant variété acidulée et pop mielleuse. Leurs chansons sont devenues comme elles : des standards de la musique suédoise. Pas une soirée à la maison ou en boîte sans que leurs tubes ne s'enchaînent. Ce n'est pas pour rien qu'elles ont désormais leur portrait dans le «Swedish Music Hall of Fame», l'équivalent musical des étoiles d'Hollywood Boulevard à Stockholm. Consécration : ces deux-là ont dans la foulée remporté l'Eurovision. C'est comme revenir en France avec la Coupe du monde... Mohombi, l'un des favoris de cette année, qui a notamment collaboré avec Jennifer Lopez ou Bob Sinclar, reconnaît que ce concours «représente énormément pour [lui] qui a grandi en Suède [il est né au Congo]» : «Après des années de scène à l'international, cela m'a permis de me reconnecter avec mes fans suédois. Cela booste non seulement ma carrière, mais aussi mon niveau personnel.» Le concours engendre également des dynasties. Benjamin Ingrosso, vainqueur de l'édition 2018, n'est autre que le neveu de la «reine» Charlotte Perrelli et le fils de Pernilla Wahlgren, candidate malheureuse à plusieurs reprises. Toute la famille a depuis sa propre émission de télé-réalité sur l'équivalent suédois de TF1. Le royaume aime ces contes de

fées. «En France, vous avez la tradition Miss France. Nous, c'est le Melodifestivalen», analyse l'ambassadrice.

Un géant cathodique

C'est pour ça que certains chanteurs tels que Måns Zelmerlow tentent leur chance cinq ou six fois avant de pouvoir enfin représenter leur pays... puis remporter l'Eurovision. L'une des candidates cette année en est à sa quatorzième participation depuis... 1963 ! Et tant pis si elle se casse encore les dents cette année : elle existe médiatiquement, et c'est ça qui compte. «Le Melodifestivalen est un énorme tremplin. Beaucoup d'artistes s'en servent davantage pour cela que pour participer à l'Eurovision. L'effet est immédiat. Les radios les passent en boucle», explique Christer Björkman. Une rampe de lancement et un pouvoir de come-back si puissant que SVT a reçu cette année 2295 chansons. Le producteur de l'émission détaille : «90 compositeurs ont écrit les chansons sélectionnées cette année. Beaucoup d'entre eux ont fait des hits mondiaux.» Des compositeurs tellement réputés que, chaque année, plusieurs pays s'arrachent leurs services pour écrire la chanson qui les représentera à l'Eurovision. Côté show, la télévision suédoise mise sur la démesure. Elle injecte des millions de couronnes. S'empare des plus grandes salles et stades du pays. Fait présenter l'émission par les plus grandes stars du pays. Cette année, on retrouve dans le quatuor d'animateurs Eric Saade et Sarah Dawn Finer, deux stars dont la carrière a explosé lors de précédents



Melodifestivalen, peut accueillir 30 000 personnes. PHOTOS STINA STJERNKVIST. SVT



Les présentateurs Sarah Dawn Finer et Eric Saade le 2 février.

Melodifestivalen. Quant à la scénographie des chansons, elles est travaillée comme s'il s'agissait de clips en live. C'est sans aucun doute ce professionnalisme et ce savoir-faire qui font toute la différence. «L'une des grandes forces de la Suède est de clouter ses mises en scène des mois avant», explique Steven Clerima, nouveau chef de la délégation française à l'Eurovision. La performance millimétrée de l'an dernier n'a pas bougé entre la finale suédoise en mars et la finale de l'Eurovision en mai.»

D'ailleurs, France 2 assume avoir regardé de près ce géant cathodique suédois pour mon-

ter Destination Eurovision. «Le Melfest fait rêver de par sa puissance, c'est la référence absolue, explique Steven Clerima, on ne peut que s'en inspirer.» Sur la forme, mais aussi sur le fond. La mécanique est quasi similaire : «Avec les équipes d'ITV Studios France [les producteurs de Destination Eurovision], nous avons notamment emprunté la double mécanique de votes jury international-public.» Début mars, cette parenthèse musicale qui donne le sourire à tout un pays va toucher à sa fin. Enfin, pas tout à fait, car l'Eurovision approche à grand pas. Autre passion nationale... ◆

LA DÉCOUVERTE



CAMILLE LEMONNIER

Fastlanes
lignée hip house

Hip-hop et house. Pourtant issus de la même racine électronique avec Kraftwerk comme grand-papa (cf. *Planet Rock* d'Afrika Bambaataa), les deux mondes se sont longtemps ignorés. Enfin, soyons justes, c'est surtout ici en Europe que le monde house a maintenu au début un sas hermétique avec les cousins rappeurs. Mais outre-Atlantique les hits rap *I'll House You* des Jungle Brothers ou *Come Into My House* de Queen Latifah s'en donnent à cœur joie, à la fin des années 80, pour réunir les deux «posses», fidèles ainsi au *Peace, Love, Unity and Having Fun* de la Zulu Nation de Bambaataa.

Trente ans plus tard, Fastlanes procure de nouvelles couleurs à ce salutaire mélange des genres. Au départ, Maxime et Baptiste, deux DJ producteurs de house music mais aussi fondus de rap US. Par la magie des Internets, ils entrent en rela-

tion avec deux MC américains, Cans et D-Johns. Première collaboration en forme d'échange de fichiers puis, très vite, le duo parisien débarque à Poughkeepsie (où ça?) pour poser ses machines devant les rappeurs. L'alchimie fonctionne. Au point que les deux paires distinctes se sont transformées en quatre mousquetaires au sein de Fastlanes, dont le premier album a vu le jour l'an dernier.

Mais c'est vraiment avec ce nouvel EP que le projet séduit réellement. L'alliance a trouvé sa voix et son originalité, parce que les deux électroniciens ont su parfaitement intégrer sonorités et même beats house au flow impétueux des MC, comme sur le sensuel *Summertime* à l'alcure de mini-tube. Tous ensemble, tous ensemble, ouais, ouais!

PATRICE BARDOT

FASTLANES 14th Boys
(La Bergerie/Gum Club).

LA RÉÉDITION

Curtis Mayfield «Keep On
Keeping On, 1970-1974»

Parmi les enfants prodiges de la soul et du rhythm'n'blues (le vrai pas le r'n'b), on cite en premier

Michael Jackson et Stevie Wonder, plus rarement Curtis Mayfield qui rejoint The Impressions en 1956, à seulement 14 ans. Pas mal. Mais en 1969, il y a toujours juste cinquante ans, il prend le large pour se lancer dans une fructueuse carrière solo avec comme point d'orgue son plus grand succès, la BO du film blaxploitation *Superfly* en 1972.

Alors que l'on honorera également à la fin de l'année les

vingt ans de sa disparition, ses quatre premiers albums (hors *Superfly*) sont réédités en coffret quatre CD ou quatre vinyles tous remasterisés. Avec une pré-

férence pour le premier, so- brement intitulé *Curtis*, où, derrière le formidable hit *Move On Up*, percent toujours les considérations sociales et politiques, comme sur la far- amineuse ouverture (*Don't Worry*) *If There's a Hell Below, We're All Going to Go* à écouter le poing dressé. A soul- gner que ce brûlot sort quand même un an avant le fameux *What's Goin' On* de Marvin Gaye. On dit ça, on dit rien.

P.Bt



**KEEP ON
KEEPING ON:
CURTIS
MAYFIELD
STUDIO ALBUMS
1970-1974
(Rhino Records)**

MUSIQUE/



BOY HARSHER

Fate

La joie de vivre (on plaisante) qui se dégage de cette vampirisante et néanmoins excellente darkwave électronique correspond bien à la relation tumultueuse qui agite le duo créateur Jae Matthews et Augustus Miller. Ah, les joies du couple.

WHITE LIES

Tokyo

Sans trop savoir pourquoi on pense à *Big in Japan* d'Alphaville en découvrant cet agréable single d'un trio britannique néo-new wave qui sort son cinquième album. Étrangement, ce n'est pas désagréable.

CINQ SUR CINQ



Keren Ann, de retour le mois prochain avec un nouvel album chanté en français, une première depuis 2004. PHOTO BENOÎT MELET

L'amour des lamentations

Focus sur cinq chanteuses israéliennes pleines de panache.

Elles ne se sont pas toutes réfugiées dans la variété sirupeuse (Ofra Haza et son tube mondial *Im Nin'Alu* en 1985, Noa une décennie plus tard) ou le kitsch de l'Eurovision (Dana International, Netta l'an dernier). La scène féminine israélienne ne manque ni de panache ni d'audace. Et ces cinq filles-là n'ont vraiment pas besoin de chanter

«sans chemise et sans pantalon» pour nous attirer dans leurs filets.

1 Roni Alter

Elle s'est invitée, le 8 février, comme révélation aux Victoires de la musique. Juste sur la base d'un EP. L'album *Be Her Child Again*, dominé par une voix altière et des arrangements d'une clarté aveuglante (excellence et cohérence de l'ensemble dues en partie à l'implacable doublette Clément Ducoil-Maxime Le Guil), est sorti le jour de la cérémonie. Grandie entre les disques de Billie Holiday, Ella Fitzgerald et la passion dévorante du père – compositeur de bandes originales et cinéaste – pour Randy Newman, Roni Alter est passée par la chorale classi-

que et l'école de jazz avant de s'installer à Paris en 2012. Tandis qu'elle ne cesse d'opérer de remarquables allers-retours entre la sobriété folk et la fluidité pop, la genèse du disque est fondée ici sur les racines. Elle dit notamment le harcèlement sexuel vécu lorsqu'elle était enfant (*Devil's Calling*) et l'incompréhension de la relation avec sa mère (*Save Me*). Mais si Roni Alter continue d'offrir des chansons aussi élégantes et accrocheuses, on sera nombreux à vouloir bientôt l'adopter.

2 Keren Ann

Evidemment qu'elle est plus que jamais identifiable, Keren Ann. A la suite de son immense contribution au retour d'Henri Salvador au

début des années 2000 (l'album *Chambre avec vue*, coécrit avec Benjamin Biolay), la Franco-Israélienne s'est taillé une place de choix dans le paysage de la pop. Du moins du côté des initiés. Multipliant les projets parallèles à destination d'autres disciplines, elle revient le mois prochain avec *Bleue*, son huitième album, le premier en français depuis *Nolita* en 2004. Keren Ann n'y a jamais aussi bien chanté. Voix enveloppante et précieuse. Disque à la mélancolie cotonneuse, plein de cordes sensibles et de nappes laconiques, riche de quelques fulgurances (*le Goût d'inachevé*, en duo avec David Byrne, et le fringant *la Mauvaise Fortune*), mais un brin monocorde et à l'émotion distante.

3 Noga Erez

Sombre et analgésique, la musique de Noga Erez n'est d'apparence pas toujours très aimable. Produite par le *beatmaker* Ori Rouso, la jeune femme a rejoint Tel-Aviv à l'âge de 18 ans et a vite délaissé son attrait pour le jazz. Artiste en liberté donc, délivrant des messages politiques dans ses morceaux et souvent comparée à FKA Twigs. Son album *Off the Radar*, paru en 2017, est une vraie petite bombe à retardement qui se déploie en volutes répétitives et intoxicantes, en secousses insidieuses et en beats décalés. Chez elle, de l'apesanteur vénéneuse et du décollage à la verticale, de l'acid-house minimaliste et du trip hop à l'exquise torpeur. Morceaux âcres, mordants et sur lesquels chacun est libre de poser ses propres dispositions.

4 Ester Rada

Née en Israël de parents juifs éthiopiens, Ester Rada a plusieurs cordes à son arc puisqu'elle est aussi actrice dans son pays. Elle attire surtout comme un aimant toutes les ondes sonores de la planète. Celle que les mirauds pourraient confondre avec Grace Jones brasse une mixture de soul-afrobeat-raw funk-jazz à la robe cuivrée et saupoudrée de groove éthiopien. Il y a aussi la voix à la justesse savoureuse et la profondeur chaleureuse. Il y a l'album *Different Eyes* (2017) qui a des allures rétro mais qui n'est pourtant pas étanche à l'air du temps avec ses contours pop. Un melting-pot judicieusement dosé qui s'apparente à un cocktail qu'on goûterait autant pour l'ivresse que pour le simple rafraîchissement.

5 Lior Shoov

Même l'étape tant redoutée de l'enregistrement du disque, elle l'a passée l'an dernier avec brio. Parce que cette fille à l'expressivité affolante, formée aux arts de la rue et des clowns, prend une dimension hors norme sur scène. Si unique qu'on ne l'imaginait pas capable de pouvoir graver un objet dans le marbre. Lior Shoov courtise l'imagination, l'improvisation et la théâtralité. Des concerts ? Plutôt des performances. Elle est physique, son corps est traversé par le chant. Elle est funambule, du mime à la parole, du bourdonnement à des bruits de bouche. Elle est élastique, sa musique ne tient qu'à un souffle. Elle est ludique, son artillerie d'instruments n'est pas toujours des plus traditionnelles (tubes en plastiques, jouets, bouteilles, senza, clochettes). Lior Shoov, une amazone poétique du tendre et du décalé.

PATRICE DEMAILLY

LA FEMME

L'Hawaïenne

Ah tiens, deux ans après *Mystère*, l'agité collectif à géométrie variable est de retour. Huit minutes d'un slow ténébreux et vaguement inquiétant. Comme l'impression irrésistible d'être hypnotisé par le tamouré des femmes polynésiennes. On s'y croirait.

THE SPECIALS

Vote For Me

Entre ska, punk et politique, The Specials fut l'un des groupes anglais essentiels de la fin des années 70. Trois de ses membres, dont le chanteur bipolaire Terry Hall, sont de retour et il y a de quoi se réjouir, comme le prouve ce morceau faussement nonchalant.

LUCY DACUS

La Vie en rose

L'Américaine «indie-folk» Lucy Dacus publie une nouvelle version, un peu lente et sombre, mais toujours en français, du classique de Piaf. Rien qui puisse faire de l'ombre à l'original ou à la géniale version de Grace Jones, mais une jolie curiosité.



Retrouvez cette playlist et un titre de la découverte sur Libération.fr en partenariat avec Tsugi radio

LA POCHETTE

Massive Attack petit scarabée devenu culte

Cette pochette a marqué l'épopée trip-hop des années 90. Alors que «*Mezzanine*» fête ses 20 ans avec une réédition collector et une série de concerts, retour sur une petite bête immortalisée par le photographe star Nick Knight.

Le photographe. Il est anglais, l'un des photographes de mode les plus prisés au monde, et il s'est spécialisé dans les clichés colorés, ultraretouchés et fantasmagoriques. Mais Nick Knight est également à l'origine de portraits cultes de musiciens, qui se sont souvent retrouvés sur la pochette de leurs albums, comme *Homogenic* de Björk, *Aladdin Sane* de Bowie, *Paris ailleurs* d'Etienne Daho, de nombreux disques cold wave des années 80 ou, plus récemment, *Born This Way* de Lady Gaga... Même Marc Lavoine a eu droit à son cliché diaphane pour son troisième album, *les Amours du dimanche*.

3D. Robert Del Naja, alias 3D, a toujours mêlé ses œuvres (peintures, collages, graffitis...) à la musique de Massive Attack. Et cela comprend évidemment les pochettes des premiers albums du groupe, *Blue Lines* et *Protection*. Pour *Mezzanine*, il fallait se démarquer. «*Je crois que même Oasis utilisait la même police de caractères que nous*, a-t-il expliqué au magazine anglais *Q*. *On voulait reconstruire notre identité visuelle car elle ne nous paraissait plus vraiment unique.*» Exit les peintures – qui reviendront en nombre pour *Heligoland* douze ans plus tard –, 3D veut de la photo. Impossible de savoir si le noir et blanc faisait partie de la commande initiale, mais ça lui a forcément facilité les choses : 3D est daltonien et, selon la légende, ses premiers dessins le représentaient avec des cheveux verts à côté d'un pin de Noël marron.



MASSIVE ATTACK
Mezzanine
(Mercury/
Universal)

Le scarabée A l'époque, 3D est, de son propre aveu, obsédé par les araignées, plus précisément les motifs s'étalant sur leur abdomen et leur dos – parfait pour illustrer l'avant et l'arrière d'un disque. Mais son acolyte Daddy G et lui n'arrivent pas à se mettre d'accord, comme souvent dans l'histoire du groupe. C'est là qu'ils appellent à l'aide la star nationale Nick Knight, qui propose un petit pas de côté en leur montrant des clichés de scarabée : diplômé en biologie (!), le photographe avait immortalisé ces insectes pour une expo au

Musée d'histoire naturelle de Londres en 1993. 3D accroche, surnomme la bestiole «Angel» (par ailleurs le titre du premier morceau de l'album) bien qu'il s'agisse d'un scarabée capable de couper un doigt avec ses grosses pinces. Nick Knight réalise ensuite un collage à coups de photocopies pour intégrer des éléments métalliques à son squelette, histoire de rendre l'ensemble encore un peu plus inquiétant et distordu... Et la pochette culte de *Mezzanine* est née.

CLÉMENCE MEUNIER

ON Y CROIT



BENJAMIN DECOIN

Loane full sentimentale

Huit ans après «le Lendemain», la Parisienne revient introspective mais sans sensiblerie avec un subtil album de chansons pop.

Une carrière se résume souvent à une question de timing. Difficile d'être à l'heure. Surtout lorsqu'on est trop en avance sur les airs du temps, le risque d'être incompris est

grand. C'est un peu l'histoire des deux albums de Loane, *Jamais seule* (2008) et *le Lendemain* (2011) qui développent chacun une belle pop électro-synthétique mais sortent à une époque où la chanson française n'était pas encore prête aux habiles métissages qui la nourrissent aujourd'hui. Même si la participation de la légende Christophe à *Bobby* lui offre un mini-tube. Depuis, plus rien. C'est long huit ans. Surtout lorsque l'on voit débarquer dans le game une certaine Lo«u»ane, pour compliquer un peu plus les choses. Mais la pianiste de formation n'est pas restée au bord de la route. Elle a pris le chemin des Etats-Unis dans le sillage d'une histoire d'amour qui, comme chacun sait, doit se terminer mal en général. Au milieu de ces grands espaces qu'elle sillonne en compagnie

du groupe pop indie Wilde Belle, la chanteuse trouve de nouvelles sources d'inspiration, élargit aussi le cercle des influences musicales vers les divas mi-r'n'b mi-électronique FKA Twigs ou Banks. Et puis, délaissant son instrument de prédilection, elle s'entiche d'une vieille Gibson achetée d'occasion sur un marché aux puces.

De retour *alone* à Paris, elle met en forme ses idées pour ce disque d'introspection entre lumière et mélancolie, constructions organi-

ques et subtiles manipulations synthétiques, au registre proche de l'indie pop. Un manifeste sentimental mais sans sensiblerie, conçu de A à Z par la Parisienne, qui a quand même convié quelques copains à participer cette sorte de journal intime. Notamment le réalisateur Michel Gondry, qui duettise avec elle sur l'ingénu et tubesque *Ne m'oublie pas*, ou l'excellent Olivier Marguerit alias O, qui prête son grand ta-

lent d'arrangeur à la lumineuse conclusion *Andrea*, ode à sa petite fille. Avec sa voix touchante moitié cassée moitié voilée révélant instantanément ses fêlures et son sens poussé de «la» mélodie, Loane s'élève sans peine au-dessus du tout-venant de la chanson française actuelle. Définitivement, Loane sans «u».

PATRICE BARDOT



LOANE Alone (Huit
Heures Cinq/Kuroneko)

Vous aimerez aussi

FRANÇOISE HARDY
En anglais (1968)

Composé majoritairement de reprises de classiques anglo-saxons, une curiosité magistralement pop.

YVES SIMON
Macadam (1976)

Redécouvert récemment à la faveur d'une compilation hommage, le chanteur-écrivain adore les grands espaces folk-pop américains. Voyage, voyage.

BEACH HOUSE
Bloom (2012)

On appelle ça de la dream pop, faute de mieux. Mais il est vrai que la chanteuse Victoria Legrand nous entraîne très haut dans le ciel.

CASQUE T'ÉCOUTES ?

Nicolas Mathieu

Ecrivain

«Je suis pris de convulsions quand j'entends Dire Straits»

Dans une scène paroxystique de *Leurs Enfants après eux*, prix Goncourt 2018, des adolescents dansent sur le *Smells Like Teen Spirit* de Nirvana comme si leurs vies pouvaient ne plus être les mêmes au matin. Nicolas Mathieu a glissé de nombreux clins d'œil générationnels dans son formidable roman. Mais quel est son rapport à la musique ?

Quel est le premier disque que vous avez acheté adolescent avec votre propre argent ?

Le *Greatest Hits II* de Queen. Je crains de l'avoir revendu à un pote quelques années plus tard pour acheter de quoi fumer. J'ai eu une puberté assez difficile...

Votre moyen préféré pour écouter de la musique ?

Je suis abonné à un truc de streaming. Mais j'aime bien l'aléa de la programmation de l'autoradio. Le possible alignement des planètes quand, sur une voie rapide, la nuit, débute le morceau idéal.

Le dernier disque que vous avez acheté ?

A Noël, on m'a offert l'album posthume de Johnny. Mon dernier achat doit remonter à 666.667 *Club* peut-être, de Noir Désir.

Où préférez-vous écouter de la musique ?

Dans ma voiture.

Un disque fétiche pour bien débuter la journée ?

Je ne suis pas trop du matin. Je dors avec des boules Quies et il m'arrive de les garder sous la douche. C'est vous dire...

Avez-vous besoin de musique pour travailler ou de silence ?

Pas de musique pour écrire. Il m'arrive d'écouter certains titres



BERTRAND JAMOT

pour me procurer des émotions spécifiques ou raviver une ambiance. La BO de *Drive* m'a servi pour finir mon premier roman.

La chanson que vous avez honte d'écouter avec plaisir ?

Voyage, voyage. Je me sers de la version de Soap&Skin pour faire passer le truc, mais c'est une ruse.

Le disque que tout le monde aime et que vous détestez ?

La magie de *Blonde on Blonde* m'est relativement indifférente.

Le disque pour survivre sur une île déserte ?

Bach, *la Passion selon saint Matthieu*. J'ai une écoute absolument pas savante de ce genre de musique, mais je ne m'en lasse pas.

Quelle pochette avez-vous envie d'encadrer chez vous comme une œuvre d'art ?

Le dos de *Songs of Leonard Cohen*. **Un disque que vous aimeriez entendre à vos funérailles ?**

Du ciment sous les plaines, de Noir Désir. Pour boucler la boucle. C'est sans doute le premier album que j'ai écouté avec ce sérieux que mettent les adolescents quand ils commencent à s'intéresser à la musique pour de bon.

Préférez-vous les disques ou la musique live ?

Sur 800 personnes, je suis toujours le seul qui ne parvient pas à battre des mains en mesure. Donc plutôt des disques.

Votre plus beau souvenir de concert ?

Gossip à un festival des Inrocks, du côté de Pigalle. Ma copine m'y avait entraîné. La salle était pleine de petits cons avec des mèches et

des Stan Smith, de meufs super bonnes et ultraméprisantes, d'archis qui gagnent 6 000 balles et portent des bleus de travail... J'ai voulu me tirer illico. Et puis le concert a commencé et tout est devenu complètement dingue.

Citez-nous les paroles d'une chanson que vous connaissez par cœur ?

«Hé Manu rentre chez toi, y a des larmes plein ta bière.» Manu de Renaud.

Quel est le disque que vous partagez avec la personne qui vous accompagne dans la vie ?

Girl From the North Country de Johnny Cash et Bob Dylan.

Le morceau qui vous rend fou de rage ?

Je suis pris de convulsions quand j'entends les premières mesures de *Walk of Life* de Dire Straits.

Le dernier disque que vous avez écouté en boucle ?

C'était il y a pas mal de temps. Et ça allait très mal. Mal comme quand tout est fini. C'était *la Superbe* de Benjamin Biolay.

Le groupe dont vous auriez aimé faire partie ?

The Clash. Mais j'aurais pas tenu le rythme.

La chanson ou le morceau de musique qui vous fait toujours pleurer ?

The River.

Recueilli par
ALEXIS BERNIER

SES TITRES FÉTICHES

SIMON GARFUNKEL

The Sound of Silence (1964)

TOWNES VAN ZANDT

Tecumseh Valley (1968)

SERGE GAINSBURG

Initials B.B. (1968)

L'OBJET



Juke-box revival

Signe que la folie du vinyle a atteint un nouveau stade, le mythique Wurlitzer appartient désormais définitivement au passé, remplacé par de nouveaux juke-box qui allient l'utile au somptueux. Conçu dans un petit village breton, le «Jukebox moderne» entend projeter le mange-disque pour adulte dans un XXI^e siècle chic et connecté: pilotage à distance via smartphone, chargeur de 20 disques (rangement pour 200), meuble de qualité, version hi-fi embarquée ou enceintes colonnes... Un superbe objet pour l'instant hors de portée financière, son prix (stratosphérique) variant de 10 900 à 13 500 euros selon les modèles.

www.orpheum.com

L'AGENDA

16-22 février



■ *How to love?* La question amène évidemment de multiples réponses. Que ce ludique festival parisien essaie joliment de traduire sur le plan visuel (BD, illustration) et bien entendu musical. Comme cette affiche éclectique avec la volcanique Myss Keta, que l'on pourrait comparer à un mix entre MIA et Aya Nakamura, les Anglais pop barrés d'Easy Life et **Godzilla Overkill**, l'enfant fou de PNL et Christophe. Eclectique, on l'a dit. (Ce samedi à Paris, Petit Bain.)

■ On aime bien ce créneau horaire de 15 à 23 heures qui permet de danser un dimanche en toute quiétude sans (trop) penser au boulot du lendemain. Merci à la merveilleuse DJ **The Black Madonna** (photo), coutumière d'une proposition festive à destination du second, voire du troisième âge. Il est où l'after? (Ce dimanche à Paris, Cabaret Sauvage.)

■ Audincourt, petite ville tranquille du Doubs connue pour avoir enfanté les footballeurs Camel Meriem et Benoît Pedretti, mais aussi Daniel Beretta, la doublure voix d'Arnold Schwarzenegger, se remettra-t-elle du passage dans ses murs des furieux parisiens electro-cold **Ren-dez-Vous**? Pourvu qu'ils ne se jettent pas tout nus dans le Gland. Oui, le ruisseau qui arrose la commune. (Ce jeudi à Audincourt, le Moloco.)

Hall of fame



Page 46 : John Freeman / Rencontre avec le poète new-yorkais

Page 47 : Nguyễn Binh Phuong / Hanoi couleur ciel

Page 50 : Jean Talon / «Comment ça s'écrit»

LIVRES

Autant en emporte le ventre

Gérard Oberlé dans son manoir

Par **JACKY DURAND**

Envoyé spécial

à Montigny-sur-Canne (Nièvre)

Photo **CLAIRE JACHYMIAK**

En littérature comme en serrurerie, il faut se méfier des doubles : les hommes sont comme des clés dont les copies ouvrent parfois mieux les portes de la connaissance que l'originale. Prenez Gérard Oberlé, 73 ans, écrivain ogre de savoirs et de bonnes choses à boire et à manger, bibliophile insatiable et œnophile exigeant, amoureux des grands papiers et des cépages. Il nous revient avec *Heptaméron avec chardonnay* où rempile Claude Chassignet, son personnage fétiche depuis son premier roman, *Nil rouge*, paru à la lisière du siècle barbare des réseaux sociaux où Gérard Oberlé ignore toujours l'usage personnel du mail. A l'oreille, Chassignet, ça sonne un peu comme un vieux copain de régiment ou de comptoir, mais ce Chassignet-là a des lettres, un manoir morvandiau et une cave exclusivement bourguignonne. Gérard Oberlé l'a équipé d'un pedigree honorable puisqu'il s' imagine avoir pour ancêtre Jean-Baptiste Chassignet (1571-1635), poète baroque franc-comtois, auteur du *Mépris de la vie et consolation contre la mort*. Pour son descendant présumé, «les vignerons comme les poètes et les acteurs de cinéma continuent de vivre aussi longtemps qu'on peut boire leurs vins, lire leurs recueils et voir leurs films. Excuse-moi Oberlé, de préférer pareille banalité devant un sentimental rétrograde comme toi», dit-il dans *Bonnes Nouvelles de Chassignet*, le précédent recueil paru en 2016.

Oberlé est le conteur de sa propre vie dans les mots de Chassignet. Le premier convoque le second dans ses cahiers manuscrits qui feront ses livres. Son personnage reçoit l'écrivain en voisin du Morvan et vice-versa pour causer, boire et manger. «En attendant l'heure du dîner, nous inspectons parcs et potagers, nos bibliothèques et nos caves. Puis nous vidons quelques flacons en bavardant de choses

Suite page 44

LIVRES/À LA UNE

Gérard Oberlé dans son manoir

Suite de la page 43 et d'autres, avec une préférence pour les sujets cocasses, les histoires absurdes, les nouvelles extravagantes. Au lieu de vitupérer l'époque comme de vieux ronchons, nous nous en amusons en portant des toasts à la santé des renards, des sangliers, des blaireaux et des ragondins», écrivait-il dans *Bonnes Nouvelles* de Chassignet où son héros passait l'hiver à épier une mystérieuse baronne sous les lustres fanés de l'Old Cataract, «un vieux palace, une antiquité victorienne» où il avait ses habitudes à Assouan, dans le sud de l'Égypte.

Patois morvandiau

A la manière de l'*Heptaméron* de Marguerite de Navarre, celui de Gérard Oberlé se compose de sept journées et de sept nouvelles qui embrassent une belle galerie de caractères où se succèdent un prof mythomane et réac addictif à *Mediart*, un jeune thésard qui se tape l'incruste chez Chassignet, une Bovary à cheval, une lectrice empoisonneuse, des corbeaux vengeurs, un écrivain mariné à mort dans le chablis et un roi déjanté de la grande banlieue parisienne. Tout cela fleure la comédie humaine aussi affreuse et drôle à survivre qu'elle est gouleyante à narrer. Il y a du *Voici* de chef-lieu de canton et du gotha et des potins d'un *Raboliot* bourguignon dans les récits de Chassignet. Mais aussi des éclats de lucidité toujours à vif: «En général, j'évite de revoir les amis de jeunesse trente ans plus tard. On vieillit moins vite quand on n'est pas confronté aux vestiges du passé», glisse le narrateur entre deux gorgées du chablis avec lequel il porte un toast à un ami défunt. Le tout est écrit dans une langue aussi vaste qu'un lit à baldaquin, donc intimidante au premier soir où l'on s'y couche mais aussi accueillante qu'un bordel pour légionnaires quand il s'agit de jacter le patois morvandiau, le latin des humanités et les riches heures de la haute cuisine. Car Oberlé connaît autant son Gaffiot que son Escoffier quand il s'agit de prendre langue et papilles avec Chassignet pourvu d'une gouvernante cuisinière, Mireille Larroque, qui entertera tous les Ginette Mathiot et les Bocuse de la Création avec ses soufflés aux écrevisses, ses quenelles de brochet et ses bombes glacées. Ces deux-là savent se tenir à table, et aussi après, quand ils convoquent d'autres quilles qui leur tiennent lieu de citrate de bétaine durant leur causerie digestive. Parfois, Mireille Larroque sonne la fin de cette partie dûment imbibée. «Viens, gamin, c'est l'heure d'aller au lit!» dit-elle en s'adressant à Chassignet. Elle

donne du «mon grand», «mon grandet» au narrateur, qui explique: «La vieille nounou m'avait en quelque sorte adopté moi aussi, en m'assignant un emploi de grand frère. Le rôle ne me déplaisait pas. Comme Chassignet, j'avais perdu ma mère à la fin de mon adolescence. Je n'ai jamais éprouvé le besoin de la remplacer. Le statut d'orphelin célibataire me convenait tout à fait. Ce qu'on appelle l'esprit de famille n'est pas mon fort, mais hériter sur le tard d'un frangin et d'une marâtre de ce calibre, c'est gagner le gros lot juste avant la clôture de la loterie.»

Gérard Oberlé malaxe donc son vécu et sa fiction dans une glaise ambiguë qui nous colle à ses nouvelles. Il devient urgent de prendre le chemin du Morvan pour labourer les terres de l'écrivain et de son personnage. Pour aller chez Oberlé, il faut longer un quai infini jusqu'à un tortillard esseulé dans un petit matin frisquet où le givre voile le ballast. On ne se bat pas pour occuper les banquettes du Dijon-Nevers qui commence par longer les vignes brunes de la Bourgogne vineuse. Après Beaune, le train oblique vers les terres plus prolétaires de Montchanin et du Creusot avant de grimper dans les collines du Morvan où il sillonne des paysages bordés de haies courtes et de forêts dénudées. A Cergy-la-Tour (Nièvre, 1800 habitants), la gare joue désormais à guichet fermé et le bistro du double expresso embaume la langue de bœuf sauce piquante qui mijote pour le menu du midi. Pour un peu, on aurait posé un lapin à Gérard Oberlé histoire de se taper le cinquième quartier du bœuf. A une poignée de kilomètres de Cergy-la-Tour, il habite le manoir de Pron depuis 1976 et son envie de quitter Paris et sa librairie fondée en 1971 pour «pouvoir aller pisser dans l'herbe». On y accède par une allée plantée de chênes majestueux tout droit sortie du décorum du *Thérèse Desqueyroux* de Georges Franju (1962). Façade beige, volets gris, on dirait une maison de maître, sauf que derrière les murs épais ce sont les livres qui règnent en éditions originales, du sol au plafond, dans la thébaïde de l'un des meilleurs experts de France en ouvrages anciens. Un feu de grosses bûches paresse devant le canapé en cuir du salon. Gérard Oberlé est vêtu de sombre, glabre et imposant comme le Brando d'*Apocalypse Now*. Il convoque d'emblée un bâtard-montrachet 2007, grand cru, «une année difficile». Son associé, Tristan Pimpneau, le goûte, dubitatif. Verdict: «Il est un peu mort. Je vais en chercher un autre». La cuvée 2009 illu-



Gérard Oberlé écrit dans *Itinéraires spiritueux*: «A cause de mes lectures, ma vie fut romanesque. Entendez

mine les verres à côté d'une petite terrine de porcelaine blanche où Gérard Oberlé a préparé des anchois de chez Roque à Collioure: «Je les fais dessaler, je les mets à l'huile d'olive et j'ajoute du persil». La recette lui vient du Val d'Aoste et de ses amis Renzo et Maria, «des voluptueux» qui le convoquaient à 3 heures de l'après-midi pour le dîner du soir, avec au préalable un massage dispensé par madame avant d'aller choisir les vins. Gérard Oberlé raconte cette épopée gastronomique à faire pâlir de jalousie Chassignet dans *Itinéraires spiritueux* (Grasset, 2006), son livre sans doute le plus autobiographique: «Toi qui vis dans les livres, tu ne trouves pas que ma cave ressemble à une bibliothèque?» lui demande son hôte italien. «L'éclat des anciennes reliures répond à celui plus smaragdine des bouteilles dans leur crypte. Les anciennes bibliothèques et le sous-sol de la Bourgogne sont des Wunderkammern [des «cham-

bres d'émerveillement», ndlr] qui ont des mystères en commun», médite l'écrivain avant de s'attaquer dans son récit à une «débauche» d'anchois frais *al verde*, d'aubergines au four, d'artichauts farcis, de salades de calamars, de roulades de bresaola au fromage de chèvre, de langue séchée... et au plat de résistance: un lapin à la florentine.

«Gueule d'ange»

«Je suis un enfant de l'après-guerre né dans cette corne d'abondance qu'est l'Alsace», souffle Gérard entre l'excuse et la jouissance. Il a appris à lire dans le *Messenger boiteux*, cet almanach édité et colporté dans le grand Est depuis le XVII^e siècle. Il a construit des «cabanes de livres» dans l'ancienne bibliothèque municipale peuplée d'ouvrages allemands. Son grand-père lorrain était sabotier. Son père facteur l'aurait bien imaginé receveur des Postes. Un grand-oncle théologien voit dans «sa gueule d'ange» un futur

curé. A 11 ans, le jeune Oberlé est envoyé dans un collège de jésuites en Suisse où il se gave de latin et de grec et biberonne parfois le vin de messe. Il se défroque ensuite au lycée de Saverne et à la faculté de lettres de Strasbourg où «chaque année, on enlève le «i» de l'enseigne du café Au coin des pucelles». Maître auxiliaire avec «une gueule de pâte grec, de ravissante tapette» dans un lycée de Metz à 19 ans, il jette le contenu d'un encrier sur un inspecteur d'académie qui lui avait reproché de faire cours assis sur son bureau, en pull rouge et non en costume cravate, et l'avait traité de «flibustier». Le vieux rond-de-cuir de l'Education nationale n'avait peut-être pas tout à fait tort tant sa vie narrée par Gérard Oberlé ressemble à une succession d'abordages et de fugues mus par une curiosité inextinguible et une indépendance intransigeante. «Je n'ai jamais eu de plan carrière», dit-il, on s'en serait douté. Il y a eu aussi ces années de jeu-



GÉRARD OBERLÉ
HEPTAMÉRON
AVEC CHARDONNAY
Grasset, 210 pp., 18 €.



par là que j'ai fait pas mal de conneries.» Il dit par ailleurs : «L'érudition trouve son bonheur en elle-même.» PHOTOS CLAIRE JACHYMIK

nesse, blanches sur le papier, sur lesquelles il fait silence. On a lu qu'il avait joué les mauvais garçons outre-Manche. Mais va savoir, on peut tout imaginer d'un homme qui a écrit dans *Itinéraires spiritueux* : «A cause de mes lectures, ma vie fut romanesque. Entendez par là que j'ai fait pas mal de conneries. J'ai eu la naïveté d'en raconter quelques-unes lors de mes débuts de scribouillard. Certaines ont fait du chemin. La pure méchanceté de ceux qui ne m'aiment pas, la frivolité de ceux qui m'aiment trop ont fait qu'on a débité sur mon compte toutes sortes d'histoires les unes plus absurdes que les autres.»

Chez Gérard Oberlé, le diable se loge dans les détails, peut-être plus que chez d'autres. Dans la salle à manger illuminée par un incongru soleil de printemps, on attaque le foie gras sur une belle table Louis XVI offerte par un personnage tonitruant de ses années parisiennes : le colonel Daniel Sickles,

«En remontant, il s'est arrêté ici, enchanté. Je lui faisais du fromage de tête et des harengs au petit-déjeuner, ça lui rappelait sa mère d'origine suédoise. Jim [Harrison] et moi, c'était une histoire d'amour.»

richissime enfant gâté durant toute sa vie et grand bibliophile qui collectionnait les éditions originales de Baudelaire, Sand, Hugo ou Nerval, et versait de la limonade dans son verre de pommard. Un jour, il

décida de marier Gérard Oberlé avec une riche héritière. Autant dire croiser un lapin avec une carpe. «Je suis un turlupin, je n'entre pas dans le cadre des gens capables d'avoir une vie rangée. Comme je ne suis pas uniquement hétéro, cela aurait compliqué mon existence. J'ai toujours eu une sorte de prudence : vivre avec des gens avec qui l'on ne couche pas et coucher avec des gens que l'on ne revoit pas.»

Jouissance du savoir

Le saumon fumé de la Baltique débarque, délicat et couleur d'opale, accompagné d'oignons et de raisins secs marinés une nuit dans la crème fraîche. Le maître de maison a le goût des belles engeances dans l'assiette, les appariements dans sa vie ont été guidés par la liberté, la curiosité, l'éclectisme et un mépris affiché du qu'en dira-t-on. «J'ai eu deux vies, deux vies de même durée mais fort dissemblables, car la seconde fut comme l'antithèse de la

première», raconte Marc-Antoine Muret sous la plume de Gérard Oberlé dans *Mémoires de Marc-Antoine Muret* (Grasset, 2009). Cet humaniste français du XVI^e siècle aimait les livres, la musique, la table, le vin et les beaux jeunes gens, revendiquant la liberté d'aimer et la jouissance du savoir. «C'était un noceur. Il vivait un peu comme les gens de Libé à l'époque de la rue Christiani [siège du journal de 1981 à 1987]», rigole Oberlé. Il n'a jamais calculé ses tendresses pour les êtres ni les livres. Dans son «sac à dos bien rempli» de rencontres, on croise aussi bien les filles du trottoir entre Pigalle et Chaussée-d'Antin qu'un président bibliophile (Mitterrand), des poètes, des copains légionnaires et des gens de cinéma. Dans les catalogues de la librairie du manoir de Pron, les fous littéraires voisinent avec le boire et le manger, les livrets de colportage, la poésie néolatine en Europe du Moyen Age au XVIII^e siècle... «L'érudition

trouve son bonheur en elle-même. Vous n'imaginez pas le plaisir que c'est de faire des recherches.»

Quand il s'agit de faire sauter un nouveau bouchon, Gérard Oberlé parle de «ressemelage». Où l'on apprend dans *Heptaméron avec chardonnay* que «dans l'idéologie chassignesque, ressemelage veut dire seconde tournée. Il tient cette métaphore non pas de son bottier mais du chef du bar du Lutetia, son escale favorite quand il vagabonde dans les rues de Paris». Avec le canard, il est question d'un saumur-champigny 2001 du clos Rougeard, une pépite tombée du paradis de Bacchus. «Le cul des bouteilles m'a servi de lorgnette», écrit l'auteur d'*Itinéraires spiritueux*, qui y raconte «avoir appris à boire comme j'ai appris à lire, à manger, à cogiter, à débrouiller les énigmes génitales, c'est-à-dire à l'instinct et à la bonne franquette». Quand Jean Carmet descendait dans sa cave, il disait «je vais dans ta bibliothèque».

Eloigner les renards

Avant la tarte aux mirabelles, Gérard Oberlé vous entraîne dans le parc où il a planté il y a quarante ans séquoias et arbres fruitiers. Des poules vagabondent en écoutant France Culture diffusée par une petite radio accrochée à un mur : «C'est pour éloigner les renards. Cet été, elles ont dû se taper les chroniques de Michel Onfray.» Dans les étages de son manoir, il ouvre quelques-unes des portes de sa bibliothèque dont la brève évocation des richesses provoque déjà le tournis. On entrevoit les éditions originales de Dumas, Baudelaire, Châteaubriand... Gérard Oberlé donne à apercevoir ses trésors, mais sans les étaler. On découvre un portrait de l'écrivain américain Jim Harrison disparu en 2016. «Cette sale bête me manque», soupire-t-il. Les deux hommes s'étaient connus à Saumur un matin brumeux avec vin rouge et rillons. «Il allait en Espagne. En remontant, il s'est arrêté ici, enchanté. Je lui faisais du fromage de tête et des harengs au petit-déjeuner, ça lui rappelait sa mère d'origine suédoise. Jim et moi, c'était une histoire d'amour.» Gérard Oberlé s'attarde sur quelques photos. «J'ai connu et aimé des gens plus vieux que moi. Ils sont tous partis. Heureusement, j'ai renouvelé mon cheptel. Sinon je serais tout seul.» Entre deux bouchées de tarte aux mirabelles, il sourit doucement : «Je suis probablement atrabilaire, mélancolique. Les événements heureux sont des accidents de joie. Tout ça va se finir dans le trou. Certains y vont à genoux, d'autres en dansant. Gaillardement. Moi, j'ai dansé plus de gaillardes que de rocks.» ♦

LIVRES

SUR LIBÉRATION.FR

La semaine littéraire Lisez un peu de **poésie le lundi**, par exemple un sonnet de Pierre Vinclair, tiré de son recueil *Sans adresse* (Lurlure); vivez **science-fiction le mardi**, avec *Prise de tête* de John Scalzi, traduit de l'anglais par Mikael Cabon (L'Atalante); feuilletez les **Pages jeunes le mercredi** avec le roman *Keep Hope* de Nathalie

Bernard et Frédéric Portalet (Thierry Magnier); **le jeudi, c'est polar** avec *le Pays des oubliés* de Michael Farris Smith, traduit de l'américain par Fabrice Pointeau (Sonatine); **vendredi lecture**, recommandations du cahier Livres et coups de cœur des libraires d'Onlalu. Enfin, **podcast le samedi**: Mohamed Berrada lit un extrait de *Loin du vacarme* (Actes Sud «Sindbad»).

Quand tombent les bouddhas

Deux Afghans en pleins tourments par Atiq Rahimi

Par FRÉDÉRIQUE ROUSSEL

En une journée, il peut s'en passer des choses. Dans la grande et dans la petite histoire. Le 11 mars 2001, les talibans ont réduit en ruine les deux immenses bouddhas qui contemplaient la vallée de Bâmiyân, en Afghanistan, depuis plus de 1500 ans. Cet événement est en exergue des *Porteurs d'eau*, qui imagine le même jour le destin de deux Afghans, l'un exilé et l'autre vivant au cœur de Kaboul, basculer. Depuis vingt-cinq ans, Tom, réfugié en France, a construit une vie stable. A 45 ans, ce technico-commercial habite une maison en banlieue parisienne avec sa femme Rina, et sa fille Lola. A Kaboul, Yûsef travaille comme porteur d'eau; il est le seul à connaître la voie souterraine d'une source d'eau chaude dans la colline Bâghbâlâ. Depuis que son frère a pris le large en Iran sans donner de nouvelle, il doit veiller sur sa belle-sœur Shirine. Atiq Rahimi, lui-même arrivé en France en 1985, regarde ces deux personnages évoluer à plus de 7000 kilomètres de distance, par alternance de chapitres. Tom, Yûsef, Tom, Yûsef...

En cette une journée particulière, Tom a décidé de quitter son épouse et part vers Amsterdam retrouver sa maîtresse Nuria. Elle lui a rappelé ses racines et sa langue, qu'il avait mises sous le boisseau, transformant même son prénom Tammi en Tom. Sa sœur l'a traité d'«Afghan empaillé». Il a renoncé au persan pour le français plus cérébral, mais moins maniable. «Alors que tu viens d'une culture dans laquelle on ne parle que pour cacher sa pensée, on n'écrit que pour emballer ses désirs et embellir ses tripes dans la poésie. Toi, tu te perds toujours entre les deux.»

Yûsef, lui, ne comprend pas ce que désire Shirine. Son ami commerçant hindou Lâla Bahâri lui conseille: «Il faut que tu la reconnaisse comme une personne, un être à part entière, pas comme un bien, une propriété. La possession, voilà la source de tes souffrances.» Il ne sait pas ce qu'il veut lui-même dans une atmosphère rendue irrespirable par les diktats religieux. Mais s'il ne va pas, tel Sisyphe, chercher et apporter de l'eau pour les ablutions, il risque de se prendre 99 coups de fouet.

Ces deux personnages ambivalents se débattent avec leur disharmonie intérieure. Ce mal-être suscite en Tom une impression de déjà-vu récurrente. «Ta maladie de paramésie en est une conséquence, car le persan est une langue qui chante à l'imparfait, où tout peut se répéter autant que l'on veut.» Chez Yûsef, l'écartèlement entre le désir et la tradition suscite une forme de violence sourde. Ce sont des femmes dans les deux cas, et leur disparition soudaine, qui vont mettre les deux Afghans, celui qui se renie et celui qui se bloque, au pied du mur. C'est sans doute la partie la plus intense et croustillante du roman, qui jusque-là progressait au rythme lent et d'un pied sur l'autre de l'introspection des deux hommes. Que doit-on conclure du choix de la date pour les *Porteurs d'eau*? Peut-être qu'au jour de la destruction barbare causée par la guerre et qui sidère, le romancier y associe la tragédie humaine. ♦

ATIQ RAHIMI LES PORTEURS D'EAU
P.O.L., 282 pp., 19 €.

Sarajevo, New York, Alger... poésie en rues libres

Rencontre avec l'Américain John Freeman

Par VIRGINIE BLOCH-LAINÉ

John Freeman, 44 ans, a pour les villes un amour tourmenté. En 2015, cet éditeur, ancien directeur de la revue littéraire *Granta*, réunissait une trentaine d'écrivains américains dans une anthologie, *New York, pour le meilleur et pour le pire* (Actes Sud), dont les textes, en majorité autobiographiques, permettaient au lecteur de découvrir de nouveaux talents. C'était New York, je t'aime et je te hais: les auteurs témoignaient des inégalités de conditions et de destins qu'entretient la ville superbe dans laquelle ils habitent presque tous, Freeman y compris. Junot Diaz, Dinaw Mengestu, Taiye Selasi, Jonathan Safran Foer, Zadie Smith exprimaient la violence sociale dont ils furent témoins ou victimes. La plupart de ces auteurs sont nés ailleurs, parfois sous les tropiques, parfois dans d'autres fabriques d'exclusion, comme Londres, cette vaniteuse qui ne s'ouvre même pas sur l'océan.

Vous êtes ici, premier recueil de poésie de John Freeman, est à présent publié en français. Ses poèmes entrelacent les topographies urbaines et une vie intérieure mélancolique. Il se souvient de ses amours mortes, des clochards au coin des rues, d'immeubles décatés. Les lieux élus n'ont rien de tranquille eux non plus. C'est Sarajevo, Damas ou Alger, où le poète dîne avec un homme qui en a vu de toutes les couleurs: «C'est sécurisé maintenant là-bas, / A Alger, dit le consul général à la retraite, laissant / s'installer le contraire dans notre imagination [...] cadeau inattendu, ces routes / romaines, le soleil, cette poussière, / le repas, la gratitude / de ceux qui connaissent les massacres / quand ça finit par s'arrêter.» New York, Houston ou Los Angeles sont présents mais emprunts d'une noirceur dignes de scènes de crime.

Police de la pensée. Le recueil est autobiographique: «Je ne connais pas d'autres façons d'écrire», nous dit John Freeman dans un café parisien. C'est un bel homme, à l'aise et souriant à l'américaine, qui parle à toute allure et avale les mots. *Vous êtes ici* évoque la naissance de son grand-père en Cali-



PASCAL QUIGNARD
DANS CE JARDIN
QU'ON AIMAIT
Folio, 154 pp., 6,20 €.



«Cet homme noir dans le noir – à la fois âgé et presque invisible dans l'ombre et dans le temps – s'assoit sur la banquette du piano. Voûté, à l'aide de ses vieilles lunettes d'acier toutes rondes, il déchiffre la vie qu'il rapporte et il interprète les petits lambeaux de partitions qu'il a étalées sous ses yeux.»

PATRICK GRAINVILLE
FALAISE DES FOUS
Points, 660 pp., 8,90 €.



«En ce joli mai 1894 où le couperet social décapite, il fait beau à Giverny. Le jardin est fleuri. Monet dispute âprement des prix de ses Cathédrales avec Durand-Ruel. Deibler ramasse la tête d'Emile Henry dans son seau à sciure. Chacun sa routine, chacun ses roses sanglantes. Moi, je révasse à mes amours dans l'effluve salé du Havre.»

John Freeman, à Paris,
le 14 janvier.

PHOTO TINA MERANDON

fornie «après le grand tremblement de terre» et celle de son père à la fin de la «Grande dépression». Freeman lui-même a grandi à Sacramento, capitale de la Californie. Il est arrivé à New York au début des années 90. Il s'y plaît toujours et ne partirait sous aucun prétexte, à moins que ce ne soit pour Beyrouth, dont sa compagne est originaire. Là-bas aussi, les grandes fortunes évoluent à quelques encablures de la misère. Freeman aime le grand écart.

Les contradictions cohabitent en lui : il dénonce l'injustice que crée le système capitaliste américain, mais enseigne l'écriture à NYU, une université privée et chère où Zadie Smith et Jonathan Safran Foer sont ses collègues de bureau. Il croit en l'efficacité des ateliers d'écriture, mais déplore la police de la pensée qui l'empêche de parler à ses étudiants du *Théâtre de Sabbath*, le roman de Philip Roth qu'il préfère : «Il est cru d'emblée, n'est-ce pas ? Les étudiants crieraient à la domination masculine.» Dans ce roman pourtant, c'est la femme qui mène la danse. Autre surprise : ses poètes de chevet, à l'exception de Constantin Cavafy, sont nos contemporains. Baudelaire ? «Il a une vision dystopique de la ville que je ne partage pas. Rimbaud et lui sont en colère, et même si la colère est loin de m'être étrangère, je ne me reconnais pas dans la leur.» Il aime le Britannique Richard Scott, «qui écrit sur le plaisir et la douleur d'être gay», l'Américain Franck O'Hara, et Wisława Szymborska, poète polonaise récompensée du prix Nobel en 1996 et décédée en 2012.

John Freeman vit au cœur d'une pépinière d'écrivains new-yorkais. Ils sont brillants, connus ou appelés à l'être, et plutôt jeunes. Il les détecte et publie leurs nouvelles dans une revue qui porte son nom, *Freeman's*, signe de la confiance que la maison d'édition à laquelle il s'adosse lui accorde : «Je n'envisage pas d'avoir ma propre maison d'édition car je devrais faire rentrer de l'argent.» *Freeman's* est accessible aussi sur le site internet *Literary Hub*, dont il est rédacteur en chef. Sa compagne est agent littéraire et s'occupe notamment de Junot Diaz. Les auteurs

de Freeman's deviennent les amis du couple : «Nous vivons avec eux, d'une certaine façon. Nous n'avons pas d'enfant, notre porte reste toujours ouverte. Parfois je me réveille et je trouve un écrivain à la maison. J'aime les côtoyer, ils réfléchissent tout le temps.» John Freeman aime les livres d'Edouard Louis et ceux de Patrick Modiano. Son écrivain contemporain préféré est Svetlana Alexievitch, qui part à la rencontre d'inconnus.

Pauvres gens. Le père de John Freeman travaillait pour une association qui venait en aide aux marginaux sans logement, aux alcooliques, aux drogués. Sa mère, décédée, était travailleuse sociale : «Elle était davantage en contact avec la pauvreté que mon père, dont le poste était administratif. Mais il voyait tous les jours de pauvres gens débarquer à son bureau. Tous deux venaient de familles très privilégiées et indifférentes au malheur. C'est sans doute la raison pour laquelle ils ont consacré leur vie à aider les autres. Peut-être est-ce pour cette raison aussi que j'ai fait cette anthologie sur New York.»

John Freeman semble heureux de la vie qu'il se construit. C'est un pessimiste paisible. Il écrit actuellement un essai sur la manipulation du langage, présidence Trump oblige. Il habite à Manhattan dans un appartement situé en face d'un parking. Il en était déjà question dans la préface qu'il écrivait pour *New York, pour le meilleur et pour le pire*, et il réapparaît dans *Vous êtes ici*. Le recueil est dédié à sa compagne, «Nicole, qui m'a tout donné». Un des poèmes s'intitule *Courrier* : «On s'écrivait beaucoup / à ce moment-là, de longues et sinueuses / lettres qui traversaient le pays, je lui / demandais si elle savait combien je lui étais reconnaissant ; / ses réponses étaient si généreuses, / et je ne comprends que maintenant / que ma reconnaissance n'était pas de la reconnaissance / mais encore une autre demande.»

JOHN FREEMAN
VOUS ÊTES ICI Traduit de l'anglais
(Etats-Unis) par Pierre Ducrozet.
Actes Sud, 108 pp., 15 €.

Nguyễn Binh Phuong, Hanoi tout autour de l'éther L'écrivain et colonel publie un roman aérien sur une jeune femme partagée entre deux amours

Par ARNAUD VAULERIN

Voilà un colonel. Un vrai. Et un écrivain, pas moins vrai. Les deux ne font qu'un. Un auteur curieux pour un roman qui s'échappe étrangement du réel. Sans le dire et presque sans l'écrire. Dans *Un autre ciel*, Nguyễn Binh Phuong raconte l'histoire d'une jeune femme de 26 ans, de Hanoi, qui porte en elle la «complexité de la ville et, parfois, inévitables, les moments de rêve et d'illusion de [son] passé d'étudiante». A première vue, histoire simple, banal récit d'apprentissage d'une invisible dans une métropole d'Asie en ébullition. Puis, d'abord imperceptible, la dérive démarre vers des paysages aux horizons nébuleux et aériens. Cet *Autre ciel* devient le réceptacle de solitudes urbaines et l'écho des incertitudes humaines. A coups d'éclats visuels, de cristallisations poétiques, de condensés existentiels. La jeune fille tient sa «voix du ciel, sa peau du ciel, ses yeux du ciel. [...] Tu n'as pas de nostalgie en ce moment, malgré le vent au sommet des arbres». Le roman se déroule en voulant se raconter. «C'est très difficile de faire des résumés de mes ouvrages, dit Nguyễn Binh Phuong en tentant de définir *Un autre ciel*. Ce sont les états d'âme d'une jeune fille qui vit à Hanoi et doit faire face à des changements dans sa vie.» Il sourit de cette surprise, de cette impossibilité à pleinement saisir son deuxième roman traduit en France. Ce n'est pas un calcul. «Les idées, les images viennent comme ça, seules. Je réfléchis. Elles sont dans ma tête, elles jaillissent de façon naturelle sans que je fasse de plan, sans que je me l'explique. Je m'assois et j'écris, c'est tout.»

Autour d'une tasse de thé vert, Nguyễn Binh Phuong se raconte sans s'analyser, un après-midi chaud et ensoleillé, en mai dernier à Hanoi. Il reçoit dans son grand bureau ventilé, au premier étage d'un bâtiment ocre construit par les Français, rue Ly Nam De au cœur de la vieille ville. C'est de là, derrière un imposant bureau en bois massif, qu'il dirige la revue *Arts et lettres de l'armée vietnamienne* (*Van nghe quan doi*). Nguyễn Binh Phuong est rédacteur en chef du meilleur magazine littéraire du pays. Cet après-midi, ce n'est pas le colonel ayant combattu les Chinois entre 1984 et 1987 que l'on vient voir, mais l'auteur de textes inclassables et attirants. Cet homme calme et affable de 53 ans assume son étrangeté, ses deux vies séparées par une ligne rouge. «Quand je suis journaliste, je suis

très sérieux. Je sais très bien qu'il y a un plafond au-dessus de ma tête que je ne dois pas dépasser, des règles à respecter. Mais quand je travaille à mes écrits, je laisse libre cours à ma pensée. Je fais ce que je veux. Il n'y a personne pour me dire ce que je dois faire.»

Depuis vingt ans, les questions, les remarques, les méfiances n'ont pas manqué sur cette double vie d'un auteur d'origine très modeste, qui s'est engagé très jeune dans l'armée avant d'être envoyé à l'Ecole des écrivains. «Moi-même, je n'arrive pas à m'expliquer pourquoi je reste à ce poste. Je ne m'autocensure pas. Les hommes politiques acceptent que l'on aborde les côtés chaotiques de la société si on ne les critique pas.»

Avec *A l'Origine* (Riveneuve, 2014), Nguyễn Binh Phuong décrivait une communauté villageoise tiraillée par la folie, l'arbitraire et l'absurde au moment où la guerre, cette obsession vietnamienne, frappe au nord. L'eau, le feu, la lune et l'obscurité coloraient un roman énigmatique. Cette fois, l'auteur s'immerge dans la fin du XX^e siècle, à Hanoi, «animée, obscure, une termitière le long du fleuve, à la structure chaotique mais dépourvue de la moindre liberté». Il y sonde les «états d'âme d'une jeune femme coincée entre deux hommes, [...] qui

s'est dérobée à l'amour». Il y a Tuan, «parti comme un nuage, un nuage sans retour» ; Vu, l'amant à la moto, «amoureux de la mobilité, des énigmes, du ciel en particulier», la jeune femme et ce «tu» qui se glisse dans le récit et le scande en interpellant une héroïne en quête d'identité, en guidant le lecteur. Dans une galerie de personnages qui sont tout autant des lieux, des émotions et des moments liés à l'enfance, la maladie, l'amitié, l'exil, l'auteur aussi se faufile en ordonnateur contemplatif, diariste habile des dérives sentimentales contemporaines dans son pays. Nguyễn Binh Phuong, témoin héritier d'un «passé de batailles, d'atrocités, de peurs, de famines», regarde la «nouvelle génération tournée vers le futur. Mon fils est complètement indifférent à la guerre. Pour lui, ce ne sont que quelques lignes dans son livre d'histoire». Il avait intitulé son roman «Le déclin de la mémoire». En France, il a été publié sous le titre *Un autre ciel*. Ouvert sur l'ailleurs, sans guerre, ni frontière. ♦

NGUYỄN BINH PHUONG UN AUTRE CIEL
Traduit du vietnamien par Emmanuel Poisson.
Riveneuve, 120 pp., 15 €.

«Je ne m'autocensure pas. Les hommes politiques acceptent que l'on aborde les côtés chaotiques de la société si on ne les critique pas.»

POCHES

GÉRARD MACÉ
LE GOÛT DE L'HOMME
Folio essais, 122 pp., 6,20€



«Si je n'avais pas eu un grand-père bûcheron, je n'aurais peut-être jamais lu la *Chronique des Indiens Guayakis*, où l'on apprend que l'homme a le goût du porc, très précisément du porc qu'on élève en Europe.»

LIVRES

HOMMAGE

Denise Klossowski, fin de partie pour «Roberte»

Par **ALAIN FLEISCHER** Romancier, photographe et cinéaste

O n le sait, Denise Klossowski était le pseudonyme admis par l'état civil de la célèbre Roberte, connue par ce seul prénom dont la rareté et l'étrangeté sous sa forme féminine sont déjà le signe d'une énigme. A vrai dire, Roberte est un signe en soi, et même le signe unique pour l'auteur qui a relaté sa vie et ses aventures, un certain Pierre Klossowski, dont elle avait provisoirement pris le nom, en échange du prénom qu'il lui donnait pour toujours.

Denise Marie Roberte Morin-Sinclair, veuve d'un résistant exécuté par les nazis et elle-même résistante déportée à Ravensbrück, est décédée il y a quelques jours à peine à l'âge de 100 ans. Lorsqu'en secondes noces, en 1947, elle épouse un homme qu'elle détourne ainsi de justesse de la vocation et du destin d'être ordonné prêtre, c'est elle qui lui donne son nom de romancier, Pierre Klossowski, puisque c'est elle qui fait de lui l'auteur des aventures de Roberte, une femme couchée par écrit, pourrait-on dire. Autrement dit, Pierre Klossowski, frère aîné de Balthus, ne devient l'auteur d'une œuvre romanesque majeure de la littérature française du XX^e siècle (outre ses travaux magistraux d'essayiste et de traducteur) qu'en reconnaissant en Denise son personnage central, Roberte, son «*signe*

unique» comme il le dit et le théorise lui-même.

Lorsque les amis du couple se rendaient chez eux, chacun était invité à entrer dans le royaume de Roberte, et à prendre sa place dans le grand cercle de ses admirateurs, sous le régime des «Lois de l'hospitalité» (qui est le titre générique du cycle de Roberte), une hospitalité particulièrement généreuse, mais dont le premier bénéficiaire était pourtant l'époux volontiers partageur, toujours prêt à devenir le souffleur des situations, puis le voyeur.

Lorsque Pierre Klossowski a considéré que le cycle de *Roberte* (*la Révocation de l'Edit de Nantes*, *Roberte ce soir* et *le Souffleur*) était complet et clos, il a définitivement abandonné l'écriture romanesque dont le seul ouvrage d'où Roberte est absente, *le Baphomet*, met en scène un jeune écuyer, Ogier de Beauséant (objet des assiduités et des convoitises de toute une confrérie de chevaliers), que l'on retrouvera éloquentement sous les traits de Roberte, dans l'œuvre picturale de l'auteur. En effet, pour continuer de célébrer Roberte en ayant abandonné la fiction romanesque, Pierre Klossowski retrouve sa vocation première d'artiste-dessinateur, se consacrant dès lors à l'illustration de ses romans. La séance de pose dans l'atelier devient le prétexte pour replacer Denise dans l'identité et dans les situations



Denise Morin-Sinclair ou Klossowski dans *Roberte*, film de Pierre Zucca (1979). COLL. CHRISTOPHEL

de Roberte, la clé de voûte de toute l'architecture romanesque. Sur la fin de sa vie, Pierre n'a retrouvé son goût pour les garçons qu'en leur donnant le visage androgyne d'une Roberte en qui se serait peut-être cachée la forme féminine, indécise, d'un Robert (beau cas de figure sur la question du genre). Dans une sorte de ressassement, Pierre Klossowski n'a cessé de chercher tous les moyens pour revivre les situations où Roberte est devenue Roberte. Déjà les grands dessins à la mine de plomb, coloriés comme ceux d'un écolier mais à échelle réelle (très inhabituelle pour des dessins), ou encore les mises en scène de «tableaux vivants» ont été pour Pierre des façons de revenir in-

lassablement à Roberte. Mais c'est le cinéma, avec ses moyens de reconstitution et de réincarnation, qui le faisait rêver aux circonstances idéales d'un éternel retour (très nietzschéen) à ce qu'il avait vécu ou, selon Roberte elle-même, seulement fantasmé. Lorsque, dans ce désir pressant, Pierre me proposa un jour d'adapter pour le cinéma son roman *le Souffleur*, je lui fis remarquer qu'un tel projet ne pourrait trouver de producteur qu'à condition d'obtenir, pour interpréter le rôle de Roberte, l'accord d'une comédienne célèbre : Isabelle Adjani ou Catherine Deneuve, par exemple. Je venais de commettre une erreur, peut-être une faute : Pierre me répondit avec étonnement, comme

si je n'avais rien compris à sa motivation essentielle, que le projet de film n'avait de sens que si Roberte était jouée par Roberte (c'est-à-dire par Denise, alors âgée de plus de 60 ans, alors qu'elle est censée avoir une trentaine d'années). Il était clair que pour Pierre l'enjeu principal du film était de reconstituer aussi fidèlement que possible les épisodes où il avait entraîné Roberte dans ses fictions, où il avait inventé leur vie dans l'écriture.

Plus jamais Denise ne pourra redevenir Roberte. Mais Roberte fera revivre Denise à jamais. ◆

Le nouveau roman d'Alain Fleischer, *le Récidiviste*, est paru en janvier au Seuil (342 pp., 21 €).

VENTES

Classement datalib des meilleures ventes de livres (semaine du 08 au 14 février)

ÉVOLUTION	TITRE	AUTEUR	ÉDITEUR	SORTIE	VENTES
1 (1)	Sérotonine	Michel Houellebecq	Flammarion	04/01/2019	100
2 (2)	La Guerre des pauvres	Eric Vuillard	Actes Sud	04/01/2019	60
3 (17)	La Plus Précieuse des marchandises	Jean-Claude Grumberg	Seuil	10/01/2019	47
4 (3)	A nous la liberté!	André, Jollien et Ricard	L'Iconoclaste/Allary	23/01/2019	46
5 (121)	Le Tour de l'oie	Erri De Luca	Gallimard	07/02/2019	43
6 (4)	Le Président des ultra-riches	Pinçon-Charlot	Zones	31/01/2019	43
7 (5)	La Gouëuse d'Hitler	Rosella Postorino	Albin Michel	02/01/2019	40
8 (7)	Leurs Enfants après eux	Nicolas Mathieu	Actes Sud	22/08/2018	37
9 (0)	Vasarely, le partage des formes	Collectif	Centre Pompidou	30/01/2019	34
10 (39)	A la ligne	Joseph Ponthus	La Table ronde	03/01/2019	34

Source : Datalib et l'Adelc, d'après un panel de 260 librairies indépendantes de premier niveau. Classement des nouveautés relevé sur un total de 96 779 titres différents. Entre parenthèses, le rang tenu par le livre la semaine précédente. En gras, les ventes du livre rapportées, en base 100, à celles du leader. Exemple : les ventes de *la Guerre des pauvres* représentent 60 % de celles de *Sérotonine*..

La collection de Maurice Olander au Seuil, «la Librairie du XXI^e siècle» fête ses 30 ans. Démarrage dans les sommets de la littérature pour cet anniversaire, avec le nouveau texte de Jean-Claude Grumberg sur la guerre, la Shoah : *la Plus Précieuse des marchandises*, sous-titré «un conte». Anne-Marie Métaillé, de son côté, a fondé sa maison voici

quarante ans. Parmi les auteurs phares de son catalogue, présents en librairie pour l'occasion, signalons le Cubain Leonardo Padura et l'Islandais Arnaldur Indridason dont *Ce que savait la nuit* est dès à présent 15^e dans notre classement. Célèbre aussi ses 40 ans cette année la collection fondée par Guy Schoeller chez Robert Laffont et dirigée par Jean-Luc Barré,

«Bouquins». Christian Lacroix «habille» fin avril dix titres, dont l'indispensable volume d'*Œuvres* de Françoise Sagan. D'autres bonnes nouvelles en veux-tu, en voilà ? Joseph Ponthus, 40 ans lui-même, s'installe avec ses «feuillets d'usine», *A la ligne*, et Erri De Luca, qui aura 70 ans l'an prochain, dialogue avec le fils qu'il n'a pas eu dans *le Tour de l'oie*. **CLD.**

LAUREN MALKA
(textes choisis
et présentés par)
**LE GOÛT DE LA
PHILOSOPHIE**
Mercure de France,
128 pp., 8 €.



«Penses-tu, quand tu entreprends d'être philosophe, pouvoir encore manger et boire de la même manière, avoir les mêmes désirs et les mêmes dégoûts ? Il te faudra veiller, peiner, t'éloigner de ta famille, être méprisé d'un esclave, être raillé de ceux qui te rencontrent, être le dernier partout, dans les honneurs, dans les dignités, dans les tribunaux...» (Epictète)

FERDINAND ALQUÉ
L'EXPÉRIENCE
La Table ronde
«la petite
vermillon»,
160 pp., 7,30 €.



«L'expérience n'est pas suffisante pour constituer la connaissance, mais elle est nécessaire, et ne peut être reconstruite a priori. Tirer du monde tout savoir et savoir cependant que le monde n'a de sens que par ce qui n'est pas au monde, telle est la condition au-dessus de laquelle nulle conscience humaine ne saurait s'élever.»

Bottin éditorial

Karina Hocine est nommée au poste de «secrétaire général éditeur» de Gallimard. L'éditrice vient tout juste de quitter Lattès (filiale de Hachette Livre) où, arrivée en 1995, elle était devenue directrice générale adjointe. La décision de Karina Hocine est intervenue après la nomination de Véronique Cardy, patronne du Livre de poche, comme présidente des éditions Lattès, après le départ de Laurent Laffont.

Prix de sorcière

Les prix Sorcières distinguent Delphine Perret (*Une super histoire de cow-boy*, Les Fourmis rouges), Pierre-Jacques et Jules Ober, Felicity Coonan (*Petit soldat*, Seuil Jeunesse), Kieran Larwood (*la Légende de Podkin le brave*, Gallimard Jeunesse), Nastasia Rugani (*Milly Vodovic*, MeMo), Manuel Marsol (*Duel au soleil*, L'Agrume), Fanny Pageaud (*Musée des musées amusants*, L'Atelier du poisson soluble).

Rendez-vous

Sabine Wespieser vient avec ses auteurs Michèle Lesbre, Serge Mestre et Léonard de Récondo à la librairie Compagnie le 19 février à 18 h 30 (58, rue des Ecoles 75005). Rencontre le 19 à 19 h avec Paula Porroni autour de *Bonne Elève* (Notabilia), à la Maison de l'Amérique latine (217, bd Saint-Germain 75007), et le 20, même heure, avec Liza Ginzburg, autour de *Au pays qui te ressemble* (Verdier).

ROMAN

MOHAMED BERRADA
LOIN DU VACARME
Traduit de l'arabe (Maroc)
par Mathilde Chèvre avec
Mohamed Khounche, Actes
Sud «Sindbad», 252 pp., 22 €.



Un jeune diplômé au chômage, Raji («celui qui espère» en arabe), est chargé par un vieil historien de mener une enquête sur l'évolution de la société marocaine depuis l'indépendance. Les entretiens qu'il mène avec des intellectuels lui donnent l'idée d'un roman qui relie les périodes, du protectorat à aujourd'hui, en donnant à entendre le vécu de trois personnages. Un récit à quatre voix, qui reflète l'éclatement de la société et la conception du roman de Mohamed Berrada, ancien professeur de littérature arabe à l'université Mohamed-V à Rabat, né en 1938, depuis *le Jeu de l'oubli* (Actes Sud, 1993). Cette traversée sensible de la condition politique du Maroc laisse comprendre que tout n'est pas résolu plus de cinquante ans après l'indépendance et que les jeunes comme Raji sont loin d'avoir un avenir clair. **F.R.I**

RÉCIT

ELENA BALZAMO
TRIANGLE ISOCÈLE
Marie Barbier, 128 pp., 12 €.



A plusieurs reprises, Elena Balzamo cite une autocritique extensible de Pouchkine : sous entendu «nous les Russes», «nous sommes paresseux

et dépourvus de curiosité». Un supposé trait de caractère qui expliquerait selon elle bien des choses durant l'ère soviétique, en dehors de la peur inhérente à un régime policier. Par exemple : qui était cette vieille Suédoise – dont elle parlait la langue – qu'on lui avait demandé de véhiculer jusqu'à Yalta ? Sur le moment, elle n'avait pas ressenti le besoin de se renseigner. Ce n'est que des décennies plus tard qu'elle le fera et classera la Prix Lénine 1985 dans la «vaste famille des «idiots utiles»». Même chose pour le père suédois de son amie Marina. La curiosité viendra avec les années : Elena Balzamo mènera une enquête très poussée, qui fera du géniteur scandinave un personnage digne d'un roman à la James Bond. L'auteure, qui se définit comme «femme de lettres», a la dent dure quand elle se rappelle sa jeunesse soviétique. Et raconte de manière très concrète les façons d'échapper à l'endoctrinement. Notamment, dans son cas, grâce à l'apprentissage des langues. Mais aussi du silence, comme celui qui l'accueillit un jour où, petite fille, elle récita à ses parents un poème sur «Tonton Lénine» tout juste appris. **F.F.**

PHILOSOPHIE

JACQUES RANCIÈRE
(sous la direction de)
LA POLITIQUE DES POÈTES
Presses universitaires de
Paris Nanterre, 192 pp., 13 €.



Publié dans la collection «Collège international de philosophie», cet ouvrage collectif ne vise pas à répertorier les «interventions» des poètes dans les champs de la politique, mais plutôt à rendre raison des effets de sens que produit le «poète» dès lors qu'on pose son immédiate appartenance, écrit Jacques Rancière, à la «conceptualisation de la poli-

tique comme disposition de l'agir humain et de la communauté antérieure à toute constitution». Le poète «appartient à la pensée de la politique», mais sur un mode particulier : «comme celui qui n'y appartient pas, qui en ignore les usages et en disperse les mots». Cette idée est ici mise à l'épreuve à travers les figures de Wordsworth, Celan, Byron, Coleridge, Mandelstam, Pessoa, Schelling, Brecht... Textes d'Alain Badiou, Philippe Lacoue-Labarthe, François Fédier, Jean Borreil, Judith Balso et Martine Broda. **R.M.**

PSYCHANALYSE

CHRISTIAN HOFFMANN,
JOËL BIRMAN
LACAN ET FOUCAULT
À L'ÉPREUVE DU RÉEL
Ed. Langage/Université
Paris-Diderot, 192 pp., 18 €.



Dans l'*Herméneutique du sujet*, Michel Foucault écrit qu'on ne peut pas «penser la subjectivité sans faire référence aux contributions de Lacan sur le sujet de la psychanalyse». Voilà qui justifie déjà, aux yeux de Christian Hoffmann et Joël Birman – tous deux psychanalystes, l'un professeur de psychopathologie clinique (Paris) et l'autre de psychologie (Rio de Janeiro) – que l'on puisse croiser le regard philosophique de Foucault et celui, analytique, de Lacan, pour mieux saisir, en traversant science, éthique et politique, non seulement le processus de subjectivation, mais aussi «les questions de la violence, de la loi, de la norme, de la religion et de la jouissance» et le réel tout court. Ce volume, publié en collaboration avec l'université Paris-Diderot, marque la naissance d'une nouvelle maison d'édition, Langage, dirigée par Erika Parlato-Oliveira, qui entend se spécialiser dans les sciences huma-

nes, selon une optique transdisciplinaire. **R.M.**

REVUE

DÉCAPAGE
Printemps-été 2019,
Flammarion,
172 pp., 16 €.



Ce numéro est si réussi que l'on se demande quelles perles en extraire. Les six pages du «journal littéraire» d'Erwan Desplanques sont incontournables. L'écrivain né en 1980 le commence au moment où il confie à son editrice un récit sur son père, un sacré personnage qui adorait les Américains venus délivrer la France en 1944. L'éditeur demande avec «tact» au jeune auteur de «tout recommencer à zéro». Desplanques

reçoit le verdict avec la sensibilité qui est la sienne. Il décide d'abord de ne plus jamais écrire de sa vie, puis se remet au travail en gardant de bonnes habitudes : danser seul en finissant ses tartines le matin et s'amuser sur une plage du Sud-Ouest avec ses enfants. Les efforts ont payé : publié en janvier, *l'Amérique derrière moi* est un beau livre. Tanguy Viel ouvre les coulisses de son inspiration et de son écriture. Très tôt, il a préféré Conan Doyle à Jules Verne, «le statique brouillard de Londres aux contrées lointaines, et les figures de déchiffreur à celles d'aventurier». Impossible d'oublier le texte dans lequel Philippe Jaenada répond à la question posée par la revue : dans quel état se trouve un écrivain avant sa première publication ? Il est mal. A 32 ans, Jaenada s'enferme trois mois dans la maison de sa famille à la campagne, avec un chat, pour ne rien faire d'autre qu'écrire. Son père l'accompagne en voiture avant de le laisser : «Nous nous aimions beaucoup, mon père et moi.» La suite de l'histoire est robuste et tendre. **V.B.-L.**

COMÉDIE-FRANÇAISE
RICHELIEU

**9 févr >
16 juin**

Mise en scène
Julie Deliquet

Avec
la troupe de la
Comédie-Française

**FANNY
ET
ALEXANDRE**

Ingmar Bergman

01 44 58 15 15
comedie-francaise.fr

© 2019 Comédie-Française, Paris

Ministère de la Culture

COMMENT ÇA S'ÉCRIT

Jean Talon, tout est bon dans le sauvage



Par MATHIEU LINDON

Il y a quelque chose de l'autoportrait et de l'autobiographie à décrire et mettre en scène des «sauvages». Explorateurs, touristes et autres sauvages (en italien *Incontri coi selvaggi*) raconte «tout ce qui, dans les essais ethnologiques, est d'habitude écarté ou mis au second plan : les malentendus (ou les ententes inespérées), les perplexités, les désillusions, l'éros, l'arnaque (qui ne manque jamais dans les affaires humaines). Et surtout la stupeur et l'émerveillement face à la diversité, avant que l'habitude ne vienne tout normaliser. / Il s'agit en somme d'histoires mineures, exemplaires, qui, ensemble, racontent une histoire plus grande», ainsi que l'écrit en introduction son auteur Jean Talon, traducteur de Georges Perec et Henri Michaux, membre de l'Oulipo italien et éditeur. A partir de textes à prétention ethnologique dont certains relèvent de l'imposture pure et simple, ce sont ainsi des récits soit de voyages soit d'aventures imaginaires, ainsi qu'étaient lues les aventures commentées de Jan Welzl dans le cercle arctique. Il y a aussi des questions qui ne paraissent pas prioritaires mais qui n'en ont pas moins leur légitimité et relèvent de textes au caractère scientifique plus affirmé : «Nous ne savons rien, hélas, des modalités d'observation de Lévi-Strauss (se cachait-il lui aussi dans les buissons ?)» tandis que la vie sexuelle des Nambikwara perdait ses secrets pour lui. Les jésuites capturent au Paraguay des Indiens Aché pour les convertir, mais ceux-ci préfèrent «se laisser mourir de faim» plutôt que d'en arriver là. «Les jésuites furent pris d'un tel découragement qu'ils ne tentèrent plus l'entreprise.» Le ton de Jean Talon manifeste l'aspect légèrement humoristique de sa propre entreprise.

C'est comme si l'écriture se révélait parfois ethnologue à elle toute seule par les trouvailles stylistiques de l'auteur. «Evidemment, chez les Aché, comme dans toutes les sociétés qui le pratiquent, le cannibalisme est un rituel religieux dont il convient de respecter les règles; il ne répond certes pas à un besoin alimentaire, car leur régime de chasseurs est très riche en protéines. En bref, on peut dire que les

Aché gatu faisaient de leur estomac la dernière demeure de leurs disparus, devenant ainsi une sorte de cimetière ambulante.» Au fil des seize textes qui constituent le bref recueil, des thèmes d'une banalité apparemment à pleurer reviennent ainsi de façon on ne peut plus originale. Après un long séjour hors de sa civilisation de naissance, telle femme «ne conservait aucune trace de l'éducation qu'elle avait reçue, et ne se souvenait plus de la façon dont on s'assied sur une chaise». Alors que, dans un autre texte, les Indiens Guyaki «étaient pourvus d'une petite queue, ce qui les obligeait à creuser un trou par terre pour s'asseoir confortablement». Quant aux Nambikwara, Lévi-Strauss constata qu'ils peuvent abandonner leurs coutumes précédentes pour une nouvelle découverte. Foin de «l'herbe sèche» quand les chemises font mieux l'affaire : «Souvent, alors qu'il était en train d'écrire ou de parler avec les informateurs, il sentait qu'on tirait sa chemise par derrière : c'était la femme qui se mouchait.» Un Africain ethnologue de Bologne à la fin du XX^e siècle : «Une chose étrange par ici, c'est que quand quelqu'un se mouche, il enroule ensuite la morve dans son mouchoir et la conserve soigneusement dans sa poche.»

En épigraphe de son livre, Jean Talon a placé ce dialogue extrait de la *Découverte de l'Amérique*, de Cesare Pascarella : ««Hé, l'ami, qu'ils lui dirent, vous êtes qui, vous ? – Ben, vous m'avez pas vu ? qu'il répondit, j'suis un sauvage.»» Ce n'est pas compliqué d'être le sauvage des autres (il suffit d'habiter ailleurs ou à une autre époque) mais c'est plus inventif d'être son sauvage à soi. Il faut croire qu'il y a des gens à qui rien de ce qui est inhumain n'est étranger. C'est que la logique aussi a ses lieux et ses moments («on lui avait coupé un doigt pour le punir d'avoir fait trop d'enfants»). On comprend pourquoi une tribu, quand sévit la famine, mange les vieilles femmes avant de tuer les chiens : «Parce que les chiens capturent les loutres, mais les vieilles non.» Le dernier texte, écrit à partir d'un film de 1988 et d'où Margaret Mead ne sort pas grandie, s'intitule «Touristes et cannibales», deux espèces a priori différenciées. Mais l'«écotourisme» a de ces conséquences. Les prétendus sauvages s'étonnent que civilisation et marchandage aillent à ce point de pair dès que les prétendus civilisés se croient en dehors de la civilisation. Et c'est un film même du réalisateur qui en fait les frais, ou l'économie. ◆

JEAN TALON EXPLORATEURS, TOURISTES ET AUTRES SAUVAGES
Traduit de l'italien par Stéphanie Leblanc. Plein jour, 160 pp., 16 €. En librairie le 22 février.

«Souvent, alors qu'il [Lévi-Strauss] était en train d'écrire [...], il sentait qu'on tirait sa chemise par derrière : c'était la femme qui se mouchait.»



La «Wolfsschanze», QG de Hitler en Prusse orientale, en 1941 ou 1942. ULLSTEIN BILD. GETTY

POURQUOI ÇA MARCHE

Goût de fusil Dans la cuisine d'Hitler avec la Rosa de Rosella Postorino

Par CLAIRE DEVARRIEUX

Le roman de l'Italienne Rosella Postorino (née en 1978) est inspiré par une histoire vraie. C'est un atout. Hitler, quand il était dans son quartier général en Prusse orientale, la «Wolfsschanze» (la Tanière du Loup), craignait d'être empoisonné. On faisait donc venir des goûteuses qui testaient ce qu'on lui servait, trois fois par jour. L'une de ces femmes raconta son histoire dans la presse, peu de temps avant de mourir : lorsque la romancière s'intéressa à elle, c'était trop tard pour la rencontrer. L'imagination fit le reste. Pour la traduction, l'éditeur français, qui connaît son métier, a ajouté le nom d'Hitler et mis au singulier le titre original. *La Assaggiatrici* est ainsi devenu *La Goûteuse d'Hitler*. L'automne 1943, une Berlinoise de 26 ans réfugiée chez ses beaux-parents pendant que son époux est sur le front russe, est réquisitionnée contre son gré. Rosa Sauer, tel est son nom, s'en va rejoindre chaque matin, en autocar, la caserne où huit autres femmes du village, plus une citadine comme elle, mangent à leur faim, ce dont elles avaient perdu l'habitude. Le roman est écrit à la première personne.

1 Est-elle coupable ?

La nuit, Rosa Sauer couche avec un officier SS dans la grange de ses beaux-parents. On comprend qu'elle soit mal à l'aise. Ça ne se fait pas. D'un

autre côté, une Allemande qui couche avec un Allemand, où est le problème, on n'est pas en France sous l'Occupation. Le thème de la culpabilité est constamment mis en avant par l'auteure. Dans la famille de Rosa, on n'a jamais été nazi, Rosella Postorino insiste là-dessus. «J'avais travaillé pour Hitler.» Accablée par ce constat, mais consciente de ne pas avoir eu le choix, Rosa a du cran, et se rebelle parfois.

2 Où est le suspense ?

On sait bien qu'Hitler n'est pas mort dans l'attentat manqué dont l'explosion rend l'héroïne sourde pendant un moment, et lui rappelle le bombardement où sa mère est morte. On sait qu'il n'est pas non plus mort empoisonné. Pourtant, l'auteure parvient à nous faire croire que c'est possible. Un beau jour – un sale jour – les deux goûteuses à qui on a donné la soupe de tomate et du gâteau (les mets sont répartis) sont prises de vomissements...

3 Quel est l'intérêt ?

Les chercheurs patients qui collecteront plus tard tous les romans dont les personnages triturent de la mie de pain, pourront se pencher sur le cas de la *Goûteuse d'Hitler*. Est-il plausible que la narratrice, en ces temps de disette, pétrisse une ribambelle de petites sculptures ? Le cuisinier s'en offusque à juste titre, c'est du gaspillage. Mais la

romancière n'explore pas le thème de la nourriture. Elle préfère exercer ses dons d'empathie sur la communauté féminine disparate. «La solidarité n'était pas prévue entre les goûteuses.» La narratrice, soucieuse de se faire des amies, commet quelques erreurs. Elle aura une seule relation intéressante, conflictuelle, avec la collègue qui ne ressemble pas aux autres.

«Que savions-nous à cette époque ?» Il s'agit du sort des Juifs. Il nous semble que Rosella Postorino, à cet instant, met un peu trop d'elle-même dans le questionnement de son héroïne. Rosa est plus intéressante, pendant et après la guerre, quand elle s'interroge sur son mariage : «Gregor avait surgi dans ma vie pour me rendre heureuse, c'était son rôle, tous les autres cas de figure relevaient de l'escroquerie, je me sentais bernée.» ◆



ROSELLA POSTORINO
LA GOÛTEUSE D'HITLER
Traduit de l'italien par Dominique Vittoz.
Albin Michel, 384 pp., 22 €

À LA TÉLÉ CE SAMEDI

TF1

21h00. The Voice. La plus belle voix. Divertissement. Présenté par Nikos Aliagas. **23h25. The Voice, la suite.**

FRANCE 2

21h00. Les années bonheur. Divertissement. Présenté par Patrick Sébastien. **23h40. On n'est pas couché.** Divertissement. Invités : Yannick Jadot, Gilles Leroy, Emmanuel Moire, Franck Gastambide....

FRANCE 3

21h00. Cassandre. Téléfilm. Le loup gris. **22h35. Cassandre.** Téléfilm. Turbulences.

CANAL+

21h00. Eva. Drame. Avec Isabelle Huppert, Gaspard Ulliel. **22h45. Le 15h17 pour Paris.** Film.

ARTE

20h50. Rêveurs d'Amérique. Documentaire. Les Européens au Nouveau Monde. **22h20. Les superpouvoirs de l'urine.**

MG

21h00. NCIS : Los Angeles. Série. Vivre et mourir au Mexique. Supra-humain. **22h45. NCIS : Los Angeles.** Série. 4 épisodes.

FRANCE 4

21h00. Allan Quatermain et la pierre des ancêtres. Série. Parties 1 & 2/2. **23h50. Les dix serpents les plus dangereux.**

FRANCE 5

20h50. Échappées belles. Magazine. De Saint-Barth à la Dominique. **22h25. L'Hôtel du Libre-Échange.** Théâtre. Avec Anne Kessler, Bruno Raffaelli.

PARIS PREMIÈRE

20h50. Thierry Le Luron, l'humour de ma vie. Documentaire. **22h50. Le Luron en liberté.** Divertissement.

TMC

21h00. Columbo. Téléfilm. Entre le crépuscule et l'aube. Avec Peter Falk, Bruce Kirby. **22h50. 90' Enquêtes.** Magazine. Stationnements, radars, fourrières : Tolérance zéro.

W9

21h15. Les Simpson. Dessins animés. Manucure pour 4 femmes. Un prince à New-Orge. Super Homer. Le blues de Moho. **22h45. Les Simpson.** Dessins animés. 7 épisodes.

NRJ12

21h00. The Big Bang Theory. Série. Une séparation difficile. Gymnastique cérébrale. Instabilité gyroscopique. La discorde de la longue distance. **22h40. The Big Bang Theory.** Série.

C8

21h00. Inavouable. Spectacle. Avec Michel Leeb, Véronique Jannot. **23h10. La télé de Laurent Gerra.** Divertissement.

À LA TÉLÉ DIMANCHE

TF1

21h00. Tarzan. Aventures. Avec Alexander Skarsgard, Margot Robbie. **23h15. White House Down.** Film.

FRANCE 2

21h00. Les aventures de Tintin : Le secret de la Licorne. Film d'animation. De Steven Spielberg. **22h50. Le masque de Zorro.** Film.

FRANCE 3

21h00. Inspecteur Barnaby. Téléfilm. Crime et châtement. Avec Neil Dudgeon, Nick Hendrix. **22h30. Inspecteur Barnaby.** Téléfilm. Meurtre par enchantement.

CANAL+

21h00. Football : Saint-Étienne / PSG. Sport. Ligue 1 Conforama - 25^e journée. **22h55. Canal football club le débrief.** Magazine.

ARTE

20h50. La cérémonie. Drame. Avec Sandrine Bonnaire, Isabelle Huppert. **22h40. Chabrol, l'anticonformiste.** Documentaire.

MG

21h00. Capital. Magazine. Aliments bio, naturels, sans additifs : faut-il être riche pour manger sain ? Présenté par Julien Courbet. **23h10. Enquête exclusive.** Magazine. Opération Barkhane : au cœur de la guerre avec les soldats de l'ombre.

FRANCE 4

21h00. Vipère au poing. Drame. Avec Catherine Frot, Jacques Villeret. **22h35. Le plus beau métier du monde.** Film.

FRANCE 5

20h50. Comment les chips nous font craquer. Documentaire. **21h45. Tous accros au sel.** Documentaire. **22h35. Jackie Kennedy, militante de la 1^{re} heure.** Documentaire.

PARIS PREMIÈRE

20h50. Kaamelott. Série. Avec Alexandre Astier, Franck Pitiot. **22h30. Kaamelott.** Série.

TMC

21h00. Cold Case : Affaires classées. Série. Scrutin à vendre. Le plus beau métier du monde. **22h40. Cold Case : Affaires classées.** Série.

W9

21h00. Ne le dis à personne. Thriller. Avec François Cluzet, Marie-Josée Croze. **23h25. Mission : revenge.** Film.

NRJ12

21h00. SOS ma famille a besoin d'aide. Magazine. SOS de Brandon et sa famille. **22h30. SOS ma famille a besoin d'aide.** Magazine.

C8

21h00. Le nouveau. Comédie dramatique. Avec Rephael Ghrenassia. **22h45. Enquête sous haute tension.** Magazine.

TFX

20h55. Chroniques criminelles. Magazine. L'affaire Pierre Silvano : le mari, la femme et le tueur à gages. **22h40. Chroniques criminelles.** Magazine.

CSTAR

21h00. Supergirl. Série. Le projet Exodus. Le prince de Daxam. **22h40. Supergirl.** Série. Mariage forcé. Libéré mais pas délivré.

TF1 SÉRIES FILMS

21h00. Joséphine, ange gardien. Téléfilm. Pour l'amour d'un ange. **22h50. Joséphine, ange gardien.** Téléfilm. Trouvez-moi le prince charmant.

6TER

21h00. Rénovation impossible. Divertissement. 50 nuances de gris. Plus blanc que blanc. **22h40. Rénovation impossible.** Divertissement.

CHÉRIE 25

21h00. Downton Abbey. Série. Le diplomate turc. Entre ambitions et jalousies. **23h00. Les enquêtes impossibles.**

RMC STORY

20h55. L'affaire Bruay-en-Artois. Téléfilm. Avec Bernard Le Coq, Dominique Reymond. **22h45. L'enfant de personne.** Téléfilm. 1^{re} partie.

LCP

21h00. L'adieu à Solférino. Documentaire. **22h30. Un monde en docs.** Magazine.

TFX

20h55. The Voice. La plus belle voix. Divertissement. **23h25. The Voice, la suite.** Divertissement.

CSTAR

21h00. Chicago Fire. Série. Retour à la vie. Mise à feu par contact. Perpétuer leur œuvre. **23h30. Détective très privé.** Téléfilm.

TF1 SÉRIES FILMS

21h00. S.O.S. Fantômes. Comédie. Avec Bill Murray, Dan Aykroyd. **22h55. Ghost Storm.** Téléfilm.

6TER

21h00. Astérix et les Indiens. Film d'animation. De Gerhard Hahn. **22h25. Les douze travaux d'Astérix.** Film d'animation.

CHÉRIE 25

21h00. Julie Lescaut. Téléfilm. Pirates. Avec Véronique Genest, Alexis Desseaux. **23h05. Crimes en haute société.** Documentaire.

RMC STORY

20h55. Rain Man. Comédie dramatique. Avec Tom Cruise, Dustin Hoffman. **23h20. Dragon Blade.** Film.

LCP

21h05. Rembob'ina. Magazine. «Vive la crise» (1984) avec Yves Montand. Présenté par Patrick Cohen. **23h00. Le temps de le dire.** Magazine.

Libération

www.liberation.fr
2, rue du Général Alain de Boissieu, 75015 Paris
tél. : 01 87 25 95 00

Edité par la SARL Libération

SARL au capital de 15 560 250 €. 2, rue du Général Alain de Boissieu - CS 41717 75741 Paris Cedex 15 RCS Paris : 382.028.199

Principal actionnaire SFR Presse

Cogérants Laurent Joffrin, Clément Delpirou

Directeur de la publication et de la rédaction Laurent Joffrin

Directeur délégué de la rédaction Paul Quinio

Directeurs adjoints de la rédaction Stéphanie Aubert, Christophe Israël, Alexandra Schwartzbrod

Rédacteurs en chef Michel Becquembois (édition), Grégoire Biseau (enquêtes), Christophe Boulard (technique), Sabrina Champenois (société), Guillaume Launay (web)

Directeur artistique Nicolas Valoteau

Rédacteurs en chef adjoints Jonathan Bouchet-Petersen (France), Lionel Charrier (photo), Cécile Daumas (idées), Gilles Dhers (web), Matthieu Ecoiffier (web), Christian Losson (monde), Catherine Mallaval (société), Didier Péron (culture), Sibylle Vincendon (société)

ABONNEMENTS abonnements.liberation.fr sceabo@liberation.fr tarif abonnement 1 an France métropolitaine : 384€ tél. : 01 55 56 71 40

PUBLICITÉ Libération Medias 2, rue du Général Alain de Boissieu - 75015 Paris tél. : 01 87 25 85 00

Petites annonces. Carnet Team Media 10, bd de Grenelle CS 10817 75738 Paris Cedex 15 tél. : 01 87 39 84 00 hpiat@teamedia.fr

IMPRESSION

Midi Print (Gallargues), POP (La Courneuve), Nancy Print (Jarville), CILA (Nantes)

Imprimé en France Membre de OJD-Diffusion Contrôle. CPPAP : 1120 C 80064. ISSN 0335-1793.



Origine du papier : France

Taux de fibres recyclées : 100 % Papier détenteur de l'Eco-label européen N° FI/37/01

Indicateur d'eutrophisation : P/Tot 0.009 kg/t de papier

La responsabilité du journal ne saurait être engagée en cas de non-restitution de documents.

Pour joindre un journaliste par mail : initiale du prénom.nom@liberation.fr



CARNET D'ÉCHECS

Par **PIERRE GRAVAGNA**

Le Top 12, qui verra s'affronter les meilleures équipes de France, se déroulera du 18 au 28 mai 2019 à Brest : sont qualifiés les clubs de Gonfreville-l'Orcher, Asnières-le grand échiquier, Cannes, Bischwiller, Clichy-échecs 92, Grasse-échecs, Nice-Alekhine, Mulhouse-Philidor, Metz-Fischer, THF Saint-Quentin, CEMC Monaco et Vandœuvre-échecs. Le club vainqueur sera sacré champion de France 2019. L'an passé, Bischwiller avait décroché le titre.

Pour la première fois, le club d'échecs de Saint-Louis a organisé la Cairns Cup du 6 au 16 février 2019. Un tournoi avec quelques-unes des meilleures joueuses d'échecs du monde. Inspiré par sa volonté de promouvoir les échecs auprès des femmes et des jeunes filles, le club a choisi le nom de «Cairns Cup» en l'honneur du nom de jeune fille de la cofondatrice du club, Jeanne Sinquefield. Les spectateurs ont pu assister à un tournoi d'échecs similaire à celui de la prestigieuse «Sinquefield Cup», qui réunit à Saint-Louis les dix meilleurs joueurs du monde. ◆



Légende du jour : Irina Kush trouve ici le seul coup qui mène au gain. Les Noirs jouent et gagnent.

Solution de la semaine dernière : Paehtz joua TXXf2 qui mène au gain noir.

ON S'EN GRILLE UNE ?

Par **GAËTAN GORON**

	1	2	3	4	5	6	7	8	9
I									
II									
III									
IV									
V									
VI									
VII									
VIII									
IX									
X									
XI									

Grille n°1144

VERTICALEMENT

1. On y arrive avec nos grands sabots **2.** A Saint-Cyr, c'est le pompon # Pris par la bouche **3.** Comme comme # Il met un terme à une affaire en cour **4.** Prénom et commune de Haute-Savoie # Civilisation américaine **5.** Génie scandinave # Compagnon du premier 2 à l'apéro **6.** Parole de drôle de chevalier # Trois points # Géant de l'énergie **7.** Contactée à distance # Pause enfantine **8.** Au-dessus du caïd # Qui refuse l'obstacle **9.** Tels lits de chevet

Solutions de la grille d'hier

Horizontalement 1. MONTE-SACS. **II.** OURANOS. **III.** USÂT. DUPE. **IV.** CT. ADORER. **V.** RIEMANN. **VI.** ABE. CE. AU. **VII.** ROSIR. HLM. **VIII.** DISSIPAI. **IX.** AAA. SAISI. **X.** GRUPPETTO. **XI.** ESTUARIEN.

Verticalement 1. MOUCHARDAGE. **2.** OUST. BOÏARS. **3.** NRA. RESSAUT. **4.** TÂTAI. IS. PU. **5.** EN. DÉCRISPA. **6.** SODOME. PAER. **7.** ASURA. HAÏTI. **8.** PÉNALISTE. **9.** STERNUM. ION.

libemots@gmail.com

SUDOKU 3900 MOYEN

		6	3	7	8			
				9				
	9	4			6	7		
	4	9		1	5	2		
5	2	4		6	9		7	
	8	7		5	3	1		
	6	8			4	5		
				6				
		5	2		4	1		

SUDOKU 3899 MOYEN

7	8	4	1	3	5	2	6	9
9	1	2	7	8	6	3	4	5
3	5	6	2	9	4	7	8	1
6	7	3	4	2	9	5	1	8
1	9	5	8	7	3	6	2	4
2	4	8	5	6	1	9	3	7
8	3	7	9	1	2	4	5	6
4	6	9	3	5	8	1	7	2
5	2	1	6	4	7	8	9	3

SUDOKU 3899 DIFFICILE

2	6	3	9	8	1	4	5	7
5	8	7	2	3	4	6	9	1
4	9	1	5	6	7	2	3	8
3	7	6	4	9	8	5	1	2
8	2	5	1	7	3	9	4	6
1	4	9	6	2	5	8	7	3
7	1	2	8	4	9	3	6	5
6	3	4	7	5	2	1	8	9
9	5	8	3	1	6	7	2	4

Solutions des grilles d'hier

Côte d'Azur

périples en la demeure

Environ 700 villas d'agrément peuplent le littoral aux alentours de Nice. Temps radieux, cadre enchanteur, dès le XVIII^e siècle, la bourgeoisie a fait construire, sur la Riviera, des bâtisses luxueuses et extravagantes.

Par
GILLES RENAULT
Envoyé spécial sur la Côte d'Azur
Photos
OTTAVIA FABBRI

La Côte d'Azur est un éden. Ce truisme n'est pourtant pas toujours allé de soi. A telle enseigne que, jadis, les garçons héritaient souvent des terres fertiles, tandis qu'on léguait aux filles ces lopins sans valeur du littoral... qui deviendront de véritables mines d'or le jour où les visiteurs fortunés comprendront l'attrait (d'abord thérapeutique) d'une région où il fait si bon vivre l'hiver. Ainsi, dès la seconde moitié du XVIII^e siècle, Nice et ses alentours commencent-ils à voir s'ériger de spectaculaires bâtisses où l'aristocratie et la bourgeoisie rivalisent de fantaisie dispendieuse. On en dénombrerait actuellement 700 rien que dans la préfecture des Alpes-Maritimes. Ces villas d'agrément, lointaines descendantes des maisons patriciennes de l'Antiquité, où se conjuguent extra-

vagance et volupté, sont généralement privées. Mais certaines se visitent, à commencer par la célèbre villa Ephrussi de Rothschild, palais rose de style Renaissance de Saint-Jean-Cap-Ferrat, référencée chez tous les tours opérateurs. Tour du propriétaire à travers quatre autres cas moins rebattus.

1 Le Palais de marbre (ou villa les Palmiers)

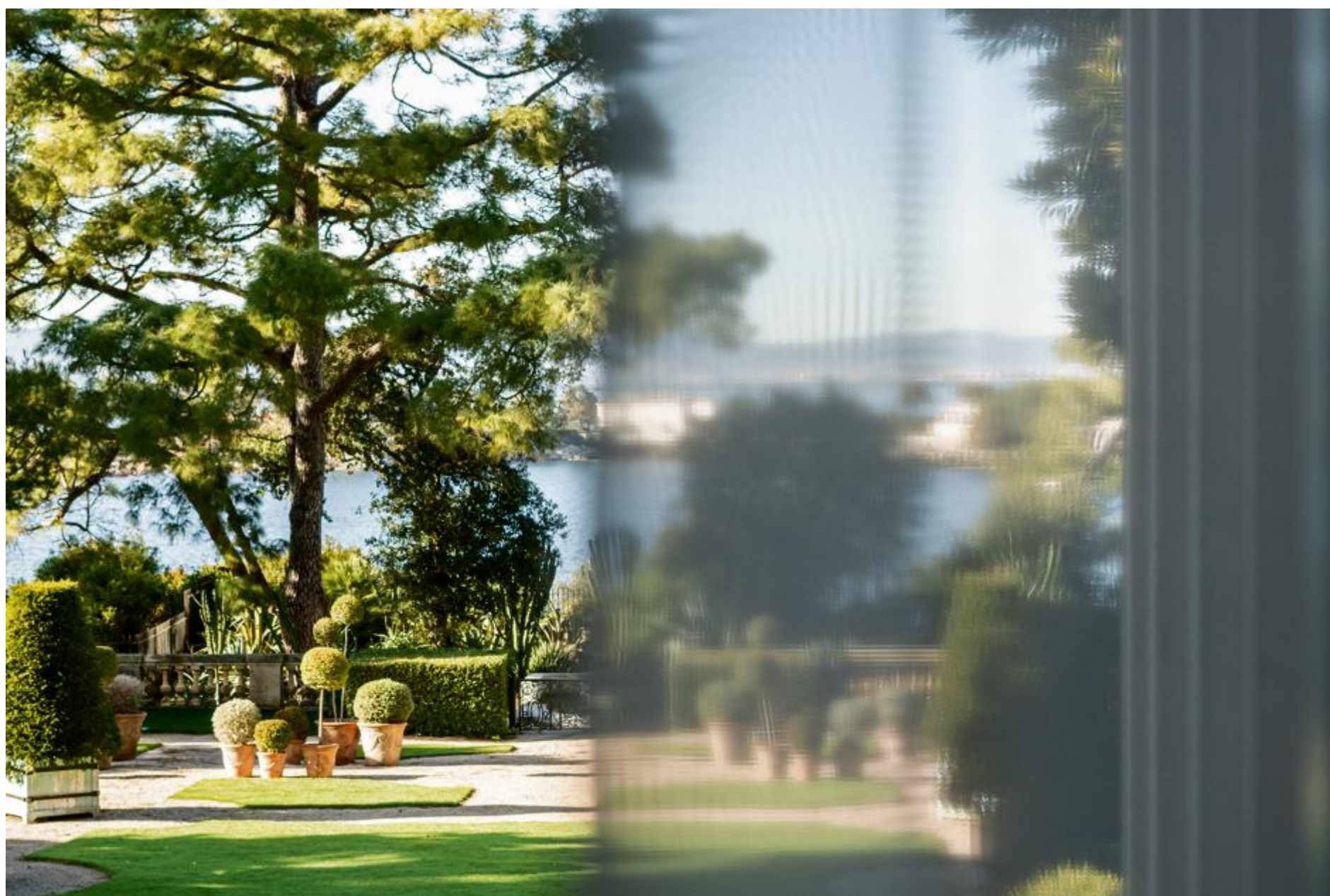
«*A thing of beauty is a joy forever (un objet de beauté est une joie éternelle).*»

John Keats, poète romantique anglais du XIX^e siècle.

La citation figure sur le fronton de l'aussi incroyable que méconnu Palais de marbre. Cheffe du service des archives de Nice, qui y sont établies depuis 1965, Marion Duvi-gneau s'étonne ainsi que, pendant les Journées du patrimoine, «les

trois quarts des visiteurs locaux en découvrent l'existence à cette occasion». Il faut dire que, invisible de la rue et protégé par une barrière stipulant «*propriété privée*», le lieu se mérite. Quelle n'est donc pas la surprise de découvrir, encerclé par un ingrat groupe d'immeubles des années 50 ayant grignoté le domaine originel de 23 hectares, le bâtiment en question plus un jardin à la française avec une longue pièce d'eau, des terrasses à l'italienne et un parc improbable (vestiges de colonnes antiques, tour belvédère, château d'eau).

Synthèse cosmopolite de l'histoire locale à lui seul, le palais verra défiler un banquier niçois qui fera faillite, un éditeur-imprimeur-courtier en gravures belge d'origine française et futur consul d'Espagne, un baron russe d'origine allemande cousin du tsar et un boucher franco-argentin proto bling-bling (qui imposera ses initiales sur la ferronnerie). Un casting auquel on ajoutera, en mode squat, la commandantur durant l'Occupation, puis Glenn Miller – dont un musicien bourré mettra le feu au piano Pleyel du salon. Aujourd'hui, la déco, très aléatoire, car «repensée» au gré des proprios, vaut ce qu'elle vaut (escaliers, statues et balustres en marbre de Carrare, salon chinois kitsch, fausse galerie des glaces), mais l'endroit demeure un pur régal.



La villa Eilenroc, à Antibes, le 15 janvier.

2 La villa Eilenroc
*«Ce rêve, il ne l'avait pas fait pour lui seul. Le palais des mille et une nuits était destiné à une femme aimée. Hélas! Quand la cage fut bien dorée, la colombe infidèle s'envola. Notre homme, désespéré, affolé de douleur, prit en dégoût cette demeure créée pour deux. Il la vendit au premier qui passa!» (Félix Duquesnel, *Souvenirs littéraires*, 1922).*

Edifiée entre 1860 et 1867 d'après des plans de Charles Garnier, Eilenroc se narre donc comme un conte, dont le riche autant qu'infortuné héros fut un Hollandais, Hugh-Hope Loudon, ancien gouverneur des Indes néerlandaises désireux de complaire à son épouse neurasthénique, Cornélie. Laquelle ne daigna jamais venir habiter l'anagramme, pourtant idéalement localisé dans un parc de 11 hectares aux essences mirifiques (pins, arbousiers, romarins, eucalyptus), où s'épanouissent aujourd'hui 2 000 rosiers. L'ultime acquéreur sera un homme d'affaires américain, Louis Dudley Beaumont, dont la veuve, ex-jeune cantatrice, donnera la maison à la ville d'Antibes qui y organise des réceptions. Séparée de la mer par un sentier, la demeure de style néoclassique coule aujourd'hui des jours paisibles. En tendant bien l'oreille, on peut néanmoins encore entendre l'écho des réceptions où défilaient l'acteur et danseur Rudolph Valentino, l'actrice Greta Garbo, ou le dernier empereur du Brésil Don Pedro d'Alcantara. Plus proche de nous, résonnent aussi la chanson *Under the Cherry Moon* de Prince, qui y tourna le clip en noir et blanc, ou les voix d'Emma Stone et de Colin Firth, vedettes du glamour *Magic in the Moonlight* de Woody Allen, situé dans la France des années 20. Dernière hôte en date, la série télé *Riviera* vient aussi d'y planter le décor de sa deuxième saison, laissant derrière elle un grand gazon synthétique. Notre époque n'aurait-elle que les «héros» qu'elle mérite?

3 La villa de Châteauneuf
«De nos jours, tout est devenu plus compliqué quand on possède et doit entretenir ce genre de bien. Tenez, ne serait-ce que trouver un jardinier à demeure. Avant, même s'il ne fichait pas grand-chose, c'était simple. Tandis que maintenant...» (Jean-François de Blanchetti, propriétaire des lieux le 26 novembre 2018.)

Du haut de la colline de Gairaut, secteur jadis rustique, la vue sur la métropole et sur la Méditerranée reste imprenable, quand bien même les métairies et moulins d'antan n'ont pas survécu à l'urbanisation galopante. C'est l'une des plus anciennes lignées du comté de Nice, les Peyre, marquis de Châteauneuf, qui, à quelques encablures de la ville, a voulu dès le milieu du XVII^e siècle cette résidence d'été, où l'on venait quérir un peu de fraîcheur au milieu des oliviers et des orangers, voire, plus lointainement, comme en atteste une plaque commémorative datée d'avril 1580, fuir



La villa les Palmiers à Nice, le 11 janvier. Le site accueille le service des archives municipales de la ville.

VOYAGES/



La villa Kérylos, inspirée des demeures de la Grèce antique, à Beaulieu-sur-Mer, le 11 janvier.

une épidémie de peste.

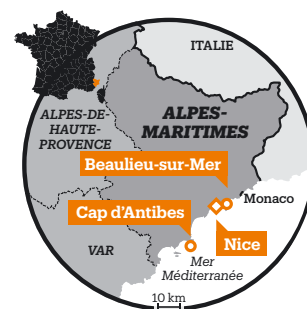
Depuis, d'héritage en héritage, elle n'a pas quitté le giron. Empruntant aux styles génois, toscan et piémontais, la villa – ultérieurement complétée par une chapelle et des écuries – a été agrandie aux XVII^e et XVIII^e siècles. Bien qu'ornée d'un portique et surmontée d'un fronton triangulaire, la façade, qui pourrait «juste» être celle d'une grande maison cossue, ne paie pas de mine, si on peut dire. L'intérieur, en revanche, en impose, avec ses salons ornés de gypseries, son escalier à fres-

ques de style baroque et son pavillon d'été décoré de muses peintes en trompe-l'œil et gardé par six bustes en marbre de Carrare récemment restaurés. Propriété privée faisant figure d'aïeule des villas, Châteauneuf ne se visite qu'aux Journées du patrimoine et parfois en groupe.

4 La villa Kérylos
«L'esprit grec fut à la fois chez lui rêve et réalité, mémoire et présent.» (Fabrice Reinach, petit fils de Théodore Reinach, non daté).

A la fois juriste, archéologue, numismate, historien, politicien, musicologue et mathématicien, Théodore Reinach (1860-1928) n'avait rien d'un barjo. Mais, à Beaulieu-sur-Mer, le député de Savoie n'en poussera pas moins à l'extrême sa passion pour l'Antiquité grecque en faisant bâtir – pour 6 à 9 millions de francs-or – à l'aube du XX^e siècle l'imposante Kérylos, réplique des villas de l'île de Délos du II^e siècle avant notre ère. Vestibule d'entrée, thermes, péristyle, salon dédié aux arts... tout y est, en VO (Oikos, Trip-

tolème, Balaneion), richement meublé, soigneusement ordonné et, aujourd'hui, complété par des objets archéologiques (statuettes, monnaies, amphores...) dans des vitrines. Apparemment «excentrique», la demeure ne fut pourtant pas réputée pour ses priapées. Endroit au contraire fort studieux, on y travaillait, recevait des hôtes de marque (les rois Léopold II et Gustav V, le président Armand Fallières...) ou on s'y reposait l'été, bercé par l'apaisant bruit des vagues que l'on entend dans toutes les pièces. ♦



Valeurs et confort

Y manger
 Aux adresses du moment, au rapport qualité/prix fort discutable (cf. le très surfait Canon ou O'Quotidien), préférer les valeurs sûres que sont, dans le Vieux-Nice, le Bistrot d'Antoine, le Safari et, surtout, le Bar des oiseaux (imbattable menu du midi à 20 €). Rens. : 04 93 80 27 33.

Y dormir
 L'hôtel Windsor est l'adresse de référence. Havre culturel avec ses chambres décorées par des artistes de renom, il se visite comme un musée et offre un confort très appréciable (piscine, fitness, jardin luxuriant) à des tarifs hypercompétitifs (env. 100 €). Rens. : Hotelwindsornice.com

A voir
La villa des Palmiers
 7, av. de Fabron, Nice. Entrée libre. Rens. : 04 93 86 77 44.
Villa Eilenroc
 460, av. Mrs Beaumont, Cap d'Antibes. Visite de la villa et des jardins selon la saison. Rens. : 04 93 67 74 33.
La villa Kérylos
 impasse Gustave-Eiffel, Beaulieu-sur-Mer. Rens. : Villakerylos.fr
La Villa de Châteauneuf
 170, av. de Gairaut, Nice.

Par
PIERRE ALONSO
Photos
OLIVIER MONGE. MYOP

Se cramer les mains ou perdre la raclette? Elle a pris feu et il faut décider, vite. Le dilemme ne vous paraît pas cornélien? Imaginez la scène: elle se déroule à 200 mètres sous la surface de l'eau à bord d'un sous-marin nucléaire d'attaque. Soit une mini-centrale nucléaire, accessoirement équipée de quelques missiles et torpilles – mais pas d'armes atomiques, réservées aux sous-marins lanceurs d'engins (SNLE). Les personnages: 75 militaires qui attendent le fromage fondu comme des taulards leur première nuit d'amour hors les murs. Le protagoniste: le second maître Olivier (1), 20 000 heures sous les mers depuis 2006. S'il lance l'alerte à cause du début d'incendie, adieu la raclette. Il a donc préféré y laisser un peu de peau et ne pas décevoir l'équipage.

Tous les marins, a fortiori les sous-mariniens qui vivent à huis clos pendant plusieurs semaines, vous le diront: bien manger est capital pour le moral. Le second maître Olivier est l'un des quatre artisans qui s'attellent à cette tâche cruciale et délicate à bord du *Casabianca*. On a embarqué vingt-quatre heures (*Libération* du 23 octobre 2018), le temps de découvrir la vie et le manger à bord, quelque part au large de Toulon.

«**Grenier**». Les chiffres ne disent pas toute la vérité. Le submersible est long comme une piscine olympique et demie, pèse environ 2900 tonnes, mais on se cogne la tête et on passe son temps à se faufiler entre les combinaisons bleu sombre et les milliards d'instruments dans le bruit sourd des machines et l'odeur métallique. Bref, à l'intérieur, on s'entasse. Quatre-vingt-dix mètres carrés habitables au total, soit 1,2 mètre par membre d'équipage si la répartition était communiste (elle ne l'est pas).

La bête est divisée en deux niveaux. Celui du haut concentre les activités opérationnelles, les chambres des officiers et leur carré qui sert d'espace de réunion entre les repas. Dans le niveau du bas, les armes se trouvent à l'avant, comme les chambres. Entre onze et seize couchettes dans chaque chambre, sauf pour le cuisinier, que tout le monde appelle «la Cuisse», et le commis (le second maître Olivier). Eux ont un espace réservé, une petite pièce pour deux. Ils partagent seulement le «grenier» avec... le stock de farine. Juste après vient la cafétéria d'une dizaine de mètres carrés, avec deux écrans aux murs. L'endroit est aussi un lieu de détente, pour jouer à *Fifa* ou regarder un film. Quand l'activité le permet. Lorsque le sous-marin se met en chasse, ou devient une proie, les écrans se taisent.

La cuisine, cet autre réacteur du sous-marin, est contiguë à la cafétéria. Grande comme une kitchenette de



Corvée de vivres à quai, à Toulon, le 28 janvier.



Le cuisinier, à bord du *Casabianca*, le 28 janvier.



Le second maître, «Tetris man».

Le «Casabianca» ses mets à l'eau

«**Libération**» a embarqué parmi les 75 membres d'équipage du sous-marin d'attaque de la marine nationale, qui passent plusieurs semaines sans aucun contact avec l'extérieur. Deux impératifs pour les cuistots à bord: la gestion des stocks et une alimentation riche et variée.

studio, elle doit fournir 150 repas par jour pour des gaillards de 25 ans en moyenne (les sous-marins nucléaires d'attaque resteront non mixtes jusqu'à la mise en service de leurs remplaçants, plus grands, prévue à partir de 2020). Les menus ressemblent à ceux de n'importe quelle cantine. Exemple avec ce déjeuner: carottes râpées, filet de saumon avec son riz pilaf, salade de fruits. Ou ce dîner: soupe de légumes, poulet grillé avec gratin de choux-fleurs, laitage. La salade macedoine qu'on a engloutie nous a

ses de zone commerciale: goût industriel, ni bon ni mauvais, nourrissant. Même impression avec la viande en sauce qui a suivi. Le menu unique évolue au fil des jours sous la mer. La quantité de vivres définit d'ailleurs la durée de plongée. «*Quarante-cinq jours maximum*», indique le commandant du *Casabianca*, Nicolas Faure. Pour prolonger, il faut ravitailler. Les premières semaines, il y a du frais, patiemment rangé sous la cuisine, dans un espace auquel le second maître Olivier accède par une trappe. «*Je suis «Tetris man»*»,

s'amuse-t-il. Là-dessous, il doit parfois ramper pour accéder aux denrées qu'il n'aurait pas rangées dans le bon ordre.

Torpilles. Chaque équipe de cuisine a ses trucs pour conserver les produits frais le plus longtemps possible. «*Pour garder de la salade verte trois semaines, je me souviens qu'un chef plaçait chaque feuille dans du papier journal*», raconte Bertrand Dumoulin, ancien commandant d'un SNLE, aujourd'hui à la tête du service de communication de la marine.

Les plongées des sous-marins porteurs de l'arme atomique sont encore plus longues. Deux mois et demi, parfois plus, sans aucun contact avec l'extérieur. «*Le frais ne dure qu'un temps... Quand on rentre, l'équipe qui prend le relais sur le bateau nous attend parfois avec une corbeille de fruits. C'est une tradition, pas toujours respectée, mais c'est superbe de manger une poire juteuse ou une mandarine après deux mois de yaourts*», poursuit-il. Les fruits ont une autre vertu, ils sont riches en vitamine C. Pendant des siècles, les marins se sont battus



Tout peut être cuisiné à bord, sauf la friture à cause des risques d'incendie.

contre les carences avec, en tête, cette maladie qui semble appartenir au monde des pirates et des corsaires, le scorbut.

Le «plan alimentaire», défini en amont, tient compte de ces considérations sanitaires mais, après, pendant les jours qui se ressemblent sous l'eau, c'est la satisfaction qui compte. «Il faut faire plaisir, ce n'est pas forcément diététique», philosophe le second maître Olivier. Le commandant en second du *Casabianca* peut en témoigner. Mains sur le ventre, il s'étire en faisant la grimace: «Elle n'était pas légère, sa carbonara. Il faut qu'il fasse gaffe quand même.» Si tout va bien, l'équipage pèsera plus lourd au retour. Il y a bien un vélo et un sac de frappe en bas, à côté des torpilles, mais l'activité physique est forcément très réduite à bord. L'affaire rend superstitieux. «Ce n'est vraiment pas bon signe de perdre du poids pendant les missions. Ça ne m'est jamais arrivé», confie le maître Sébastien, sous-marinier depuis 2011.

«On peut quasiment tout faire à bord», dit le commis. Sauf la friture, à cause des risques d'incendie et de brûlure. Contrairement aux bateaux de surface, qui roulent et tanguent dans les vagues, les sous-marins filent tout droit dans les profondeurs, comme sur des rails. Quand ils s'immergent ou remontent, en revanche, mieux vaut être préparé,

voire bien accroché. «Tout est prévu pour 25 degrés d'assiette [l'angle par rapport à la surface, ndlr]. L'autre jour, on a pris 30 degrés. Les plats étaient sur les marmites, ils sont tous tombés, on a perdu une demi-soupe», souffle le second maître Olivier, qui a l'habitude de rattraper au vol ses plats turbulents. Au moins, tout est à portée de main dans la cuisine de trois petits mètres carrés.

Argenterie. Lumière rouge. Il est 20 heures, l'éclairage passe en mode nuit. Une blague de sous-marinier dit qu'il y a deux hublots à bord... sur les machines à laver. En tout cas, aucune source de lumière naturelle. Seul le rouge, la nuit, et le blanc, la journée, donnent un sens aux horaires qui s'affichent un peu partout dans le sous-marin. La lumière artificielle et les repas: 6 heures, 11 heures, 18 heures. Idem pour les jours de la semaine: la «Cuisse» soigne particulièrement le dimanche. Exemple de menu dominical: foie gras, bavette et *potatoes*, entremets duo chocolat. Le commis aura, quant à lui, préparé des viennoiseries pour le petit-déjeuner. Un repas de fête célèbre aussi la mi-patrouille, «la cabane» (de «cabaner», se retourner). A partir de ce jour-là, la fin est théoriquement plus proche que le départ, le sous-marin remonte, après avoir touché le fond. Tous les grades le reconnaissent: les

repas sont des temps de relâchement. «C'est le moment où on se retrouve. A midi ou le soir, on débrieife, on passe du temps ensemble», décrit un officier marinier. La journée étant découpée en tranches de quatre heures, le sous-marin est constamment en activité et impose son rythme, saccadé et éreintant, aux hommes qui ne font bien souvent que se croiser. Quand la cafétéria se remplit, ses murs donnent l'impression de se rapprocher. L'espace est rapidement surpeuplé. Au-dessus, le carré des officiers est plus confortable, avec ses deux grandes banquettes rouges, sous lesquelles sont planquées les caisses de vin. Cette pièce relève du maître d'hôtel, qui dresse la table avec l'argenterie et la vaisselle frappée de l'ancre de la marine, puis sert à l'assiette, naviguant les bras chargés dans l'escalier escarpé qui relie les deux niveaux. Les officiers servis ne bougent pas tant que le commandant n'a pas entamé. Il déplie son service, pose le rond argenté sur le bord. Dessus sont gravés les noms de tous ses prédécesseurs, dont l'amiral, aujourd'hui chef d'état-major particulier d'Emmanuel Macron, Bernard Rogel. L'homme a conservé une carrure de sous-marinier. ♦

(1) La marine nationale demande aux marins de ne donner que leur grade et leur prénom.

FOOD/



Pendant le classement des vivres, à Toulon, le 28 janvier.

VU DANS LA NEWSLETTER «TU MITONNES»



LES PÉCHÉS MIGNONS DE... MARILYN MONROE, ACTRICE ET CHANTEUSE (1926-1962)

- Petit-déjeuner :
 - deux œufs crus, un verre de lait entier,
 - Steak, émincé d'agneau,
 - Carottes, petits pois,
 - Cuisine italienne,
- Soupes juives : *bortsch* (soupe de betteraves), soupe aux *matzo balls* (raviolis de viande, œufs et pain azyme), soupe au poulet,
- Bœuf bourguignon,
- Carpe farcie,
- Poulet farci par ses soins (avec mie de pain, abats bouillis, bœuf, œufs durs, parmesan râpé, châtaignes, noix, pignons de pain, thym, romarin, origan, «pas d'ail»),
- Gâteau au rhum,
- Glaces,
- Boissons : champagne (notamment de la maison Heidsieck) et *eggnog punch* (œufs, rhum, cognac, sucre, lait, crème, vanille).

A retrouver également dans la newsletter «Tu mitonnes», envoyée chaque vendredi aux abonnés de Libération :

le menu VIP, la quille de la semaine, le tour de main, des adresses, la recette du week-end...

COUP DE CŒUR PUBLIC & PRESSE

9.2 PLEBISCITE
10 DU PUBLIC®
OBSERVATOIRE
DE LA SATISFACTION

Un thriller
haletant.

LE JDD

Captivant de bout en bout.

★★★★★ PREMIÈRE

Une pépite.

ELLE

Haletant.

★★★★★

LE PARISIEN

Palpitant.

20 MIN

Un grand film
de procès.

L'OBS

Passionnant.

TÉLÉRAMA

UNE

MARINA
FOÏS

INTIME

OLIVIER
GOURMET

CONVICTION

UN FILM DE ANTOINE RAIMBAULT

CINE +

PREMIERE

L'OBS

ACTUELLEMENT

DÉCOUVERTE
L'ES

Le Parisien

memento
films